

A man with dark hair and a light beard, wearing a dark suit, white shirt, and dark tie, is leaning against a metal railing. He is looking directly at the camera with a serious expression. His right hand is resting on his head. The background is a blurred cityscape with buildings and a bright sky.

LA FAUSSE
FIANCEE
du Milliardaire

EMMA QUINN

Copyright 2019 par Emma Quinn

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, enregistrée ou transmise sous aucune forme ou par aucun moyen électronique, mécanique, photocopie ou autre, sans la permission écrite de l'auteur.

Ceci est une oeuvre de fiction. Les noms, personnages, entreprises, lieux, événements et incidents évoqués sont soit les produits de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de manière totalement fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, ou à des événements véridiques est une pure coïncidence.

AVERTISSEMENT : Ce livre romantique contient des scènes à caractère sexuel et est très fortement déconseillé aux lecteurs de moins de 18 ans.

LA (FAUSSE) FIANCÉE DU MILLIARDAIRE

EMMA QUINN

SOMMAIRE

La (fausse) Fiancée du Milliardaire

- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15
- Chapitre 16
- Chapitre 17
- Chapitre 18
- Chapitre 19
- Chapitre 20
- Chapitre 21
- Chapitre 22
- Chapitre 23
- Chapitre 24
- Chapitre 25
- Chapitre 26
- Chapitre 27

Extrait du livre: Ne Pas Déranger

LA (FAUSSE) FIANCÉE DU MILLIARDAIRE

EMMA QUINN

Peter



« Je n'avais besoin que de deux choses dans la vie : l'argent et la passion d'en gagner plus.

Je fis une pause et laissai mes mots s'installer dans la foule. La salle de présentation était pleine d'investisseurs impatients, qui me regardaient tous avec de grands yeux et des sourires d'admiration.

— Oui, je continuai, il est vrai que je viens d'une très longue lignée d'hommes et de femmes d'affaires fortunés. Mon arrière-grand-père a fait ses débuts dans le pétrole texan et mon arrière-grand-mère a fondé *Charlia*, l'une des marques de bijoux les plus exclusives du monde. Mais j'ai fait de mon mieux pour ne pas me définir par leur succès. Au contraire, je me suis efforcé de créer le mien.

Je me dirigeai derrière moi vers le grand écran qui, jusque-là, montrait le logo d'Alance Tech, fait d'un bleu royal et d'un doré brillant. La diapositive se transforma en une image du graphique de l'augmentation des actions de l'entreprise, dont le point final culminait à plus de 500 dollars. C'était très impressionnant. Surtout quand on sait que nous avons commencé l'année à seulement 150.

— Est-ce que ça a été difficile ? Bien sûr que oui. Mais est-ce que ça en valait la peine ?

Je fis une pause pour l'effet, attendant le bon moment. C'était un truc que j'avais appris au fil des années. Avant une révélation, tout le monde aimait l'anticipation. Cela aidait à garder les yeux de chacun sur moi, la star du spectacle. Les lumières de la salle de présentation s'allumèrent soudainement, aveuglantes et éblouissantes par leur design.

— Bien sûr que oui ! criai-je dans le microphone que je tenais, ma voix retentissant dans les haut-parleurs de la pièce allumés à pleine puissance.

Le public a applaudi encore et encore, m'acclamant, et sifflant. C'était assourdissant, vraiment ; un chœur inimaginable d'approbation.

— Mesdames et messieurs, je poursuivis dans le microphone, bienvenue à la cinquième conférence annuelle d'Alance Tech Innovation. Comme beaucoup d'entre vous le savent peut-être déjà, je suis Peter Alance, le fondateur et PDG. Je suis très heureux de vous présenter tous les projets de l'entreprise pour l'année à venir. Puisque vous êtes les investisseurs les plus impliqués d'Alance Tech, veuillez accepter mes plus humbles remerciements pour votre soutien continu. Maintenant, sans plus attendre, laissez-moi passer le relais à mon complice et vice-président d'Alance Tech, Billy Waters.

Billy sortit des coulisses pour monter sur scène, toujours aussi élégant et vif. Je le connaissais depuis l'époque où nous étions ensemble au MIT, à l'époque où nous étions plus des intellos scientifiques que de prometteurs entrepreneurs en start-up. Les seules différences entre nos années d'université et aujourd'hui étaient que Billy commençait déjà à devenir chauve, à l'âge mûr de trente-sept ans, et que nous avions un succès incroyable. À part cela, rien n'avait changé. Billy était toujours le génie créatif et innovateur derrière la majorité des projets de l'entreprise, alors que j'étais le visage et le principal investisseur. Ensemble, nous étions imparables.

— Um, merci, dit-il dans son micro.

Sa voix était plus faible, un peu plus tremblante que la mienne, mais je savais qu'il pouvait se débrouiller quand il le fallait. Néanmoins, il y avait une raison pour laquelle j'étais responsable de mener les entrevues et les réunions avec les parties intéressées. Dans ces situations, Billy était simplement là pour m'aider à répondre à des questions plus techniques auxquelles je ne savais pas comment répondre.

Je descendis de scène sous les applaudissements tandis que Billy commençait sa présentation. Un certain nombre de conférenciers nous succéderaient pendant les deux jours suivants pour parler plus en détail de nos projets à venir. Mon entreprise avait la main sur un peu de tout - des solutions d'énergie propre aux technologies spatiales en passant par le domaine de la recherche médicale. Comme nous étions impliqués dans tant de domaines

différents, nos investisseurs avaient beaucoup plus de facilité à obtenir des rendements sur leurs investissements, grâce, donc, à notre expertise très diversifiée. Mais c'était une façon très clinique de le présenter. Moi, je me plaisais à dire aux gens que ceux qui investissaient dans mes actions le faisaient parce qu'ils savaient que j'étais un gagnant.

C'était aussi simple que ça.

Stacy, la fille que j'ai engagée pour remplacer temporairement mon ancienne assistante personnelle, attendait avec une canette de soda dans une main et un bloc-notes contenant d'importants documents dans l'autre. Elle me tendit les deux - ou plutôt me les balança - en marmonnant :

— Votre, euh, rendez-vous demain à, euh, dix heures ? Celui avec, euh, Dostco ? Oui, je crois qu'ils ont reporté.

— Tu crois ?

Ouais. J'allais définitivement devoir me trouver un nouvel assistant personnel. Idéalement un avec un peu plus de cervelle et un peu plus de finesse.

— Quand ont-ils reprogrammé la réunion ? Nous avions prévu de nous rencontrer presque un mois à l'avance.

Stacy, la pauvre chose aux grands yeux, haussa simplement les épaules.

— Je l'ai écrit sur ma main, mais je l'ai oublié, et j'ai complètement taché l'encre avant de pouvoir vous le dire. Donc, je pense que vous vous rencontrez à seize heures. Ou neuf. L'un des deux.

Je me pinçai l'arête du nez, mais je refusais d'élever la voix. Ce n'était pas par bonté d'âme ou quoi que ce soit d'autre. Stacy allait certainement recevoir une lettre de licenciement dès que j'aurais eu le temps d'organiser des entrevues d'emploi pour son poste. Non, si je ne criais pas ou ne m'énervais pas contre elle, c'est parce que je ne voulais pas gaspiller d'énergie. J'avais des choses plus importantes à régler que de m'inquiéter du mauvais rendement au travail d'un intérimaire.

— Rappelez-les et reconfirmez, ordonnai-je sans un mot de plus. Et cette fois, écrivez-le sur un morceau de papier. Pouvez-vous faire ça pour moi ?

— Hum, ouais. Totalelement. Mais, euh...

— Qu'est-ce qu'il y a maintenant ?

— Où allez-vous ? Vous n'avez pas une conférence à organiser ?

Je poussai presque un soupir de frustration. Je marchais pendant que nous parlions, ne voulant pas passer plus de temps que nécessaire avec elle.

— Je vous ai dit ce matin que je devais retourner directement à l'hôtel pour finir quelques papiers avant le banquet des investisseurs ce soir. Vous avez appelé le chauffeur pour qu'il vienne me chercher, n'est-ce pas ?

— Oh, merde. J'avais complètement oublié. Je suis désolée. Je vais le faire tout de suite.

Il n'y avait plus aucun doute là-dessus. Stacy allait clairement être virée. J'enverrais les papiers officiels à l'administration dès mon retour à New York. Bon sang, j'étais à moitié tenté de la mettre à pied à ce moment-là, mais je savais que je n'allais pas pouvoir tenir la conférence d'une semaine sans un peu d'aide. Même si c'était de l'aide incompétente.

Je pris le couloir latéral pour sortir de la salle, celui que l'équipe massive de serveurs pour le banquet utilisait pour obtenir de la nourriture chaude de la gigantesque cuisine au rez-de-chaussée jusqu'à l'étage. Mon visage était trop reconnaissable pour prendre la route la plus directe par le hall principal.

Même si j'étais reconnaissant que mon nom et mon visage soient pratiquement des noms communs, les gens trop enthousiastes qui voulaient me parler - qu'il s'agisse de complimenter mes réalisations, de me dire qu'ils ont une toute nouvelle invention qu'ils aimeraient subventionner, ou pour faire une entrevue - prenaient le plus souvent beaucoup trop de mon temps. Au lieu de cela, j'aimais utiliser les entrées de service et les heures d'arrivée non conventionnelles pour préserver autant que possible mon intimité.

Mon chauffeur vint me chercher à l'entrée de service de la salle. Bien sûr, il avait dix minutes de retard par rapport à l'heure convenue, mais j'allais laisser Stacy en faire les frais pour cette fois. Je montai à l'arrière du SUV noir et je me glissai sur le siège en cuir ferme. Je bus pratiquement tout le soda qu'on m'avait donné, savourant la façon dont il me pétillait dans la gorge et laissait ma poitrine à la fois rafraîchie et brûlante. Après une grande présentation, j'aimais me désaltérer avec une boisson rafraîchissante. C'était en fait une habitude que j'avais prise chez mon père. Il avait un rituel similaire après une réunion réussie, bien que sa boisson de célébration ait toujours été la vodka.

Maman aimait à dire qu'il avait tellement de succès qu'il avait fini par en tuer son foie. Je n'allais pas faire la même erreur.

J'arrivai à l'hôtel en un temps record. La circulation avait été étonnamment fluide. Lorsque je sortis du véhicule, le portier, à qui j'avais donné un pourboire plus tôt cette semaine-là, ouvrit immédiatement la porte pour moi. Il avait l'air tout guindé et irréprochable dans sa veste rouge vif doublée d'or, ses gants d'un blanc immaculé et le petit chapeau qu'il portait sur sa tête. Le jeune homme n'avait pas plus de vingt ans, le visage encore frais et un peu boutonneux à la racine des cheveux et au menton.

— Monsieur Alance, dit-il, bon retour.

— Merci, Tommy, dis-je en glissant un billet de vingt dollars dans la poche avant de sa veste. Pourriez-vous me faire une faveur et me prévenir si vous voyez des journalistes fouiner ? J'aimerais qu'on me tienne au courant pour pouvoir m'éclipser, si on doit en arriver là.

Le portier rayonnait.

— Bien sûr, monsieur Alance. Je garderai un œil ouvert. J'espère que les rumeurs ne vous dépriment pas.

Je forçai un sourire poli.

— Les rumeurs ne sont que des mots. Ils ne peuvent pas me faire de mal. Passez une bonne nuit.

— Bonne nuit, monsieur Alance.

Je parcourus les planchers polis du hall d'entrée principal du Four Season, admirant comment tout semblait être peint à la lumière dorée du lustre de cristal éblouissant suspendu au-dessus de ma tête. La zone était relativement dégagée et j'atteignis donc facilement les ascenseurs sans être repéré. Je pris l'ascenseur en argent brillant jusqu'au quinzième étage et descendis le long couloir, m'arrêtant aux deux grandes portes blanches sur lesquelles les numéros 1501 étaient fixés.

J'entrai dans la suite au son de la musique pop qui jouait sur le système de haut-parleurs. Dans le salon, plusieurs jeunes femmes organisaient leur propre petite fête, flûtes de champagne et cocktails colorés à la main. Elles riaient et chantaient au son de la musique, leurs voix élevées, douces et pétillantes. Elles étaient toutes à peine vêtues, la plupart d'entre elles ne

portaient rien de plus que leurs sous-vêtements en dentelle.

— Ah, juste comme je vous ai laissées, dis-je en rigolant.

L'une d'elles, une plantureuse rousse aux longs cils et aux lèvres pulpeuses, regarda par-dessus son épaule et dit en criant :

— Tu es de retour ! Il était temps, Peter, on s'ennuyait tellement.

Une autre de ces femmes, celle qui avait des tatouages de fée brune et de fleurs le long de ses bras et de son dos, se déplaça furtivement vers moi et me saisit par la cravate.

— Nous sommes si heureuses que tu sois de retour, beau gosse. Tu veux que je te prépare un verre ?

Je secouai la tête, en faisant le tour de sa taille minuscule avec mes bras pour la rapprocher de moi.

— C'est bon. Je préférerais te boire toi.

Elle gloussa.

— Eh bien, quel charmeur...

Les autres femmes, jalouses de l'attention que je portais à la brune, vinrent immédiatement m'entourer. Elles se cramponnaient à mes bras, s'agrippant sans vergogne pour attirer mon attention.

Mais je n'étais pas mal à l'aise. Loin de là. Étais-je inquiet que les rumeurs tournent autour de moi ? Celles qui prétendaient que j'étais un milliardaire hédoniste qui faisait ce qu'il voulait avec l'argent de la société ? Non, je ne m'inquiétais pas du tout. Au contraire, je le reconnaissais pleinement. Le seul mensonge qui me dérangeait était que les gens croyaient que je puisais dans les profits d'Alance Tech pour payer mon style de vie luxueux. J'étais peut-être un homme qui savait ce qu'il désirait — des voitures rapides, de jolies femmes, les plus belles choses de la vie — mais j'étais toujours un homme d'honneur. Je ne songerais jamais à détourner de l'argent pour mon profit personnel.

Pour moi, j'étais Alance Tech. Et Alance Tech, c'était moi. Pourquoi penserais-je à me voler moi-même ?

Je souris d'un air narquois.

— Eh bien, mesdames, dois-je vous faire visiter la suite comme promis ?

La rousse me massa les épaules et effleura l'arrière de mon cou de ses lèvres.

— Et si on commençait par la chambre ?

Les autres filles acquiescèrent d'un signe de tête et se mirent ensemble à me traîner dans la pièce voisine.

Rachel



« Tu as préparé ton déjeuner ? demanda David avec empressement.

Il essuyait anxieusement les verres de ses lunettes à bords épais avec le bord de la manche de son pull. Je tapotai mon sac à dos et sentis le contour dur du Tupperware à l'intérieur.

— Oui, j'avais bien vérifié.

— Tu as pensé à te brosser les dents ?

Je roulais des yeux.

— Bien sûr.

— Tu as tes clés ?

Je regardai dans la petite poche du blazer que j'avais acheté la veille dans le magasin d'occasions en bas de la rue. Le métal frais de plusieurs clés effleurait mon doigt.

— Oui, ai-je confirmé.

— Tu as pensé à charger ton téléphone ?

Je soupirai d'impatience.

— Oui. J'ai chargé mon téléphone toute la nuit. J'ai même une batterie de rechange avec moi au cas où.

David me regarda fixement, les bras croisés sur la poitrine, alors qu'il m'étudiait de la tête aux pieds.

— D'accord, dit-il lentement. Tu t'es souvenue de porter des sous-vêtements propres ?

Je me mis à rire en le frappant amicalement sur l'épaule.

— Oh, allez. Ne joue pas au mec bizarre.

Il leva les mains en l'air pour faire semblant de se rendre.

— Je dis juste que tu dois bien commencer ton premier jour de congé. Et cela inclut un ensemble de sous-vêtements propres.

— Qu'est-ce que tu es ? Ma mère ?

— Je suis juste ton colocataire fauché qui veut que tu réussisses dans ton nouveau travail pour que tu puisses commencer à payer ta moitié des foutues factures, vociféra-t-il, mais il n'y avait aucune animosité derrière ses paroles. Tu es sûre de vouloir y travailler, Ray ? Pourquoi tu ne pouvais pas travailler avec moi au café ?

Je lui souris un peu, la tête penchée sur le côté.

— Je ne veux pas y travailler, mais le salaire de départ est bien plus élevé que celui d'un barista. Euh, ne le prends pas mal.

Il haussa les épaules.

— Absolument pas. Je... Je ne comprends pas comment tu as décroché un emploi chez Alance Tech.

— Ouah, merci pour le vote de confiance.

— Et en tant qu'assistante personnelle ? Je pensais que tu voulais commencer à faire ton portfolio.

Je soupirai, pour de vrai, mes yeux se posant sur le tapis à poil long. Notre appartement avait désespérément besoin d'un coup aspirateur, mais aucun de nous n'avait eu le temps de faire les corvées ménagères.

— Les studios de graphisme ne sont pas vraiment à la recherche de nouveaux employés en ce moment. L'économie n'est pas assez bonne. En plus, je veux monter ma propre affaire. Alors, pourquoi travailler pour quelqu'un d'autre quand je peux être mon propre patron ?

— Exactement. Pourquoi tu ne commences pas à travailler en freelance ? Je suis sûr que tu peux te trouver un client.

— On en a déjà parlé, marmonnai-je en glissant dans mes chaussures plates noires, qui venaient aussi du magasin d'occasions.

Les fonds étaient un peu usés, et l'empreinte de l'ancienne propriétaire avait été pressée dans les semelles en mousse à mémoire de forme.

— On a besoin d'argent, David. Comme tu l'as dit, j'ai ma moitié des factures à payer.

David grimaça.

— Tu sais que je plaisante, n'est-ce pas ? demanda-t-il chaleureusement. Je suis plus qu'heureux de te dépanner jusqu'à ce que tu commences à avoir assez de boulot.

Je secouai la tête en souriant.

— Tu es trop gentil pour ton propre bien, tu le sais ça ? Tu m'as dépannée assez longtemps. C'est à mon tour de contribuer. De plus, avec ce qu'ils vont me payer chez Alance Tech, je vais pouvoir mettre des tonnes d'argent de côté en un rien de temps. Une fois que j'aurai assez économisé pour couvrir ma moitié pendant un an, je donnerai une vraie chance au freelance.

Quelque chose qui ressemblait à de la culpabilité passa sur les yeux bleu clair de David. Il ajustait ses lunettes en même temps, donc je n'étais pas sûre.

— D'accord, marmonna-t-il. Mais ne vends pas ton âme à ces robots d'entreprise, ok ?

Je fis rapidement une bise sur la joue de David et lui donnai une tape rassurante sur l'épaule.

— Ne t'inquiète pas. Je promets de ne pas vendre mon âme à moins que le diable. Je serai à la maison vers huit heures.

— Je peux te rapporter quelque chose du café, si tu veux.

— S'il te reste des beignets aux pommes, tu pourras...

— Je t'en attraperai deux ou trois, acheva-t-il d'une traite.

Je souris.

— C'est pour ça que tu es mon meilleur ami.

— A cause de mes contacts avec les beignets aux pommes ?

Je roulai des yeux.

— Je vais être en retard, je ris en ouvrant la porte. A plus tard.

— Passe une bonne journée, chérie ! appela-t-il dramatiquement après moi.

Je dus faire un sprint pour prendre le bus. Il était sur le point de s'éloigner du trottoir, mais le conducteur vit heureusement mon élan frénétique et retarda le départ de quelques secondes. Le siège social d'Alance Tech était situé dans le centre-ville de Manhattan, alors je devais prendre l'autobus et ensuite sauter le métro, suivi d'une marche rapide de quinze minutes pour arriver à mon travail à l'heure. J'étais partie délibérément près d'une heure plus tôt que nécessaire parce que je savais à quel point le transport en commun était d'un retard catastrophique. Grâce à mes brillants calculs, j'avais fini par arriver devant le grand gratte-ciel en verre d'Alance Tech avec cinq minutes d'avance. Cela aurait-il été plus rapide si j'avais pris un Uber ? Probablement, mais je n'avais pas assez d'argent sur mon compte pour en appeler un. Peut-être qu'une fois que mes chèques de paie commenceraient à arriver, je pourrais enfin me permettre de prendre une voiture.

L'intérieur du bâtiment était aussi intimidant que son extérieur. Tout était lumineux et fantaisiste et tellement propre qu'on se demandait si le concierge n'était pas secrètement un tueur en série. Les gens autour de moi se déplaçaient dans un but précis, soit en évitant le contact visuel en regardant le sol avec un casque d'écoute, soit en se concentrant sur leur téléphone. Ils étaient tous habillés de costumes élégants et de robes luxueuses, accessorisés de bijoux et de montres tape-à-l'œil dont je ne pouvais même pas commencer à prononcer le nom de marque. Je tirai anxieusement mon blazer mal ajusté et me demandai si la vieille tache de ketchup décolorée que son ancien propriétaire avait laissée sur le revers était aussi voyante que je le pensais.

Je me dirigeai vers la réceptionniste en souriant.

— Salut, je suis...

— Rachel Ellis ? demanda-t-elle mollement.

— Oui, c'est moi.

Elle posa un badge d'identification sur le comptoir et se leva de sa chaise.

— Suivez-moi. Monsieur Alance n'aime pas qu'on le fasse attendre.

Juste comme ça, je passais devant les portes de sécurité massives et je pénétrais plus profondément dans l'immeuble. Je ne pouvais pas décrire tout ce que je voyais. Il y avait des rangées et des rangées de bureaux, chacun

rempli d'équipes occupées de travailleurs qui se précipitaient et tapaient frénétiquement des choses à l'ordinateur. La réceptionniste elle-même se déplaçait comme si quelqu'un avait allumé un feu sous son cul, marchant à toute allure dans le long couloir pour me guider vers les ascenseurs. Nous sommes immédiatement entrées et elle a appuyé sur le bouton de l'étage supérieur avec un long doigt soigné et manucuré.

— Monsieur Alance se lève toujours à cinq heures du matin, énuméra la réceptionniste. Il s'attend à ce que le petit-déjeuner soit prêt tous les matins, sans faute. Il ne mange pas d'hydrates de carbone, alors ne vous donnez pas la peine de faire des économies en lui achetant un horrible bagel ou autre chose. Assurez-vous de le laisser sur son bureau pour qu'il puisse manger après son entraînement. Assurez-vous de mémoriser son numéro de portable. Si vous ratez un appel de sa part, vous ne verrez pas la fin de la journée.

Notre cabine d'ascenseur s'arrêta au dixième étage. Un énorme flot d'hommes d'affaires entra à l'intérieur, me piégeant contre le mur du fond. Nous nous arrêtâmes deux étages plus tard, et ils sortirent tous.

— C'est l'étage du service juridique, expliqua la réceptionniste. Vous devrez remplir tous les papiers de monsieur Alance ici. Vous trouverez la comptabilité au sous-sol. Si vous voulez être payée à temps, n'oubliez pas de soumettre votre paie avant la fin de la semaine. Et n'osez même pas demander un congé. En tant qu'assistante personnelle de monsieur Alance, vous devez être disponible 24 heures sur 24. S'il vous demande de sauter, vous devez lui demander « A quelle hauteur ? » Est-ce que j'ai été claire ?

— Euh, oui, mais je...

L'ascenseur s'arrêta au vingtième étage, le plus haut qu'il puisse atteindre. La réceptionniste et moi descendîmes toutes les deux. Avant même que je ne puisse reprendre mon souffle, elle marchait déjà d'un pas assuré dans le couloir.

— Monsieur Alance préfère les services d'une voiture privée pour le conduire à ses diverses réunions. Appelez-lui un taxi jaune et vous êtes morte. S'il demande du café, il s'attend à ce qu'il soit noir. Si vous ajoutez ne serait-ce qu'un grain de sucre, vous êtes morte. Monsieur Alance reste également plus tard que les heures normales de bureau pour téléphoner à ses partenaires à l'étranger. Si vous pensez à quitter l'immeuble avant lui, vous...

— Laisse-moi deviner, dis-je sèchement. Je suis morte ?

La réceptionniste bouffa et roula des yeux, mais ne dit rien. Elle frappa trois fois aux grandes portes du bureau au bout du couloir. Elles étaient faites de verre, et je pouvais voir la magnifique configuration à l'intérieur. Cela ressemblait presque à un mini-appartement, avec son coin salon plein de meubles en cuir et les jolies décorations qui étaient accrochées aux murs. Assis au bureau qui était aligné pour faire face à l'horizon époustouflant de la ville, il y avait un homme. Il me tournait le dos, je n'arrivais pas à bien voir son visage. Mais je n'en avais pas besoin. Peter Alance était une célébrité, l'un des entrepreneurs et innovateurs les plus renommés au monde.

J'avais vu son visage plâtré dans des magazines, dans des journaux, dans des publicités télévisées pour les produits Alance Tech. Il semblait toujours amical sur ses photos. Mais quand il pivota son fauteuil, je ne pus m'empêcher de déglutir, mal à l'aise. Maintenant que je le voyais en personne, il avait un air différent. La ligne aiguisée de sa mâchoire et son front féroce, ainsi que ses lèvres pincées et ses épaules larges, le rendaient plus intimidant que tout.

La réceptionniste et moi entrâmes dans le bureau.

— Bonjour, monsieur, dit-elle tout sourire, passant à un ton plus amical en un instant. Voici Rachel Ellis.

— Merci, Denise. Ce sera tout.

Denise hocha la tête sèchement, tournant sur ses talons Louboutin. Je n'étais pas sûre si elle me regardait fixement, ou si c'était exactement ce à quoi ressemblait son visage quand elle ne faisait pas de la lèche au patron. Elle repartit dans le couloir aussi vite qu'elle était arrivée, les bruits de ses chaussures contre le carrelage s'estompant au fur et à mesure de son passage.

Peter Alance se leva de sa chaise et me regarda. Il y avait quelque chose d'hypnotisant dans ses yeux noirs et sombres. J'avais l'impression de regarder dans le vide, comme un trou noir qui absorbait tout, même la lumière. Peut-être que ma promesse à David, celle de ne pas vendre mon âme au diable, allait s'avérer impossible. Devant moi, Peter Alance dégageait une aura dont seul Lucifer semblait capable.

J'avalai la boule sèche et pourtant collante qui s'était logée dans ma gorge. Je tendis la main pour serrer la sienne et je souris aussi poliment que possible.

En toute honnêteté, cet homme me faisait peur. Mais comme c'était mon patron et que j'avais désespérément besoin de garder ce travail, je me dis de prendre mon courage à deux mains. Je devais juste être gentille, remplir parfaitement mon rôle. Je n'étais pas là pour être son amie, juste son assistante personnelle.

— Bonjour, dis-je en faisant de mon mieux pour garder ma voix calme. Je suis Rachel Ellis.

Peter ne prit pas la peine de me serrer la main. Il me regardait simplement de haut en bas, m'examinant comme un morceau de viande en vente chez le boucher local.

— Vous allez devoir vous habiller mieux que ça, dit-il froidement.

— E-excusez-moi ? bégayais-je.

— Je rencontre beaucoup de gens importants. Votre travail exige que vous soyez toujours près de moi. Cela étant dit, vous devez avoir l'air de vous en soucier. Coiffez-vous. Maquillez-vous un peu. Je ne peux pas traîner une fille portant des contrefaçons bon marché. Qu'est-ce que cela ferait à mon image ?

Mes joues brûlaient plus que mille soleils. J'avais passé des heures à essayer de composer cette tenue. Compte tenu de mon petit budget, je pensais que je m'en étais assez bien sortie, mais je n'allais pas m'expliquer auprès de lui. S'il devait être un connard, il fallait que je relève le défi.

— Si vous rencontrez beaucoup de gens importants, comme vous dites, commençai-je calmement, j'espère que vous avez assez de savoir-vivre pour leur serrer la main.

À ma grande surprise, Peter sourit.

— Vous êtes beaucoup plus éloquente que la dernière fille. Je vais vous dire, je vais me donner la peine de mémoriser votre nom si vous arrivez à tenir plus longtemps qu'elle.

— Et combien de temps cela fait-il ?

Peter sourit. D'une certaine façon, c'était charmant. Mais dans le contexte, c'était terrifiant.

— Deux semaines.

Je pris une grande inspiration par le nez, en tenant son regard brûlant. Puis je souris.

— Deux semaines ? Ce n'est rien du tout.

Il claqua la langue et gloussa, bas et bourru.

— C'est ce qu'elle a dit.

Peter

La nouvelle fille était intéressante, faute de meilleurs termes. J'étais très particulier dans mon travail, donc chaque fois qu'elle faisait une erreur, je devais naturellement la corriger. C'était la seule façon pour elle d'apprendre. Mais ce qui me surprenait, c'est qu'elle ne se repliait pas. Elle ne se recroquevillait pas dans un coin chaque fois que j'avais quelque chose de dur à dire comme mes autres assistants personnels. Au contraire, elle écoutait vraiment. C'était le problème avec Tracy, ou quel que fût son nom. Cette dernière fille n'avait pas assez d'intelligence pour bien commander mon café. Était-ce si difficile de se tromper avec du café noir ?

Mais cette nouvelle fille était différente. Il y avait une étincelle derrière ses yeux noisette, un feu de détermination et de bravoure. Est-ce que c'était à cela que ressemblait la compétence ? Cela faisait si longtemps que je ne l'avais pas vu que je ne pouvais honnêtement pas en être sûr. Lorsqu'elle bougeait, elle se hâtait silencieusement comme une souris, accomplissant ses tâches sans flamber ni s'épanouir. Elle n'était qu'une petite chose, et ses vêtements clairement usagés lui donnaient un air délavé. Ses longs cheveux noirs étaient toujours tirés vers le haut dans un petit chignon serré au sommet de sa tête, et son visage était habituellement assez fade. Elle faisait clairement un effort conscient pour améliorer son style, mais le look d'une femme d'affaires très puissante ne lui convenait tout simplement pas. En un mot : pas mon genre.

C'était un mardi matin quand Rachel frappa à la porte de mon bureau, passant sa tête avec une expression bizarre sur son visage. Elle avait l'air... Eh bien, on aurait dit que quelqu'un avait piétiné un chiot devant elle. Ses sourcils étaient tirés ensemble avec inquiétude, ses lèvres étaient pressées dans une ligne mince, et ses joues étaient un peu rougies. Je pensais qu'elle se préparait peut-être à remettre son préavis de deux semaines. Il faut reconnaître qu'elle

avait duré plus longtemps sous mon emploi que n'importe lequel des autres assistants que j'avais embauchés.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-je rapidement.

Rachel avala, se déplaçant inconfortablement d'un pied à l'autre.

— Il y a une Mme Teresa Alance qui veut vous voir.

Je levai les yeux de ma paperasse et soupirai. Soudain, tout prenait tout son sens. Mère avait toujours eu ce genre d'effet sur les gens.

— Faites-la entrer, je commandai.

— Tout de suite, monsieur.

Monsieur. Je dois l'admettre, j'aimais plutôt la façon dont elle avait dit ça.

Quelques secondes plus tard, Mère arrivait en trombe, jetant son sac Chanel en édition limitée et son trench-coat Burberry beige sur le canapé comme si l'endroit lui appartenait. Pour une femme d'une cinquantaine d'années, elle avait l'air en pleine forme, un témoignage de l'habileté avec laquelle le Dr Fitza avait travaillé sur elle. Le visage de Mère était beau, mais froid et raide. Les bords tranchants de ses pommettes et de sa mâchoire pouvaient couper un homme comme un couteau chaud le beurre. Elle était vêtue d'une robe bleue marine serrée et brodée de dentelle le long de l'encolure et des poignets des manches.

— Où as-tu embauché ce petit gremlin ? demanda-t-elle, les mots tranchants.

Mère avait toujours l'air énervée, alors je ne prenais pas son commentaire à cœur. Je me levai de derrière mon bureau et je me dirigeai vers elle, lui plaçant un baiser sur la joue. Sa peau était glacée, mais je ne pouvais pas dire que j'étais surpris. La connaissant, Mère avait probablement assassiné la Reine des glaces et avait pris le rôle énergiquement en insistant sur le fait qu'elle pourrait faire un meilleur travail. Je souris poliment et dis :

— Tracey ne faisait pas l'affaire.

Maman secoua la tête.

— J'aimais bien Tracey. Au moins, elle n'était pas difficile à regarder.

— Qu'est-ce qui vous amène aujourd'hui, Mère ? demandai-je en changeant de sujet. Je suis très occupé.

Elle me tapota les épaules.

— J'étais dans le coin pour déjeuner et je voulais passer voir mon fils préféré.

— Je suis votre seul fils, Mère.

— Tu ne devineras jamais qui j'ai croisé au restaurant, poursuivit-elle, assise sur le canapé.

Je soupirai. Je savais où cela menait. Mère était têtue et n'avait qu'un seul et unique état d'esprit — une combinaison péniblement épuisante, si quelqu'un voulait mon opinion. Les seules choses dont elle me parlait, c'était ma santé et ma vie amoureuse.

— Tu te souviens d'Anastasia ? demanda-t-elle. Charmante fille, très intelligente. Je suis tombée sur elle et sa mère aujourd'hui après... combien de temps ça fait ?

— Quatre ans, Mère.

Elle frappa des mains.

— C'est cela. Quatre années entières et il se trouve qu'on se croise à nouveau. Quelles sont les chances ?

Plutôt minces, me suis-je dit. De tous les gens à New York, Mère tombait justement sur mon ex-petite amie par hasard ? Très peu probable.

— Rappelle-moi encore pourquoi vous avez rompu. Anastasia était un trésor. J'ai résisté à la tentation de rouler des yeux.

— Mère, on en a déjà parlé.

— Oh, allez. Elle vient d'une très bonne famille et elle est incroyablement jolie et polie.

Et aussi bête qu'une brique.

— Nous avons rompu parce que les choses allaient trop vite, expliquai-je pour la millionième fois.

Maman renifla.

— « *Aller trop vite.* » Je ne me souviens pas t'avoir élevé pour que tu aies peur de l'engagement. Tu aurais de la chance d'épouser une fille comme elle.

— Alpaguer, tu veux dire.

— Je ne rajeunis pas, mon fils. Tous mes amis ont déjà des petits-enfants. Quand est-ce que je peux m'attendre à pouvoir gâter des petits-enfants qui courent dans le bureau ?

Je gémis.

— Tout d'abord, mère, les enfants ne sont pas des jouets que vous pouvez montrer. Ils sont désordonnés, bruyants et exigeants. Je ne vais pas m'installer et avoir des enfants juste parce que vous le voulez. Et deuxièmement, je suis trop occupé par mon travail. Nous nous implantons en Chine en avril prochain. La dernière chose que je veux, c'est une femme et des enfants que je négligerai.

Mère pressait ses lèvres ensemble, son équivalent d'un froncement de sourcils. —

— Alors, ne les néglige pas.

— Regardez ce que papa nous a fait, craquai-je. Tout ce qui l'intéressait, c'était le travail. Etiez-vous heureuse quand vous étiez mariée avec lui ? Si vous dites oui, je saurai que vous mentez.

Mère se raidit et jeta les yeux sur le sol. Je n'aimais pas la voir de cette façon, mais parfois la seule façon d'atteindre la Reine des glaces était de poignarder là où je savais que ça faisait mal. C'était le seul moyen de lui faire voir ma version des choses.

— Je ne veux pas te voir tout seul, murmura-t-elle calmement. Je suis fière que tu sois si dévoué à ton entreprise. Mais un jour, tu vas réveiller un vieil homme avec tout un empire autour de toi, mais personne avec qui le partager. C'est ma plus grande peur pour toi, mon chéri.

Je pris une grande respiration et expirai par le nez, hochant lentement la tête.

— Je comprends votre inquiétude, mère. Mais je vous promets que vous n'avez pas à vous inquiéter pour moi. Je suis totalement satisfait de la façon dont les choses sont maintenant.

Mère se remit sur pied et redressa le dos. Elle me caressa la joue de la main droite. Nous n'étions pas une famille aimante. On ne s'embrassait pas ouvertement et on ne disait pas qu'on s'aimait en public. Son pincement de la

joue était la chose la plus proche d'un je t'aime que je puisse avoir.

— Eh bien, je ne te retiendrai pas. Je suis sûr que tu as beaucoup à faire. Tu me promets de me rappeler plus tard ?

Je hochai la tête.

— Je vous le promets.

— Tu ferais mieux. Sinon, je ferai d'autres visites inattendues, et je sais à quel point tu aimes ça.

J'eus un petit rire en retour.

— D'accord, Mère. Je vais même demander à Rachel de le mettre dans mon emploi du temps.

Maman roula des yeux, mais il n'y avait aucune animosité derrière. Elle prit son manteau et son sac avant de sortir de mon bureau.

Rachel



En ce qui concerne les patrons, Peter n'était pas si mauvais que ça. Au lycée, David et moi travaillions dans ce même fast-food où notre gérant ne faisait littéralement que crier. Gertrude était une toute petite femme, mais mon Dieu, elle avait la voix qui portait. Qu'il s'agisse de crier à tue-tête à la friteuse pour obtenir des rondelles d'oignons fraîches, de prendre les commandes à la fenêtre du drive ou d'appeler les clients à la caisse enregistreuse, notre ancienne patronne parlait toujours à une centaine de décibels.

Peter n'élevait jamais la voix. Pendant les trois mois où je travaillais pour lui, il n'avait jamais crié ou hurlé. Le fait est qu'il n'avait pas à le faire. Il était trop puissant, trop digne pour perdre son temps et son énergie à détruire quelqu'un. S'il était déçu ou frustré, je pouvais lire ses expressions faciales et son langage corporel au lieu d'entendre des mots échauffés. Le sourcil de Peter sillonnait d'une manière très particulière ; un pli profond au coin interne de son sourcil droit apparaissait plus sombre quand il fronçait les sourcils. Il entrelaçait ses doigts ensemble et plaçait soigneusement ses mains devant lui sur ses genoux ou sur son bureau et durcissait sa mâchoire, les tendons de son visage se contractant fortement. Au lieu de crier, il devenait mortellement silencieux. C'était intimidant, vraiment. Il n'y avait aucun moyen de savoir ce qu'il pensait, pas un indice derrière ses yeux sombres.

Je m'étais fait un devoir de bien faire mon travail, sinon je me retrouverais du mauvais côté de ce regard mortel.

Le travail lui-même avait ses avantages, alors je savais que je devais être reconnaissante. Le salaire, par exemple, était incroyablement généreux compte tenu du poste et de toutes les responsabilités basiques dont j'étais

responsable. Pendant les deux premières semaines de travail, je n'arrivais pas à comprendre comment le fait d'aller chercher du café pour Peter et de faire des copies de documents importants justifiait une rémunération initiale aussi élevée. Mais à mesure que j'apprenais à prendre des rendez-vous pour Peter et à organiser des promenades à divers endroits et des événements importants, j'ai réalisé peu à peu que je n'étais pas payée pour mes seules compétences.

On me payait pour ma discrétion.

Peter avait ce que Denise aimait surnommer « un appel social » au moins une fois par semaine. Ces rendez-vous devaient toujours être tenus secrets, et tous les fonds utilisés pour organiser de telles réunions devaient provenir du compte de dépenses personnel de Peter, et non de celui d'Alance Tech. Au début, j'étais confuse et un peu mécontente. Peter ne voyait pas seulement une femme, mais plusieurs femmes. Normalement, je m'en moquais de savoir s'il avait une centaine de maîtresses à ses côtés parce que, très franchement, c'était son affaire. Mais en tant qu'assistante personnelle, j'étais celle chargée de jongler avec les noms et les visages de toutes les femmes de Peter.

Pas étonnant qu'on me paie autant.

Je n'étais pas là pour juger. Je supposais qu'un homme aussi puissant et riche que Peter pouvait avoir qui il voulait, alors il les voulait toutes. Mais je ne pouvais pas nier que je me sentais un peu visqueuse et bizarre quand je prenais des dispositions pour ses rendez-vous chaque semaine. Je n'aurais pas dû être surprise. Un coup d'œil à Peter, et je pouvais dire que c'était un coureur de jupons sans cœur. Il en avait bien le rôle — avec ses costumes chics, ses cheveux courts et son charme ciselé d'Hollywood. Honnêtement, je ne pensais pas que les beaux hommes comme lui existaient encore. Mais une fois encore, très peu suffisait à me surprendre.

Nous étions à l'arrière d'une voiture privée. Il était occupé à faire défiler ses emails sur son téléphone — l'un des derniers modèles qu'Alance Tech avait en fait conçus — pendant que j'étais occupée à rédiger un email sur mon ordinateur portable de travail en son nom.

— Laquelle vais-je revoir ? demanda-t-il, ne levant pas les yeux de l'écran.

Une douce lumière blanche rayonnait de son téléphone sur son visage, soulignant les angles aigus de ses pommettes hautes, son nez droit et sa mâchoire angulaire.

Je n'avais même pas besoin d'arrêter de taper pour dire :

— Amanda Van Leeuwen. Actrice et mannequin, fille du riche négociant en vin Rick Van Leeuwen.

— Hm... Et qu'est-ce que j'ai cuisiné pour nous ce soir ?

Je me penchai vers les sacs à emporter en papier qui reposaient sur le plancher de la voiture devant moi, les soulevant à l'aide des jolies poignées en ficelle qui y étaient fixées. Les sacs avaient même été attachés avec un joli nœud blanc, ce qui témoignait du prix élevé du restaurant où j'avais passé la commande. C'était une bonne chose que je n'avais pas à payer de ma poche, sinon j'aurais dû manger des ramens pendant les deux prochains jours jusqu'à ce que j'obtienne mon prochain chèque de paie. Je lui donnai l'ensemble, l'odeur de nourriture délicieusement appétissante flottant directement dans mon nez.

— Tout ce que vous avez à faire, c'est de faire la vaisselle, dis-je. Vous lui avez fait une queue de homard avec du riz sauvage, des champignons sautés, de la purée de pommes de terre au beurre à l'ail et des petits pains frais au levain.

Du coin de l'œil, je pouvais voir Peter poser son téléphone sur ses genoux et me regarder d'un sourcil. — Je croyais qu'Amanda était végétarienne.

— Pescetarienne, corrigeai-je rapidement. Elle pense apparemment que c'est normal de manger tout ce qui n'est pas mignon et câlin.

— Hm, il grogna encore. Je ne pouvais pas dire si c'était un son d'approbation ou non, mais j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas demander de clarification.

— Et qu'est-ce que j'ai choisi de boire ?

Je me suis de nouveau penchée vers le bas et j'ai pris un autre sac, celui-là beaucoup plus mince et plus grand, avec une bouteille lourde à l'intérieur. Je la remis également à Peter, toujours concentré sur la rédaction de l'email d'affaires qu'il avait demandé plus tôt.

— Une bouteille de pinot grigio.

— Quelles sont la marque et l'année ?

Je haussai les épaules.

— Je ne suis pas sûre. Le type du magasin l'a recommandé. Il a dit que ça irait bien avec des fruits de mer.

— Pas une grande amatrice de vin ?

Je secouai la tête et mémorisai le sous-entendu. J'allais devoir y travailler plus tard. Mes yeux commençaient à fatiguer alors que je luttais contre les vagues rampantes du mal des transports.

— Je ne bois pas, répondis-je.

Peter me regarda d'un air sceptique. Le coin de ses lèvres s'est transformé en un sourire amusé.

— Jamais ? demanda-t-il.

— Jamais, confirmai-je.

— C'est un truc religieux ou...

Je refermai l'ordinateur portable et le laissai reposer sur mes genoux. Le dessous était ridiculement chaud après avoir été surmené, mais c'était un agréable réconfort contre le froid de la soirée à l'extérieur de la voiture.

— Normalement, je n'ai pas assez dans mon budget pour gaspiller de l'alcool. Je considère que c'est une chose frugale.

Peter gloussa, doucement et bas. Je ne l'avais jamais vu aussi satisfait.

— Vous ne vivez pas avec votre petit ami ? Il ne peut pas participer à une soirée en ville de temps en temps ?

Pour une raison quelconque, toute la chaleur de mon corps s'est accumulée dans mes joues.

— Je, euh... Je n'ai pas de petit ami. Je veux dire, je vis avec un garçon qui est un ami. Mais c'est... Vous savez quoi, ne parlons pas de moi.

Je me suis raclé la gorge et je me suis rapidement détournée pour regarder par la fenêtre. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi le fait que Peter parle de David me dérangeait autant. Je pensais peut-être que Peter porterait un jugement. Un jeune homme et une jeune femme vivant ensemble ? C'était scandaleux, non ? Bien que, vu l'itinéraire actuel de la voiture de ville vers un appartement loué dans le quartier le plus luxueux de la ville pour rencontrer l'une des nombreuses amantes de Peter, je savais que je ne devais pas être

aussi préoccupée par son avis.

Nous sommes finalement arrivés à destination, un imposant complexe d'appartements fait presque entièrement de verre et de jolies lumières. Je ne pouvais que rêver de vivre dans un endroit comme celui-ci un jour. Je me sentais plus pauvre rien qu'en regardant les portes d'entrée où se tenait un portier, tout étincelant dans sa veste rouge vif d'uniforme. Avant que Peter ne descende du véhicule, je lui remis les clés de l'appartement que j'avais loué sous une société-écran, conformément à ses instructions.

— Je me suis arrangée pour que Mlle Van Leeuwen arrive dans une demi-heure, ai-je expliqué. Vous avez le numéro du service des voitures de la ville si vous avez besoin d'un chauffeur plus tard.

— Vous n'allez pas me demander de bien me tenir ? me demanda-t-il.

Il y avait quelque chose de taquin dans ses paroles. Il me taquinait ? Non, ce n'était pas possible.

— Même si c'était le cas, je ne pense pas que vous écouteriez, monsieur Alance.

Peter gloussa encore. Quand on parle de rare vision.

— Passez une bonne soirée, me dit-il. Je vous verrai demain matin.

Je hochai la tête juste au moment où il fermait la porte, se faufilant avec un sourire enjoué et charismatique vers le concierge de l'immeuble qui l'accueillait. Je regardai à travers la fenêtre avec étonnement. Je n'avais jamais vu Peter sourire à moins que ce ne soit à l'extérieur du bureau. Et même à ces moments-là, je pouvais dire qu'il y avait quelque chose de forcé. Le sourire n'atteignait jamais ses yeux, comme s'il portait un masque rigide pour cacher ce que les hommes riches et puissants comme lui avaient à cacher. C'était peut-être le fait qu'il se sentait si seul.

Pour quelle autre raison chercherait-il le réconfort et l'appartenance dans les bras de tant d'étrangères ?

— Mademoiselle ? appela le conducteur depuis le siège avant, me regardant à travers le reflet du rétroviseur.

— Où va-t-on ?

Je détachai mes yeux de Peter alors qu'il se glissait dans l'immeuble derrière

deux portes d'entrée massives.

— Vous pouvez me déposer à la maison, lui dis-je finalement, une vague soudaine d'épuisement m'envahissant.

Peter



Mes journées fonctionnaient comme une horloge. Mes semaines étaient tout aussi prévisibles. J'aimais la prévisibilité. Cela procurait de la structure, un équilibre. Je savais exactement qui j'allais rencontrer tel jour, et je savais exactement entre quelles jambes je me trouverais telle autre nuit. Certains diront que mon niveau d'organisation et de contrôle était à la limite de la folie, mais cela fonctionnait pour moi. En fin de compte, c'était tout ce qui comptait. J'étais le meilleur de tous, celui qui était assis au plus haut sommet. De toute évidence, tout ce que je faisais pour obtenir le niveau de succès que j'avais fonctionnait. Que les jaloux soient damnés.

Mais je ne pouvais m'empêcher de me demander si quelque chose n'allait pas. Dernièrement, les réunions m'ennuyaient à mourir. Normalement, j'étais toujours très enthousiaste à l'idée de lancer de nouveaux projets, de rencontrer de nouveaux clients et des partenaires potentiels. C'était la raison pour laquelle je vivais ; c'était la raison pour laquelle Alance Tech vivait. Mais à chaque nouvelle réunion, chaque main que je serrais me faisait sentir étrangement morose. J'étais accueilli avec de faux sourires et des paroles mielleuses, tout cela pour tenter d'obtenir mon approbation et mon soutien financier potentiel. Je savais que c'était au nom des affaires. Les gens allaient rarement quelque part sans lécher un peu de cul, en particulier le mien. Mais le frisson des nouvelles ententes conclues avait disparu, se dissipant, s'évanouissant.

Et ce n'était pas le seul problème. Dernièrement, les femmes que je voyais ne me satisfaisaient plus autant qu'avant. Normalement, je pouvais voir au-delà de leur mort cérébrale, faire des yeux de biche et m'amuser, mais j'avais envie de bien plus. Je ne me souvenais pas de la dernière fois où j'avais eu une

conversation réelle et stimulante avec l'une d'elles. Je ne me souvenais pas de la dernière fois où j'avais vraiment ressenti le besoin d'impressionner.

J'arrivais, on partageait un repas, on couchait ensemble, j'oubliais leur nom et Rachel devait me le rappeler. Et tout recommençait encore et encore.

Je me demandais si Mère avait raison. Peut-être que se caser n'était pas une si mauvaise idée après tout. Il serait certainement beaucoup plus facile de se rappeler le nom et les intérêts d'une femme au lieu de vingt. Le seul problème, c'est que je ne savais pas par où commencer. J'avais une société à diriger. Sortir avec une femme semblait plus une prise de tête que ce que cela valait vraiment. Peut-être que je deviendrais l'un de ces PDG bêtement riches qui ne se sont jamais mariés et finirais par donner tout mon argent à mes chiens après ma mort — même si je devais faire face à l'agacement constant de Mère qui se plaindrait de ne pouvoir gâter ses petits-enfants.

De là où j'étais à mon bureau, je pouvais voir Rachel qui se promenait à l'extérieur avec divers documents et chemises pliés contre sa poitrine. J'avais vraiment eu de la chance en la recrutant. Elle avait définitivement une bonne tête sur les épaules. J'avais l'habitude de penser que son calme était dû à un manque d'intelligence, mais maintenant je comprenais que c'était au contraire le résultat d'une abondance. Rachel savait quand il fallait se retenir si on n'avait pas besoin d'elle, et elle savait aussi quand il fallait intervenir et prendre des initiatives. Elle utilisait beaucoup son temps et me préparait toujours les choses avant même que j'aie eu à demander.

Je me suis retrouvé à la regarder à travers les portes vitrées de mon bureau. Elle avait son propre bureau à l'extérieur. Son espace de travail était incroyablement propre et rangé. Mis à part la petite plante succulente qui se trouvait à côté de son écran de bureau, il n'y avait pas grand-chose d'autre en termes de décorations. J'avais passé en revue ma part d'employés pour savoir ce que cela signifiait. Rachel n'avait pas prévu de rester ici. Il y avait un manque de permanence à son sujet. Elle n'avait pas de photos de famille accrochées dans son espace de travail, et elle ne gardait pas de bibelots ou de récompenses d'aucune sorte. Si Rachel voulait arrêter aujourd'hui, elle n'aurait qu'à ramasser sa petite plante et sortir par la porte. Il n'y avait rien pour la retenir ici.

Ce qui était vraiment dommage, vraiment.

Je ne le dirais jamais à haute voix, mais Rachel était probablement la

meilleure assistante personnelle que j'aie jamais eue. Elle avait toujours mon café et mon petit-déjeuner prêts avant que j'entre dans le bureau. Tous mes emails étaient présélectionnés et organisés par niveau d'importance. Rachel avait même remanié mon calendrier de travail et codé par couleurs les événements importants pour que je sache qui je devais rencontrer et dans quelle salle de conférence se tiendrait cette réunion. Pas une seule fois elle ne m'avait demandé la permission de faire ces choses. Elle prenait des initiatives, cherchant des moyens de faciliter les choses. Une partie de moi se demandait ce qu'une travailleuse acharnée comme elle faisait comme assistante personnelle. Elle aurait pu diriger sa propre affaire si elle l'avait voulu.

Je me levai de ma chaise et je me dirigeai vers les portes, regardant dehors dans l'espace de bureau partagé juste à l'extérieur. Quelques employés me sourirent, oubliant les tâches sur lesquelles ils travaillaient. La seule personne qui ne levait pas les yeux pour me saluer était Rachel. Elle se concentrait sur quelque chose devant son ordinateur, ses longs et minces doigts tapant frénétiquement. Ses yeux noisette étaient collés sur l'écran, une lumière blanche reflétant ses iris.

Je devais admettre qu'elle était plutôt jolie sous cet angle. Je n'avais pas remarqué avant, mais les taches de rousseur sur l'arête de son nez étaient en fait adorables. Ses oreilles étaient percées, portant d'élégantes petites boucles d'oreilles coquilles. Les lèvres de Rachel étaient étonnamment pulpeuses, rendues brillantes et douces par le Chapstick aux fraises que je la voyais toujours appliquer. Ses cils étaient longs et bouclés, flottant en clignant des yeux. Ce sur quoi elle travaillait devait être très intéressant, parce qu'elle n'avait pas remarqué que je la regardais fixement pendant quelques minutes.

Ce n'était pas son genre d'être si distraite.

Cela piqua ma curiosité.

Je quittai mon bureau et me dirigeai tranquillement vers elle, m'approchant par-derrière pour apercevoir ce qui se trouvait sur son écran. Je me demandais si elle faisait quelque chose qu'elle n'aurait pas dû faire, comme faire des achats en ligne ou regarder YouTube. J'avais surpris ma dernière assistante personnelle, Stacy, en train de le faire plusieurs fois.

À ma grande surprise, ce n'était ni l'un ni l'autre. Elle avait une application

Photoshop ouverte sur son écran alors qu'elle travaillait avec diligence sur une sorte de poster design. Il était coloré et accrocheur, arborant un logo d'entreprise incroyablement unique. Je me souvins d'avoir lu sur le CV de Rachel qu'elle était allée à l'école de graphisme, mais cela n'avait jamais été abordé dans une conversation auparavant. Quoi qu'il en soit, ça n'avait pas l'air d'être lié au travail.

Je me raclai la gorge.

— Sur quoi travaillez-vous ?

Rachel sursauta, sautant légèrement dans son siège. D'un simple geste du poignet, elle minimisa l'écran.

— Rien, bégaya-t-elle.

C'était mignon comme ses oreilles rougissaient. Je voulais vraiment la taquiner.

— J'ai besoin des documents de fusion d'Exon, lui dis-je le plus rapidement possible. Pensez-vous pouvoir faire ça pour moi ? Ou êtes-vous trop occupé à travailler sur des projets personnels ?

Je m'attendais à ce qu'elle s'excuse. Je m'attendais à ce qu'elle ait du mal à trouver une explication. Mais au lieu de cela, Rachel avala simplement sa salive et prit une grande respiration avant de dire :

— Je vous ai déjà envoyé les documents. Ils devraient être signalés dans votre boîte de réception.

Je clignai des yeux. À part moi et quelques collègues de travail, je n'avais jamais vu une telle grâce sous pression.

— Et ces papiers du service juridique ? Je les ai demandés il y a une heure.

— Ils sont déjà sur votre bureau, dit-elle sans sauter une seconde.

— Et l'organisation du déjeuner ? Vous m'avez fait entrer au Croix ?

Rachel hocha la tête.

— Vous avez votre place habituelle près de la fenêtre déjà réservée. Votre chauffeur viendra vous chercher à 13 h.

Je devais le lui reconnaître, elle était douée. Je soupirai et je me sentis sourire.

— D'accord, d'accord. Vous avez gagné.

— J'ai... J'ai gagné ? demanda-t-elle.

— Sur quoi travaillez-vous ?

— Je le jure, ce n'est vraiment rien.

Je m'assis sur le bord de son bureau et lui dis :

— Montrez-moi.

Avec un peu d'hésitation, Rachel remit la fenêtre en place pour que je puisse bien voir. Elle travaillait sur une sorte d'affiche d'événement. Apparemment, il y avait une sorte de groupe qui jouait dans un café à proximité.

— C'est pour quoi faire ? je me renseignai, vraiment curieux.

— Mon colocataire, David... il m'a engagée pour faire des affiches. Le café où il travaille a engagé un groupe indépendant pour jouer de la musique live le dimanche.

— Pour obtenir des affaires ?

Rachel haussa les épaules. Je voyais les mèches de ses longs cheveux noirs se déplacer et ruisseler sur les délicats os de son collier. De si près, sa peau semblait incroyablement douce et lisse.

— Soi-disant, marmonna-t-elle.

— Ça a l'air bien, ai-je répondu.

Rachel se retourna sur son siège et me regarda avec étonnement, presque comme si j'avais réussi un tour de magie fantastique.

— Sérieusement ?

J'ai hoché la tête.

— Oui ?

— Oh, um. Merci. C'est très important. Je ne m'attendais pas à recevoir un compliment de votre part.

Je levai un sourcil.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Rien, s'est-elle dépêchée. Rien du tout.

— Je peux faire des compliments, argumentai-je. Je fais des compliments tout le temps.

— Vraiment ? dit-elle d'un ton défiant. Il y avait quelque chose de joueur dans son ton.

Je croisai le regard d'un homme grassouillet dans un costume mal ajusté.

— Salut, Victor. Bon travail pour la présentation d'hier.

Je me retournai vers Rachel.

— Vous voyez ?

L'homme s'arrêta net sur ses pas et me fixa, la bouche pendante, alors que son front commençait à transpirer abondamment.

— Je ne suis pas Victor, mais merci, monsieur Alance.

Rachel étouffa un rire derrière sa main. Elle se tourna vers l'homme grassouillet et lui demanda :

— Bernard, je peux te poser une question ?

— Bien sûr, Ray. Qu'est-ce qu'il y a ?

Ray. Je ne savais pas que Rachel avait un surnom. Plus je rejouais le son dans ma tête, plus je pensais qu'il lui convenait.

— A ton avis, monsieur Alance fait-il des compliments tout le temps ?

Le grassouillet Bernard se tourna vers moi, puis vers Rachel, puis de nouveau vers moi, et enfin vers ses chaussures. Il saisit secrètement une serviette de papier froissée dans la poche de son blazer et se mit à tamponner son front.

— Euh, um, ou-oui. Bien sûr qu'il le fait. Monsieur Alance reconnaît toujours le bon travail quand il le voit.

Je souris et je regardai Rachel, rayonnant de fierté.

— Vous voyez ?

Rachel n'avait pas l'air convaincue.

— En tout cas, poursuivit Bernard, merci d'avoir conçu ces bulletins pour moi, Ray. Nous avons déjà cinquante nouveaux abonnés grâce à toi.

Rachel sourit. Son visage était large, lumineux et éclatant, et de loin la chose la plus époustouflante que j'aie jamais vue, ce qui était franchement surprenant vu la simplicité avec laquelle elle l'offrait. Je fronçai les sourcils, réalisant instantanément qu'elle ne m'avait jamais regardé de cette façon. C'était peut-être parce que j'étais son patron et qu'elle ne voulait pas avoir l'air trop amicale. Ce devait être ça. Mais alors pourquoi n'avais-je pas pu expliquer cette douleur sourde qui se tordait dans ma poitrine ?

— Bernard et sa femme ont un bulletin d'information hebdomadaire sur les restaurants, expliqua-t-elle à haute voix, me parlant clairement même si elle ne me regardait pas. En fait, ils sont plutôt bons. Je vous recommande de le lire, monsieur Alance.

— Peut-être que je le ferai, dis-je.

Bernard était au paradis.

— Si c'est le cas, je vous enverrai un lien pour que vous puissiez consulter notre site web.

Je hochai la tête.

— Bien sûr, il a l'air bien.

L'homme grassouillet s'enfuit en courant tout excité, souriant sauvagement comme s'il venait de gagner à la loterie.

— Alors, je suppose que le graphisme est un peu une passion pour vous, hein ? demandai-je.

Rachel acquiesça d'un signe de tête, sauvant l'affiche de l'événement sur laquelle elle travaillait avant de fermer complètement l'application. Elle se retourna sur sa chaise.

— Tout à fait, répondit-elle discrètement.

Je retombais dans la provocation. C'était juste plus facile pour moi de faire passer les mots comme ça.

— Puis-je vous demander combien vous avez fait payer Bernard et votre petit ami pour votre travail ?

Rachel serra ses lèvres jusqu'à n'avoir qu'une fine ligne.

— Un, David n'est pas mon petit ami. Deux, je n'ai rien fait payer.

— Dites-moi, pour quelqu'un qui n'en a pas dans son budget pour quelques verres de temps en temps, pourquoi travaillez-vous gratuitement ?

Elle haussa simplement les épaules en se levant de sa chaise.

— Ce n'est pas toujours une question d'argent, monsieur Alance.

Je me mis presque à rire.

— Eh bien, c'est là que vous et moi ne sommes pas d'accord, je suppose.

— Je suppose que oui.

Je me levai et soupirai.

— Essayez de ne pas utiliser vos heures de travail pour des projets personnels. C'est un mauvais exemple pour tout le monde.

— Je suis désolée, dit-elle en s'excusant sincèrement. Ça n'arrivera plus. J'aime juste utiliser les ordinateurs ici.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec le vôtre à la maison ?

— Je n'ai pas d'ordinateur à la maison. J'avais l'habitude d'aller à la bibliothèque pour faire des projets, mais je n'ai pas pu trouver le temps dernièrement.

Une soudaine prise de conscience me frappa plus fort qu'un train de marchandises qui roulait à toute allure. J'avais tellement l'habitude de voir le monde comme quelque chose que je pouvais acheter. Si je voulais une nouvelle voiture, j'en aurais une autre. Si je voulais le dernier ordinateur portable, je prendrais le dernier ordinateur portable. Je n'avais jamais su ce que c'était que de voir un solde négatif dans mon compte bancaire. J'oubliais parfois que des gens comme Rachel ne pouvaient pas toujours se permettre d'avoir ce qu'ils voulaient — et parfois ce dont ils avaient besoin. Si ce que Rachel disait était vrai, mes heures de travail bizarres affectaient son temps libre. Elle ne pouvait pas aller à la bibliothèque pour travailler à cause de moi. Elle n'avait pas d'autre choix que de se faufiler quelques minutes chaque jour sur son ordinateur de travail pour poursuivre ses propres passions.

La culpabilité se formait dans le creux de mon estomac et pour y rester.

Je mâchouillai l'intérieur de ma joue en y pensant profondément. Je ne pouvais pas faire d'exceptions. Les grandes entreprises comme Alance Tech

ne se créaient pas sur des bases fragiles. Si je laissais passer ça, qui savait ce qui allait suivre ? Les gens suivaient l'exemple. Si je n'avais pas le droit de me détendre, personne d'autre ne l'avait non plus. La petite moue de Rachel n'allait pas marcher sur moi, même si c'était super efficace.

— Retournez travailler, lui dis-je dit avant de retourner à mon bureau.

Rachel



Quand je me suis réveillée ce matin-là, David était déjà parti travailler. Assise sur la petite table à manger pliable avec un plateau en plastique, assez grande pour n'asseoir que deux personnes — peut-être même trois si on essayait assez fort — il y avait une omelette aux champignons et au fromage suisse avec une bonne quantité de ketchup sur une assiette, une tasse de café chaud fumant placée juste à côté de celle-ci. David m'avait laissé un petit mot, gribouillé sur un Post-it jaune dans son écriture de sagouin : « Passe une bonne journée ! Envoie-moi par texto ce que tu veux pour le dîner. Et pas encore une pizza ! » Trois traits de soulignement durs étaient sous cette dernière partie.

Après avoir enfilé mon petit-déjeuner, je pris mon trajet quotidien pour me rendre au travail. Cela m'avait pris quatre mois, mais je l'avais finalement appris jusqu'au bout des ongles. Je commençais vraiment à m'y habituer. En déambulant dans le hall d'entrée principal, la tête haute, je pensais qu'aujourd'hui allait être le début d'une grande aventure. Je venais de faire cirer mes chaussures et j'avais finalement réussi à économiser un peu d'argent pour acheter une toute nouvelle robe. Ce n'était rien de spécial, juste une robe noire qui était à la fois flatteuse pour ma silhouette, mais aussi super confortable à porter. J'avais même réussi à me boucler les cheveux.

Denise, à la réception, attira mon attention. Elle avait l'air absolument malheureuse.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je.

Je n'allais pas ignorer quelqu'un qui était si clairement en détresse. Ce n'est pas comme ça que j'avais été élevée.

— Elle est là, murmura Denise en se frottant les tempes avec le bout de ses

doigts pointus. Prépare-toi. Je pense que tu risques d'en prendre pour ton grade.

J'inclinai la tête vers elle et fronçai les sourcils.

— De qui parles-tu ?

— Madame Alance, Denise a pratiquement sifflé. La mère du patron. Elle est entrée il y a quelques minutes. J'irais secourir monsieur Alance rapidement, si j'étais toi.

L'avertissement de Denise résonnant dans mon esprit, je fis exactement cela, en m'arrachant les ongles nerveusement pendant que je montais l'ascenseur. J'avais déjà rencontré Teresa Alance il y avait des mois. Bref, notre rencontre n'avait pas été très agréable. Elle avait un air hautain, comme si le sol sur lequel je marchais lui appartenait. J'arrivai en haut juste à temps pour voir la femme faire irruption dans le bureau de Peter, des bracelets dorés bruyants autour de son poignet maigre tintant à l'entrée. Ils avaient l'air d'être au milieu d'une dispute animée. De l'autre côté des portes vitrées, les yeux de Peter attirèrent les miens. Il y avait quelque chose de désespéré dans son expression, un appel silencieux comme s'il demandait de l'aide.

Je frappai à sa porte et on me fit immédiatement signe d'entrer.

— Rachel, juste qui je voulais voir, soupira-t-il. Venez ici, voulez-vous ?

— En quoi puis-je vous aider, monsieur Alance ? demandai-je en m'approchant lentement.

Peter enroula son bras autour de ma taille et me rapprocha. Chaque muscle de mon corps était tendu, comme s'ils s'étaient transformés en fibres de glace tranchantes et incassables.

— Comme je te l'ai dit, Mère, poursuivit Peter, je n'ai pas besoin que tu essaies de m'arranger le coup avec Anastasia. Je vois déjà quelqu'un.

L'éclat froid que Teresa me donna était aiguisé comme un couteau, mais je n'avais pas peur. Loin de là. Au contraire, j'étais incroyablement confuse.

— Elle ? Teresa se moqua.

Je sentis Peter respirer profondément.

— Oui, se força-t-il à dire. Il n'avait pas l'air très convaincant. Je suis presque

certain que vous vous êtes déjà rencontrées. Voici Rachel Ellis.

— Rachel Ellis, la femme faisait l'écho en testant mon nom sur sa langue.

Elle m'examina de la tête aux pieds, scrutant chaque petit détail. Teresa avait l'air un peu offensée par mes goûts, mais je n'étais pas sûre qu'une femme comme elle puisse un jour être vraiment impressionnée.

— Depuis combien de temps cela dure-t-il ? demanda-t-elle avec froideur.

— Un mois, environ, répondit Peter. C'est, euh, très nouveau. On a gardé ça secret pour éviter les rumeurs au bureau. N'est-ce pas, bébé ? dit-il en faisant exprès de me peloter le cul.

Je sentais mon visage rouge vif comme il rayonnait du haut de mon crâne.

— Oui, m'exclamai-je. Oui, c'est vrai.

Je ris d'un rire mal à l'aise et priai pour que ce ne soit pas évident à quel point je voulais rentrer à la maison, me mettre au lit et oublier le reste du monde.

Le regard de tueur que Teresa me donna était effrayant. Elle était encore plus difficile à lire que son fils et dix fois plus froide et impitoyable. J'allais certainement avoir une discussion avec Peter à la seconde où sa mère serait partie, mais jusque-là, j'avais un rôle à jouer. Je me suis approchée de lui et lui ai mis la main sur le ventre, en souriant aussi gentiment que je pouvais le faire dans les circonstances. Peut-être que j'utiliserais ça comme excuse pour une augmentation bien méritée.

— Eh bien, dit Teresa, je suppose que cette invitation s'étend à vous, alors.

— Quelle invitation ? demandai-je.

Peter se tourna vers moi et me dit :

— Nous avons une réunion de famille. C'est un truc annuel. Tous les Alance sont dans la même pièce.

Teresa grogna.

— Et je suis venue t'inviter en personne, puisque tu arrives toujours à t'en sortir en disant que tu n'as pas reçu l'invitation.

— Ce n'est pas vrai.

— S'il te plaît, se moqua-t-elle, c'est exactement ce que tu as fait à Noël

dernier, aussi. Donc, j'attends toi et ta...

Les yeux de Teresa se jetèrent sur moi.

— Toi et ta petite amie serez là. C'est tout ce que je suis venue dire. J'espère ne pas décevoir ton grand-père en l'informant que tu ne viens pas. Encore une fois.

Sur ce, Mme Alance tourna ses talons de neuf pouces et sortit, le nez pointé en l'air pendant que ses chaussures cliquaient contre le plancher de carreaux froids. Peter et moi l'avons regardée monter dans l'ascenseur et disparaître derrière les portes coulissantes argentées. Dès que la voie fut libre, je m'éloignai d'un pas de géant, le fantôme de son toucher s'attardant sur ma taille.

— C'est quoi ce bordel ? demandai-je à Peter, reconnaissante que son bureau soit insonorisé.

Peter tenait ses mains en l'air comme s'il rendait les armes, aussi sidéré que je le sentais.

— Relax, tout va bien se passer.

— Vous et moi devons avoir des définitions très différentes de ce qui est « bien ».

— Je suis désolé de vous avoir fait des avances comme ça. Ce n'était pas juste.

— Pourquoi vous ne lui dites pas la vérité ? Vous auriez pu nous épargner à tous les deux la peine.

— La vérité ?

Peter rit amèrement.

— Je ne pense pas qu'elle apprécierait le fait que j'ai vu toutes les femmes sous le soleil. Cela ne lui donnerait qu'une raison de plus pour me mettre en contact avec quelqu'un qu'elle juge approprié.

Je soupirai.

— Peu importe. Il n'y a aucune chance que j'aille à cette réunion.

— Oh, je crois que si.

— Excusez-moi ?

Je le regardais fixement.

— Ecoutez, je pense que je fais tout ce que je peux pour vous en tant qu'assistante personnelle. Mais faire semblant d'être votre petite amie n'est certainement pas dans la description du poste. Surtout si vous allez me peloter le cul sans permission.

— Vous avez raison, je suis désolé. J'ai dépassé les bornes. J'ai... J'ai paniqué.

— Sans blague, répondis-je sèchement.

— S'il vous plaît, Rachel, pensez à venir avec moi juste une fois. Vous n'avez même pas besoin de dire quoi que ce soit à qui que ce soit. Montrez-vous, soyez jolie. Ça va au moins faire taire Mère pour un petit moment.

Je roulai des yeux.

— Non, je grognai en me retournant.

Peter s'avança et saisit ma main, me maintenant facilement en place.

— Je vous paierai, se précipita-t-il, trébuchant presque sur ses propres mots.

— Vous me payez déjà.

— Alors, je vous paierai plus. Je double votre salaire.

Je plissais les yeux, je n'étais pas convaincue.

— Triple, ripostai-je.

— Vous poussez vraiment le bouchon.

— Oh, allez. Ce n'est pas comme si ça allait vous faire un trou dans le portefeuille.

— Rachel...

— Ajoutez une allocation de garde-robe, aussi.

— Quoi ? Sérieusement ?

Je lui souris.

— Je dois avoir l'air crédible, non ?

Peter soupira en soulagement.

— Ça veut dire que vous allez le faire ?

— Seulement si vous acceptez mes conditions.

Il s'appuya contre son bureau et secoua lentement la tête.

— Mon Dieu. Vous êtes probablement la petite amie la plus exigeante que j'aie jamais eue.

J'ai reniflé.

— Faites ce que vous voulez, alors ? Soit vous acceptez de tripler mon salaire et de m'acheter de nouveaux vêtements, soit vous pouvez aller à votre réunion de famille tout en étant harcelé par votre chère mère.

Je tendais la main pour la serrer.

— Marché conclu ?

Ça lui prit un moment, mais Peter finit par me serrer la main. Je ne pus m'empêcher de remarquer à quel point la mienne se glissait facilement dans la sienne, la chaleur de sa paume envoyant un délicieux picotement sur mon avant-bras.

— *Ce n'est pas toujours à propos de l'argent*, mon cul, il a gloussé. Vous pourriez faire une grande femme d'affaires.

Je souris.

— Je prends ça comme un compliment.

Peter



Je ne savais pas ce que c'était d'être nerveux. J'ai toujours été confiant. Qu'il s'agisse de présenter un projet, de parler avec le conseil d'administration, de faciliter les négociations avec des partenaires étrangers, j'ai toujours été l'exemple même du calme. Les gens pensaient que s'ils travaillaient assez fort, ils pourraient éventuellement grimper jusqu'au sommet. Mais ce n'était pas vrai. Les gens comme moi, ceux qui étaient assis au sommet, nous n'y étions pas arrivés par accident. La triste réalité, c'est que la plupart des gens n'avaient tout simplement pas ce qu'il fallait pour être l'homme de la situation. Il fallait naître avec un certain niveau de confiance, ce niveau étant de 100 % en tout temps. Un homme moyen ne pourrait pas survivre dans ma position. Il tiendrait moins d'une journée avant d'arrêter, citant le stress comme raison de sa démission.

Mais aujourd'hui, j'étais nerveux.

C'était une sensation bizarre. Mon estomac n'arrêtait pas de se tordre, j'avais les paumes dégoûtantes et moites. Il y avait une boule humide et collante coincée dans ma gorge, et la quantité d'eau que j'avais bue ne pouvait l'enlever. J'avais les tripes pleines de nœuds, les os de mes jambes étaient comme de la gelée, et je souffrais d'un terrible mal de tête depuis le début de la journée en prévision de cette soirée.

Tous mes proches allaient être là. C'était un événement rare, encore plus rare puisque j'y assistais. D'habitude, je sautais des choses comme ça. J'avais mieux à faire que de rencontrer la vieille tante Helen et entendre les histoires sur ses quatorze chats différents. Je veux dire, c'était logique qu'elle ne parle que de ses chats. Elle dirigeait avec succès une chaîne d'approvisionnement d'animaleries sur la côte ouest, après tout. Mais je ne trouvais pas ces trucs

très intéressants. Je préférerais passer mon temps libre au bureau plutôt que de passer une soirée entière avec des cousins qui me demanderaient de l'argent pour monter leur propre entreprise.

Et pour empirer les choses, j'avais aussi une fausse petite amie dont je devais m'inquiéter.

Je me tenais devant son immeuble sous la pluie comme un idiot. Si nous devions vraiment faire cette supercherie de *nous ne sommes absolument pas dans une fausse relation pour sauver la face*, il fallait faire les choses correctement. J'avais entendu dire que les bons petits amis aimaient venir chercher leurs copines avant les soirées chic, et je pensais aussi que mère aurait des soupçons si Rachel et moi arrivions séparément. J'ai bipé sur son numéro d'appartement pour la troisième fois et j'ai finalement été accueilli par la voix d'un jeune homme incroyablement mécontent.

— Quoi ? a-t-il lâché.

— Je cherche Rachel Ellis, ai-je dit dans l'interphone.

Un temps de silence.

— Très bien, montez.

Un bourdonnement électrique retentit avant que les portes d'entrée ne soient déverrouillées. J'avais un peu peur de toucher la poignée de la porte, puisqu'elle était recouverte d'un vieux chewing-gum et Dieu savait quoi encore. Les couloirs de l'immeuble sentaient l'ail brûlé, la bière rance, la poussière, et j'ose dire un peu de moisissure. L'appartement de Rachel était heureusement au premier étage, donc je n'avais pas trop à me soucier de monter l'escalier en colimaçon — l'ascenseur étant apparemment en panne — et d'inhaler plus d'air contaminé que nécessaire. J'allai chez Rachel et je frappai trois fois.

La porte s'ouvrit. De l'autre côté, un jeune homme se mit en travers du chemin. Ses cheveux étaient une serpillière de boucles blond sale, aplaties d'un côté comme s'il avait fait une sieste. Le col de son t-shirt gris était étiré après un lavage de trop, mais la tache d'huile plus vers le bas était restée. Pour terminer son petit ensemble, il portait un short ample et des chaussettes blanches sales avec ses tongs. La seule chose pure chez lui, c'était sa paire d'yeux bleus derrière ses lunettes à monture épaisse.

— Alors, grogna-t-il, vous êtes Peter.

— Et vous êtes ? ai-je demandé. Je n'étais pas vraiment curieux. Je pouvais déjà déduire du contexte que c'était l'infâme non-petit ami.

— David.

Je l'ai poussé, en entrant dans l'appartement de Rachel.

— Enchanté de vous rencontrer, dis-je sèchement.

C'était plus propre que ce à quoi je m'attendais. J'avais jugé tout le bâtiment sur son apparence extérieure. J'étais sûr qu'on m'agresserait si je sortais dans la rue. C'est dire à quel point cette partie de la ville était délabrée et effrayante. Comment Rachel pouvait vivre dans un endroit comme celui-ci me dépassait. Pour une raison ou une autre, ça ne me plaisait pas qu'elle doive faire la navette toute seule pour se rendre au travail et revenir. Parfois, je ne quittais pas le bureau avant minuit, voire une heure du matin. Rachel rentrait seule à chaque fois ? C'était sûrement trop dangereux pour elle de marcher au milieu de la nuit.

— Peter ? je l'entendis m'appeler de quelque part dans le couloir. C'est vous ?

— Oui, je suis là.

— J'arrive dans une seconde.

— Prenez votre temps, dis-je, surtout parce que plus je passerais de temps loin de ma famille, mieux ce serait.

Je regardai dans la pièce, les yeux attirés vers un mur plein de photos. Il y en avait deux de Rachel et David quand ils étaient enfants. Une photo en particulier me fit presque sourire. Rachel se tenait debout sur un rocher géant, les bras écartés, tout en donnant un sourire carnassier à la caméra. Ses cheveux étaient plus courts, tirés dans un ensemble de nattes de chaque côté de sa tête. Elle devait avoir 10 ou 11 ans, si j'osais deviner.

— Depuis combien de temps connaissez-vous Rachel ? demandai-je à David.

Il haussa les épaules, croisant les bras au-dessus de sa poitrine pour montrer ses muscles. —

— Depuis qu'on est gosses, répondit-il aussi grossièrement qu'il le pouvait.

J'avais assisté à suffisamment de réunions du conseil d'administration pour me rendre compte de l'ampleur de la tâche. Mais je n'étais pas inquiet. David avait quelques centimètres de moins que moi, et il était tout maigre. Le peu de muscle qu'il avait, c'était seulement parce que le pauvre garçon ne mangeait pas assez pour remplir de graisse le reste de son corps.

— Vous feriez mieux de bien vous tenir, m'e prévint David.

Je fis un pas en avant et me redressai, le regardant sous mon nez. Je lui fis un petit sourire.

— Vous devez vraiment vous préoccuper d'elle, fredonnai-je.

Le bout des oreilles de David brûlait de rouge.

— C'est ma meilleure amie. Si vous essayez quoi que ce soit, si vous lui faites du mal, je...

Je levai les sourcils et souris plus fort. J'aimais bien ce gamin. Il était beaucoup plus marrant que je ne le pensais.

— Vous allez quoi ? demandai-je doucement.

— Je vais raconter votre histoire aux médias. Je suis sûr qu'ils aimeraient savoir comment le grand Peter Alance doit traîner autour d'une fausse petite amie pour sauver les apparences.

Je fis un petit claquement de langue.

— Je ne pense pas que tu le ferais.

David a serré la mâchoire.

— Quoi ?

— Si tu faisais ça, tu risquerais d'entraîner Rachel avec moi.

Le visage du jeune homme se vida de sa couleur. C'était beaucoup trop facile. Je lui tapotai l'épaule, mais il s'éloigna de mon toucher comme s'il avait été brûlé.

— Ne t'inquiète pas. Je n'essaierai rien, comme tu dis. Elle n'est même pas mon type.

David serra les poings.

— Retirez ça, dit-il en sifflant.

— Tu préférerais qu'elle soit mon type ?

Il me saisit par les revers, froissant le tissu dans ses mains. Il grogna :

— Écoute, fils de pute. Je te tuerai si tu lèves le petit doigt sur elle. Tu m'entends ?

Je gloussai, lui enlevant ses mains encore sur moi.

— Fort et clair, mon pote.

— Je ne suis pas votre pote.

— Comme tu veux.

Le bruit d'une porte grinçante retint notre attention. David me lâcha et prit un énorme pas en arrière, en redressant ses cheveux. La grimace qu'il portait se transforma en un véritable sourire, accompagné de joues roses alors qu'il admirait l'apparence de Rachel. Elle était vêtue d'une robe du soir de paillettes vert émeraude, longue jusqu'au sol. Un élégant collier de perles ornait son beau cou, et une belle montre en or rose incrustée de diamants ornait son poignet fin. Des boucles d'oreilles pendantes encadraient son mince visage, attirant l'attention sur ses yeux. Elle avait recourbé ses cils et appliqué un peu de mascara, ainsi qu'un délicat eye-liner pailleté.

Pour une raison quelconque, mon cœur battait dans ma poitrine, et cette boule collante dans ma gorge était maintenant une pierre dure. Il n'y avait pas de doute que Rachel était magnifique. Elle s'avança, les lèvres rouges comme les semelles Louboutin de ses nouveaux talons.

— On y va ? demanda-t-elle, douce, élégante et gracieuse.

— Je, euh...

Je me raclai la gorge, déconcerté par ma propre hésitation. Pourquoi mon col était-il soudainement si serré ? David aurait-il réussi à m'étrangler avec ma cravate sans que je ne le voie ?

— Oui. La voiture attend en bas.

Je me retournai et m'en allai immédiatement, ne sachant que faire de la sensation de fourmillement dans mon estomac. Dans le couloir, j'entendis David murmurer à Rachel :

— Sois à la maison avant minuit.

— Je ferai de mon mieux. Arrête de t'inquiéter, d'accord ?

— Comment ne pas m'inquiéter, Ray ? Ce type est clairement une ordure.

— Je suis une grande fille. Je peux me débrouiller toute seule. Il y a des restes dans le congélateur.

En un rien de temps, je me retrouvais hors de portée de voix et je sortais dans la froideur de la soirée. Je pris une grande inspiration dans l'espoir de me dégager les narines de l'odeur de l'immeuble, mais je sentis une bouffée d'ordures et de pisse dans les allées à la place. Comment pouvait-on vivre dans un endroit pareil ? J'ouvris la portière de la voiture pour Rachel et je la regardai s'y faufiler. Peu de temps après, je suivis en soupirant de soulagement de m'éloigner de cet environnement extérieur. Le chauffeur s'éloigna du trottoir et se mêla à la circulation, nous conduisant à notre destination.

— Votre ami David est un sacré personnage, je plaisantai après un moment.

Rachel jouait avec sa montre, presque comme si elle vérifiait qu'elle était toujours là.

— Vous a-t-il dit : « Si vous lui faites du mal, je vous tuerai » ?

Je hochai la tête. —

— En effet, il l'a fait. Comment le savez-vous ?

Elle me fit un clin d'œil. —

— Je l'ai entendu s'entraîner dans la salle de bains avant votre arrivée.

Je ris en rejetant la tête en arrière. Même pour moi, c'était surprenant de voir à quel point je trouvais ça drôle.

— Il a l'air mignon avec vous, dis-je après m'être calmé. J'espère qu'il ne m'en voudra pas de vous emprunter pour un moment.

Rachel agita la main d'un air dédaigneux.

— Il n'est pas mignon avec moi.

— Il l'est totalement.

— Nous avons grandi ensemble, dit-elle. David est comme un frère pour moi.

— Ouf, j'ai grogné. Est-ce qu'il le sait ?

Elle roula simplement les yeux et regarda par la fenêtre.

— Alors, où est-ce qu'on rencontre votre famille ? Vous ne me l'avez toujours pas dit.

— Un petit restaurant appelé La Royale.

Rachel me regarda avec de grands yeux.

— Sans blague. N'est-ce pas où vont les célébrités et tout ça ?

Je montrai ma poitrine du doigt.

— Ne suis-je pas considéré comme une célébrité ?

— Oh, je suppose que vous marquez un point.

— Vous pouvez toujours faire marche arrière, vous savez. Vous n'êtes pas obligée de faire ça.

— Et vous laisser vous défendre contre une meute de loups ? Je ne crois pas.

— Aww, c'est mignon, je fredonnai. Si je ne savais pas mieux, je penserais que vous vous en souciez vraiment.

Rachel haussa les épaules, les boucles de ses cheveux rebondissant comme elle le faisait.

— Que puis-je dire ? J'ai besoin de vous vivant pour signer mes heures. Et ce serait bien de torturer un peu votre mère.

Je souris en réponse.

— Attention, Ellis. Continuez à parler comme ça et je pourrais tomber amoureux de vous.

Elle grogna :

— Vous n'avez pas intérêt. Ça ne fait pas partie du marché. Et si je n'obtiens pas un prix pour avoir été la meilleure assistante personnelle que vous ayez jamais eue, je vous poursuivrai en justice, se moqua-t-elle.

Je lui souris, impressionné. —

— Une fille comme mon propre cœur, je vous le dis.

Rachel



Nous arrivâmes au restaurant en retard. J'étais presque certaine que Peter avait donné à notre chauffeur les mauvaises directions délibérément. Ses motivations étaient parfaitement claires pour moi — il voulait que toute sa famille nous voie arriver ensemble. C'était aussi pour faire une déclaration. Arriver en dernier signifiait que tout le monde l'attendait, la star incontestable de la famille Alance. J'étais censée être le trophée à son bras. À en juger par la rougeur sur ses joues lorsque Peter m'avait vue pour la première fois dans mon appartement, j'allais très bien me débrouiller pour impressionner le reste de ses proches. Il m'aida à sortir de la voiture et à marcher vers les grandes portes doubles du restaurant où un portier nous attendait avec impatience pour nous laisser entrer.

— Souvenez-vous, me chuchota Peter à l'oreille, ça fait moins d'un mois que nous sortons ensemble. S'ils demandent, c'est moi qui vous ai invitée à prendre un café. Comme ça...

— Comme ça, je n'ai pas l'air d'une croqueuse de diamants, ai-je conclu. Je sais, je sais. Je m'occupe de ça. Pourriez-vous vous détendre ? Vous allez transpirer à travers votre costume.

Peter soupira.

— Je suis détendu.

J'entrelaçai mes doigts avec les siens et levai nos mains ensemble.

— Alors pourquoi vos paumes sont si moites ?

— Elles sont, euh, naturellement moites ? essaya-t-il.

— Tout d'abord, c'est dégoûtant. Deuxièmement, tout va bien se passer. J'ai

pris un cours de théâtre à l'université pour m'amuser. Je peux garder la tête froide si votre famille commence à m'interroger.

— Je ne m'inquiète pas pour vous, je m'inquiète pour moi. Ils seraient trop heureux de voir mes ailes fondre parce que j'ai volé trop près du soleil.

Je fronçai les sourcils vers lui.

— Icare ? dit-il. Le mythe grec ?

— Je sais qui est Icare.

On nous montra une salle privée à l'arrière du restaurant, réservée uniquement pour leurs invités les plus exclusifs. L'odeur des viandes fraîchement grillées et des sauces salées jaillissait de la cuisine et s'installait dans mon nez. Ce n'est qu'alors que je me rendis compte à quel point j'avais vraiment faim. Jamais dans mes rêves les plus fous je n'aurais pensé que je mettrais les pieds dans un endroit comme celui-ci. Même si je devais jouer le rôle de la petite amie de Peter, j'aurais au moins la chance de profiter des meilleures choses de la vie en attendant que tout se calme.

Je me suis mentalement donné des coups de pied quand je vis la famille de Peter au grand complet. Ils étaient tous d'une beauté folle, scintillants dans leurs costumes et robes du soir d'allure incroyable. De l'or ruisselait d'absolument partout, alors que les femmes étaient toutes ornées de bagues en or, de bracelets en or, de boucles d'oreilles en or, de colliers en or, et ainsi de suite. Si j'étais parfaitement honnête, je me sentais sérieusement sous-habillée. C'était comme si j'étais entrée dans une réalité alternative où l'or était une ressource abondante, aussi commune que l'air.

Les hommes étaient tout aussi éblouissants, beaucoup d'entre eux portant des boutons de manchette fantaisistes, des bijoux chatoyants et des anneaux épais et gras autour de chacun de leurs doigts. Tous étaient guindés, le dos droit et raide comme des planches. Le nuage de parfum dans lequel je marchais était d'une douceur maladive, brûlant l'intérieur de mes narines avec des parfums que je ne pouvais même pas commencer à nommer ou à décrire. De riches eaux de Cologne et après-rasage mêlés à de délicates odeurs florales s'envolant des dames. Je n'étais là que depuis deux secondes et ma tête tournait déjà.

Une vague de doute soudaine me traversa. Pourrais-je le faire ? Pourrais-je vraiment réussir ? Dieu savait à quel point j'avais besoin de l'argent que Peter

m'offrait. Je pourrais facilement m'acheter un nouvel ordinateur de travail à utiliser à la maison. Peut-être que je pourrais enfin démarrer ma propre entreprise de graphisme avec le revenu supplémentaire que je gagnerais. Mais est-ce que ça en valait la peine ? J'étais essentiellement une jolie poupée que Peter pouvait traîner et exhiber sur les visages des gens. Je ne me sentais pas bien. J'étais tellement plus qu'un objet à contempler et à admirer.

Une femme à l'air sévère nous approcha tous les deux. Teresa avait l'air très différente puisqu'elle arborait un sourire très rare. Il paraissait fragile, inexpérimenté. Peut-être qu'elle faisait bonne figure devant le reste de la famille Alance. Teresa embrassa Peter sur la joue et posa une main sur mon bras. Sa peau était plus froide que la glace et plus rigide qu'un tuyau d'acier. J'étais presque sûre qu'elle creusait ses ongles aiguisés et manucurés dans ma chair, mais je forçais un sourire. Je voyais à l'air inquiet que Peter me donnait qu'il était aussi terrifié que moi.

Qui eût cru que le talon d'Achille du grand Peter Alance était sa mère ?

— Mes chéris, bienvenue, dit Teresa, ses mots aérés et chaleureux.

C'était dur d'entendre un ton si doux sortir d'une femme comme elle. Cela ne semblait pas sincère.

— Mère, vous vous souvenez de Rachel.

— Ah, oui, bien sûr. La petite amie. Teresa me donna une petite bise sèche sur la joue. Bienvenue, bienvenue. Entrez. Tout le monde est impatient de vous rencontrer.

— C'est vrai ? je murmurai dans un souffle.

Teresa accrocha son bras dans le creux de mon coude et m'emmena. À mon grand soulagement, Peter me suivit, probablement pour s'assurer que je n'allais rien faire ou dire pour l'embarrasser. Teresa fit un geste de la main à une file de jeunes femmes.

— Voici Henriette, Lilianna, Evangeline, et les jumelles, Veronica et Natasha.

Avant même que j'aie pu dire un mot pour dire bonjour, Teresa m'emmena pour ensuite me présenter à tous les hommes de la famille Alance.

— Voici William, Johnathan, Terrance, Alexander et Vernon.

Le dernier homme dont elle avait parlé gloussa.

— Et qui est cette jeune femme ?

Teresa agita une main dédaigneuse.

— Oh, il est inutile de se souvenir de son nom. Je te parie que c'est juste une autre aventure de Peter.

La pièce se tut. La tension dans l'air était si forte qu'elle s'accrochait à ma peau et pesait sur mes épaules, menaçant de m'écraser sur le sol. Toute la chaleur de mon corps me montait à la tête et me remplissait les joues. Je n'avais aucune idée du problème de cette femme, mais je ne ressentais que de la pitié pour Peter. Je détesterais avoir une mère comme elle, une mère humiliante et qui vit dans un état constant de jugement.

Peter rompit le silence avec un rire mal à l'aise. Il avança et m'éloigna des bras de sa mère, glissant le sien autour de ma taille comme il le faisait auparavant au bureau.

— Tout le monde, voici Rachel Ellis. Rachel, voici ma famille.

J'ai géré une petite salutation délicate.

— Bonjour. C'est agréable de rencontrer tout le monde.

Peter se retourna et me murmura :

— Devrions-nous nous asseoir ?

Je suivis son exemple, ne voulant pas vraiment prendre le risque de faire quelque chose et d'insulter accidentellement Teresa davantage. J'avais vraiment peur d'utiliser la mauvaise fourchette et de l'offenser. Pourquoi y avait-il quatre fourchettes différentes devant moi ? Ne pourrais-je pas en utiliser une seule comme une personne normale à la place ? Et pourquoi y avait-il trois verres différents sur la table ? L'un était pour l'eau, l'autre était clairement pour le vin, mais qu'en était-il du troisième ? Au cours de la soirée, je suivis simplement l'exemple. Quand les dames à table ont posé des serviettes en tissu sur leurs genoux, je l'ai fait aussi. Quand ils se couvraient la bouche pour parler, moi aussi. Toute la soirée fut épuisante à cause de cette routine que j'avais adoptée par nécessité.

La famille de Peter parlait de tout et de rien en même temps. Je ne comprenais pas tout. Tandis que les hommes parlaient de revenus

trimestriels, les femmes parlaient des dernières tendances qui se manifestaient dans les allées de la Fashion Week de New York.

L'une d'elles, la cousine de Peter, se tourna vers moi et me demanda :

— Et vous ? Que pensez-vous de la collection printemps de Libianna ?

Je pressai mes lèvres le plus possible et jetai un coup d'œil à Peter pour obtenir de l'aide. Il se racla la gorge et dit :

— Rachel n'est pas vraiment dans la mode.

Une des autres filles, dont je ne me souvenais plus du tout le nom, serra ses lèvres.

— Oh ? dit-elle, peu impressionnée. Eh bien, dans quel genre de domaines êtes-vous ?

— L'art culinaire, répondis-je sans rien lâcher.

Peter avait l'air tout à fait impressionné par ma rapidité d'esprit.

— C'est exact.

De l'autre côté de la table, Teresa ne cachait pas son roulement d'yeux. —

— Alors... vous aimez cuisiner, dit-elle simplement.

— Je pense que c'est très impressionnant, répondit Peter. Dites-moi, Mère. Cuisinez-vous ?

Oh, merde, pensai-je en supprimant le sourire qui tentait de s'étirer sur mes lèvres.

— Je n'ai pas besoin de cuisiner. J'ai des chefs privés pour ça.

Je rétorquai:

— Si vous voulez, je peux vous inviter et vous apprendre quelques tours.

Teresa sourit, mais il n'y avait rien de vraiment heureux dans son expression. Il y avait un défi derrière ses yeux, tous les traits de son visage tremblant de condescendance. —

— Ce n'est pas la peine, ma chère. Je ne voudrais pas prendre de place dans votre appartement pittoresque.

— Oh, ce n'est pas du tout un problème, fredonnai-je. Ce serait agréable de

passer du temps avec une femme terre-à-terre telle que vous.

Peter s'étouffa tranquillement avec une gorgée de son vin rouge.

Teresa ne faiblit pas, toujours aussi calme et posée.

— Dites-moi chérie, que faites-vous dans la vie ?

Je redressai le dos.

— Je suis l'assistante personnelle de votre fils, je lui répondis honnêtement.

Je savais qu'elle essayait de me rabaisser, mais je n'allais pas mordre à l'hameçon.

— C'est un honneur de travailler pour Peter. Vous devez être très fière d'avoir élevé un jeune homme si brillant.

— Oh, oui. Je suis toujours fière de mon fils. Il est ma fierté et ma joie. Dites-moi, que font vos parents ?

Je souris poliment, même si ma patience s'épuisait. Mes parents étaient un sujet sensible pour moi. Je savais que Teresa voulait m'en parler pour essayer de briser mes défenses.

— Je n'ai pas de parents, répondis-je calmement. Ils sont morts dans un accident de voiture quand j'avais 5 ans.

A côté de moi, Peter se déplaça dans son siège. Il posa sa main sur le dos de la mienne pour me réconforter. Tout cela aurait été mignon si je n'avais pas su que c'était pour le spectacle.

— On n'a pas besoin d'en parler, Rachel.

Teresa fit un geste avec ses mains.

— Oh, pourquoi pas. Si tu es sérieux à propos de cette fille, j'aimerais apprendre à la connaître. Dites-m'en plus, ma chère. Si vous êtes d'accord, bien sûr.

— Cela ne me dérange pas du tout, lui dis-je en jouant à son jeu. Après leur mort, j'ai été envoyée vivre avec mes grands-parents dans un autre Etat. Ils sont morts aussi. Vieillesse.

Tout le monde à table avait l'air mal à l'aise. Tout le monde, sauf Teresa.

— C'est vraiment dommage, fredonna-t-elle. Et que s'est-il passé après ça ?

Je suppose que vous avez été placée dans une famille d'accueil, n'est-ce pas ?

Je regardai les sourcils de Peter sillonner si légèrement avant de répondre :

— Oui, c'est exactement ça.

— Cela a dû être horrible. Je ne peux pas imaginer être élevée dans un système aussi négligent. Vous vous en êtes bien sortie, je dois dire.

— C'est très gentil à vous. Mais ce n'était pas si mal. J'ai rencontré mon meilleur ami, David, grâce au système. Nous avons été accueillis par la même famille.

— C'est adorable. N'est-ce pas le même homme avec qui vous vivez actuellement ?

La mâchoire de Peter était tendue.

— Vous avez fait des recherches ? siffla-t-il.

Teresa n'avait pas l'air du tout dérangée.

— Bien sûr que je l'ai fait, chéri. Tu ne peux pas reprocher à une mère de s'inquiéter, n'est-ce pas ?

Peter se leva de son siège et soupira.

— En fait, Mère, je le peux. C'est totalement inacceptable.

— Ce qui est inacceptable, c'est que tu t'encanailles avec une fille comme elle.

La pièce est devenue si silencieuse que j'entendais des bruits de fourchettes sur la vaisselle dans la cuisine de l'autre côté du restaurant. J'étais assise à table, un peu épuisée, mais trop fière pour laisser remonter à la surface mon humiliation ou ma colère. Les femmes comme Teresa, celles qui pensaient que le monde leur appartenait parce qu'elles avaient les moyens de payer, ne valaient tout simplement pas mon temps. Teresa avait la jambe longue ici. On ne savait pas quel genre de saleté elle avait réussi à déterrer sur moi. J'avalai l'amertume chaude qui me montait à la gorge et je me levai également de mon siège, faisant ainsi un spectacle en passant mes doigts avec ceux de Peter. Teresa roula des yeux et détourna le regard.

— Allons-y, chuchota Peter à mon oreille.

— Avec plaisir, lui dis-je en fixant Teresa.

J'étais sûre qu'elle aurait beaucoup de choses à dire au reste de sa famille à la seconde où je perdais l'occasion de l'entendre. Elle n'était pas vraiment gênée d'être impolie en face de moi, alors je ne pouvais qu'imaginer ce qu'elle dirait de moi après mon départ. Avant de quitter la salle à manger privée, je me suis tournée et j'ai souri à chacun des membres de la famille Alance en leur disant doucement :

— J'espère que vous passerez une bonne soirée.

Peter me fit sortir du restaurant. Je frissonnai contre l'air frais du soir alors que nous attendions l'arrivée de notre voiture. Pendant que nous patientons, Peter enleva son blazer et me le mit sur les épaules. Le tissu était encore chaud à cause de la chaleur de son corps, et sentait le bois de santal et un peu la menthe.

— Je suis désolé, chuchota-t-il. J'aurais dû savoir que mère essaierait de faire une scène.

Je poussai un soupir tremblant, incapable de garder mes sentiments enfermés. Le picotement des larmes commençait à jaillir dans mes yeux, menaçant de déborder et de me tacheter les joues.

— Ne le prenez pas mal, dis-je en reniflant, mais votre mère est une salope.

Peter gloussa légèrement, me regardant avec plus de chaleur dans les yeux que je n'en avais jamais vu auparavant.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous.

Je me suis essuyé les yeux avec la paume de la main, plus que consciente de l'écoulement nasal. J'avais toujours pensé que je finirais par pleurer devant mon patron parce qu'il me criait dessus, pas parce que j'avais été humiliée par sa mère devant les gens les plus riches et les plus influents du monde.

Juste au moment où j'allais éclater en sanglots, Peter me surprit en plaçant ses mains sur mes épaules. Son toucher était doux, comme s'il manipulait des cristaux rares et délicats.

— Je suppose qu'il ne sert à rien de demander si vous allez bien, marmonna-t-il.

Je secouai la tête, un rire faible et haletant s'échappant de mes poumons.

— Non. Et pour ajouter à tout, j'ai froid et faim.

— Oui, c'est dommage qu'on n'ait même pas pu dîner. Si on allait manger ailleurs ?

Je secouai à nouveau la tête.

— Non, je préfère rentrer chez moi. Si c'est d'accord.

Peter me fixa un instant. Je ne savais pas à quoi il pensait derrière ses grands yeux noirs. Pendant une seconde, j'ai cru qu'il avait l'air inquiet. Puis il a dit :

— On vous déposera d'abord, alors.

Je hochai la tête, reconnaissante que la nuit soit terminée avant même d'avoir commencé.

David



« **Q**ue s'est-il passé ? exigeai-je, en me levant du canapé.

J'avais passé la majeure partie de la soirée à regarder les épisodes Friends sur Netflix. Sur l'écran, Joey avait la tête coincée dans la porte de l'appartement de Monica et Chandler. Mais je ne faisais plus attention à leurs entourloupes et à l'horrible rire préenregistré.

J'étais content qu'elle soit rentrée avant minuit, mais je savais que quelque chose clochait. Je connaissais Rachel depuis longtemps. C'était une femme fière et tout aussi têtue. En grandissant, elle veillait toujours sur moi. Je ne l'avais jamais vue pleurer. J'étais donc naturellement inquiet lorsque je remarquai que ses yeux étaient tout rouges et bouffis à son entrée dans l'appartement, clairement épuisée et en détresse.

— Ce n'est rien, marmonna-t-elle en me contournant.

Je réussis à me mettre sur son chemin, l'empêchant d'aller plus loin.

— Ne me mens pas, Ray. Ce salaud t'a fait mal ? Dis-moi ce qui s'est passé.

Un homme se racla la gorge devant notre porte. Je levai les yeux et sentis le sang dans mon corps déborder. Peter se tenait là, sa veste suspendue à son avant-bras. Je détestais le regarder. Il y avait juste cet air sur lui, quelque chose dans la façon dont il marchait qui criait *Je suis meilleur que toi*. La Rolex en or qu'il avait autour de son poignet pouvait facilement payer ma moitié du loyer pour le reste de l'année. Le simple fait de regarder le visage de Peter me forçait à souffrir une tique de désagrément.

— Que lui avez-vous fait ? je craquai. Je vous avais pas dit que je vous tuerais ?

— Tu veux bien te détendre ? Peter soupira. Ce n'était pas moi.

Rachel me tapota la poitrine, s'essuyant les yeux immédiatement après. Elle força un grand sourire, mais il était raide et déchirant à regarder.

— C'est bon, c'est bon. Sa famille est... Ils sont beaucoup.

Je me suis mordu la lèvre inférieure en pensant. Je ne savais pas vraiment quoi dire d'autre. Du coin de l'œil, je remarquai que Peter retirait de l'argent de son portefeuille en cuir.

— C'est pour quoi faire ? je lui sifflai dessus.

— Elle n'a pas encore mangé, explique-t-il simplement. Sois gentil et achète-lui à manger.

— Nous n'avons pas besoin de votre argent. Je vais lui faire quelque chose.

— Je n'ai pas faim, insista Rachel. S'il vous plaît, Peter, ne vous inquiétez pas pour ça. Je vous verrai demain au travail.

Peter s'attarda quelques secondes de plus près de la porte avant de hocher sèchement la tête.

— Très bien. Passez une bonne nuit, tous les deux.

Il n'est pas parti tout de suite. Je n'aimais pas la façon dont ses yeux ne quittaient pas Rachel. Il y avait là une inquiétude, mêlée à ce que je ne pouvais décrire que comme une douce chaleur. Après quelques secondes, il tourna finalement des talons pour partir, fermant la porte de l'appartement derrière lui.

Rachel poussa un soupir de soulagement.

— Peux-tu m'aider à ouvrir la fermeture éclair du dos de ma robe ? Je vais prendre une douche.

— Oh, bien sûr, murmurai-je, en jouant stupidement avec la petite fermeture éclair.

Je l'ai soigneusement descendue, exposant la peau claire de son dos et le tissu délicat de son soutien-gorge en dentelle.

Nous avions grandi ensemble, alors ce n'était pas la première fois que je la voyais en petite tenue. Mais dernièrement, mon cœur battait la chamade chaque fois que je la voyais se promener dans l'appartement en short de salon

et en chemise transparente. Mon visage devenait stupidement chaud et ma bouche devenait toujours terriblement sèche quand je voyais Rachel dans rien d'autre qu'une serviette enroulée autour de son corps, les cheveux qui coulaient encore après avoir été lavés. Ce n'était pas comme ça avant. Je ne pouvais déterminer le moment exact où les choses avaient commencé à changer. C'est peut-être quand on avait accepté d'emménager dans un appartement ensemble quand nous étions venus à New York. C'était peut-être bien avant, je n'en étais pas sûr.

Rachel partit du fond du couloir et s'enfuit dans sa chambre, réapparaissant quelques minutes plus tard pour se précipiter dans la salle de bains. Je suis retourné sur le canapé, un million de questions sur le bout de ma langue. Je ne voulais pas la forcer à parler si elle n'en avait pas envie. Rachel était le genre de personne qui se taisait quand elle était stressée. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles je tenais tant à elle. Elle assumait toujours ses responsabilités toute seule, essayait toujours d'accomplir les choses par elle-même. Rachel était belle, indépendante et toujours ridiculement douce. J'espérais juste qu'un jour, elle se confierait complètement.

— Tu es sûre que tu n'as pas faim ? je demandai du salon.

Elle a répondu en criant par-dessus le jet de la douche et le grondement du ventilateur de la salle de bain :

— Oui, j'en suis sûre.

Mon esprit fusait, se remplissant de tous les scénarios possibles qui auraient pu se produire. J'avais la mauvaise habitude de manquer à mes obligations dans les pires cas. Et si Peter avait essayé d'abuser d'elle ? Et s'il l'avait insultée ? Si c'était le cas, j'allais m'assurer qu'il paierait jusqu'en enfer. Rachel était la personne la plus gentille que je connaissais, et si un gars comme Peter — quelqu'un qui avait probablement l'habitude d'avoir tout et n'importe quoi — pouvait faire pleurer une fille comme elle, il y avait un orage dans l'air. Je n'arrivais plus à me concentrer sur la télé, même lorsque le groupe essaya d'utiliser de la graisse de dinde pour aider Joey à se décoller de la porte. Je m'inquiétais pour Rachel. Qu'est-ce qu'elle ne me disait pas ?

Finalement, Rachel est sortie de la douche, habillée d'un pantalon de survêtement gris et d'un t-shirt surdimensionné qui me semblait incroyablement familier.

— Ce n'est pas le mien ? je demandai, cachant mon amusement.

— Oh, ouais. Je l'ai pris sur le dessus de la pile de linge propre. Ça ne te dérange pas, n'est-ce pas ?

Je secouai la tête. En vérité, je la trouvais mignonne dans mes vêtements.

— Je suppose que je peux laisser passer, je me moquai. Mais juste cette fois. C'est mon préféré.

Les coins de ses lèvres se soulevèrent en souriant un peu.

— Il y a des trous là-dedans, dit-elle. Et le col est tout étiré.

— Et alors ? C'est mon préféré, donc je le porte tout le temps, et maintenant il est vintage.

— Bien sûr, bien sûr.

Je la regardais utiliser sa serviette pour sécher ses longs cheveux. J'aimais son apparence fraîche à la sortie de la douche, sa peau toute en rosée et ses cheveux tout doux et duveteux. Rachel se fraya un chemin jusqu'à moi et s'accroupit sur le canapé à mon côté, posant facilement sa tête sur mon épaule pendant qu'elle poussait un soupir fatigué. Le parfum de son shampooing à la vanille et de son bain de corps au beurre de karité se répandit dans mon nez, laissant ma tête légère et picotante. Je lui enroulai le bras autour de l'épaule, comme je l'avais fait mille fois auparavant, ignorant les battements rapides de mon cœur.

— Alors, ce truc de fausse petite amie, ai-je fini par marmonner. Tu ne recommenceras pas, hein ?

— Je ne crois pas, répondit-elle doucement, la voix devenant douce. Surtout pas après ce soir.

— Vas-tu me dire ce qui s'est passé ?

Rachel bâilla.

— Pas grand-chose à dire. La mère de Peter est une véritable peau de vache.

— Toutes les mères ne le sont-elles pas ?

— Je crois que je comprends pourquoi il avait besoin de moi pour jouer le rôle. Je pense que ça aurait été bien pire si je n'avais pas accepté de faire ça pour lui.

J'ai froncé les sourcils, les lèvres s'enfonçant dans une fine ligne.

— Oublie-le. Tu n'as pas besoin d'être dans la ligne de mire pour protéger ce connard.

Rachel secoua la tête lentement.

— C'est la dernière fois, je le jure. Avec l'argent que je viens de gagner, nous allons être tranquilles pour un long moment.

— Tu n'as pas... Tu n'as pas fait ça pour moi, n'est-ce pas ? Je sais que mes heures passées au café ont rendu les choses un peu difficiles, mais -

— Non, David, m'interrompit-elle. Ne t'avise pas de penser ça.

— Alors pour qui as-tu fait ça ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas vraiment. Peter semblait...

— Quoi ?

— Peter avait l'air d'avoir besoin de mon aide. Il a l'air si seul, tu vois ?

Je reniflai.

— Un homme riche et beau comme lui ? Je suis sûr qu'il a plein de gens qui veulent partager sa compagnie.

— Vrai. Mais combien d'entre eux sont prêts à être son ami ?

— Tu veux être son amie, maintenant ?

Elle haussa à nouveau les épaules.

— Je ne sais pas, David. Je ne sais pas.

— Eh bien, peu importe. Promets-moi juste que c'est la dernière fois que tu fais quelque chose comme ça pour lui.

— Je te le promets.

Peter



Je ne pensais pas que Mère irait jusqu'à engager un détective privé pour enquêter sur Rachel. Qu'espérait-elle trouver ? Elle espérait découvrir un passé scandaleux et me le balancer en pleine face ? Voulait-elle s'en servir comme excuse pour me faire revoir Anastasia, même si je lui avais dit explicitement que je n'étais pas intéressé ? Je n'arrivais pas à comprendre la fascination de ma mère à me trouver une femme. J'aimais être seul. C'était plus facile de veiller à mes intérêts quand je n'avais que moi-même sur qui compter. C'était plus simple.

Plus sûr.

Je devais le reconnaître à Rachel. Elle avait vraiment réussi à tenir tête à ma mère. Je l'avoue, la façon dont elle avait remis Mère à sa place m'avait vraiment amusé, jusqu'à ce que Mère creuse dans son histoire. J'étais fasciné par l'échange. J'irais même jusqu'à dire que j'étais envoûté. Rachel était plus aiguillée que je ne l'aurais cru, plusieurs degrés plus intelligente que tous ceux que j'avais rencontrés. C'était difficile pour moi de croire qu'elle n'était qu'une assistante personnelle. Avec son niveau d'intelligence et sa vivacité d'esprit, il m'était facile d'imaginer Rachel dans un rôle de leader. Si je la retirais de son bureau et que je la plaçais à la tête d'un département entier chez Alance Tech, j'étais sûr qu'elle avait le savoir-faire et l'éthique de travail pour que tout fonctionne comme une horloge suisse à la fin de la semaine.

Je regardai Rachel travailler à son poste depuis mon bureau. Elle avait les cheveux relevés aujourd'hui, épinglés avec une pince toute neuve que je ne l'avais jamais vue porter. Avait-elle utilisé l'argent supplémentaire que je lui ai donné pour se faire plaisir ? Au fond de moi, je pensais que c'était aussi bien. Une femme travailleuse comme elle méritait d'être gâtée de temps en

temps. Rachel portait aussi une nouvelle jupe qui flattait ses longues jambes et son cul rond. Je dus détacher les yeux quand Rachel leva les siens. J'espérais qu'elle ne m'avait pas surpris en train de la fixer.

Au lieu de se lever de son bureau pour me surveiller, elle utilisa son téléphone de bureau et appela mon numéro. Je décrochai, je ne savais pas pourquoi mon estomac se retournait.

— Vous aviez besoin de quelque chose, monsieur ?

Monsieur. La voilà qui recommençait avec tout ce truc de « monsieur ».

Je commençais vraiment à l'apprécier.

— Hum, non ? je lui répondis boiteusement. Non, je vais bien.

— Oh, d'accord. Vous aviez l'air d'avoir quelque chose à dire. Sa voix était douce dans le récepteur. Elle parlait assez fort pour que je l'entende, mais assez doux pour me faire croire qu'on partageait des secrets. Avoir sa voix si près de mon oreille était étrangement électrique, comme si elle me murmurait à l'oreille.

— Avez-vous les rapports Staton prêts pour moi ? je demandai, en essayant de trouver quelque chose pour la garder en ligne.

— Pas encore, répondit-elle doucement. J'attends toujours que le service juridique me rappelle, mais je pense que je peux tout vous faire parvenir d'ici la fin de la journée de travail.

— Euh, rien ne presse. Pas de précipitation. Ce n'est pas grave.

Rachel me jeta un regard perplexe.

— D'accord, si vous êtes sûr.

— Êtes-vous, euh...

Je commençais à fléchir. Je n'avais jamais été à court de mots avant. J'avais l'impression de me noyer et de faire une surdose d'oxygène en même temps.

— Avez-vous déjà déjeuné ?

— Non, ma pause n'est que dans une demi-heure.

— Est-ce que vous, euh...

Qu'est-ce qui m'arrivait ? Qu'est-ce qu'il y avait chez Rachel pour que je

devienne une masse pathétique d'êtres humains ? C'était juste une femme, comme toutes les autres que j'avais rencontrées jusqu'à maintenant. Mais au fond de moi, je savais que ce n'était pas le cas. Rachel était différente, mais dans le bon sens du terme. J'avais d'abord pensé qu'elle était trop fade pour être intéressante, tout le contraire de mon type de femme. Mais je me rendais compte que ce n'était certainement pas le cas. Il y avait quelque chose en elle qui me faisait avoir la langue nouée. Il y avait quelque chose d'imprévisible, d'excitant et de nouveau chez elle qui me faisait transpirer les paumes des mains. Je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus, mais j'étais déterminé à en savoir plus.

— Allons déjeuner ensemble, lui dis-je enfin. Sur mon compte.

Pendant une seconde, Rachel avait l'air perplexe.

— Bien sûr, répondit-elle après un battement. Qu'est-ce que vous aviez en tête ?

— Vous êtes une passionnée d'art culinaire, n'est-ce pas ? Pourquoi ne choisissez-vous pas ?

— Vraiment ? Vous êtes toujours si particulier sur la façon dont vous voulez votre petit-déjeuner, j'ai pensé que ce serait la même chose pour tout le reste.

Je me suis surpris du rire qui flotta entre mes lèvres.

— Choisissez quelque chose.

— Que pensez-vous des sushis ? Il y a ce joli petit endroit sur la 4e, je pense que vous aimeriez.

J'ai hoché la tête.

— C'est parti pour les sushis.

Rachel avait raison. L'endroit était vraiment mignon. Le restaurant de sushi était en quelque sorte une minuscule boîte, coincée entre une vieille librairie

vintage et un studio de yoga. L'odeur délicieuse du tempura frais, du riz sucré et des morceaux de poisson salés fit gronder mon estomac dès que j'y mis le pied. Rachel ouvrait la voie, se déplaçant comme si elle était déjà venue ici. Je me demandai si elle avait mangé ici avec cette couverture mouillée de colocataire, David. Cette pensée, pour une raison ou une autre, me contrariait au plus haut point.

Peut-être parce qu'il y avait quelque chose de calme et d'intime dans cet endroit. Il y avait des petites cabines installées le long d'un mur avec des tables assez grandes pour seulement deux personnes. L'idée que Rachel soit si proche d'une autre personne, qu'elle se penche pour murmurer et savourer un bon repas me serrait le cœur. Peut-être que pour elle, cet endroit était chic. Pour moi, c'était un bar à sushis. Ce n'était rien comparé aux restaurants du Japon où le Chef cuisinier me servait personnellement. On m'avait donné du thon gras, des huîtres fraîchement écaillées, du saumon à l'orange vif, de la sarriette d'oursin et bien plus encore. Il est compréhensible que le choix de cet endroit m'ait un peu déçu.

J'étais encore plus déçu de réaliser que Rachel ne pouvait probablement pas se permettre mieux.

— Prenez ce que vous voulez, lui ai-je dit.

— Vous êtes sûr ?

— J'ai la carte d'entreprise sur moi. Il y a un compte de dépenses pour les repas.

Je lui fis un clin d'œil décontracté. Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'était plutôt un réflexe à ce moment-là, quelque chose qui m'aidait à garder les airs d'un playboy milliardaire charismatique. Je n'avais rien à envier à Tony Stark.

Rachel sourit, lumineuse et brillante et plus belle que je ne l'avais jamais vue. Elle ressemblait à une enfant excitée dans une confiserie, choisissant ce qu'elle voulait commander dans un pur bonheur. Son appétit m'impressionna. J'aurais dû m'attendre à ce que Rachel soit tout sauf ordinaire. Elle mangea à sa faim, savourant une grande variété de plats délicieux, deux assiettes pleines de gyozas, et nous partageâmes même du tapioca froid au lait de coco pour le dessert. C'était un plaisir de la voir, se pâmant que tout est délicieux.

— Ah, bon sang, soupira-t-elle satisfaite, c'était bien. C'est votre façon de

vous excuser ?

— S'excuser pour quoi ?

— Votre mère.

— Oh, dis-je, pris par surprise. Ouais. Je suppose qu'on peut dire ça.

— Eh bien, ne vous inquiétez pas. Considérez vos excuses comme acceptées.

— Vous avez survécu hier soir comme une championne.

Rachel jouait avec ses baguettes en bois.

— Je me suis préparée au pire. J'avais pensé qu'elle serait comme ça si vous aviez besoin d'engager une fausse petite amie.

Il y avait quelque chose de malicieux dans le sourire qu'elle me donnait.

— Regardez-moi ça. Le grand Peter Alance a peur de sa mère.

— Je veux dire, pouvez-vous me blâmer ?

Rachel rigola. Le son résonnait dans mon oreille, léger et merveilleusement doux.

— Non, je ne peux pas.

Un temps de silence passa entre nous. Mon estomac était si plein et l'air dans le restaurant était si calme et si chaud qu'il me donnait envie de faire un somme. Au lieu de cela, j'ai demandé :

— Est-ce vrai ?

— Quoi donc ?

— A propos de vos parents. C'est vrai ?

Le sourire de Rachel vacilla légèrement.

— Oui, ça l'est. Votre mère sait vraiment frapper là où ça fait mal.

J'ai grimacé.

— Toutes mes condoléances. Ça a dû être très dur.

— Monsieur Alance, vous vous ramollissez avec moi ?

Je ris.

— Pas ramolli, j'essaie juste d'être sincère.

— C'était il y a longtemps, dit-elle lentement. J'en ai fini avec ça.

Elle força un sourire poli qui n'atteignait pas tout à fait ses yeux, et elle changea de sujet.

— C'est sympa. On devrait retourner déjeuner un de ces jours.

J'ai hoché la tête lentement. —

— Oui, ai-je accepté. On devrait peut-être.

Rachel



J' avais un peu peur que Peter se sente plus coupable qu'il ne le laissait vraiment paraître. Même si je lui répétais sans cesse que j'allais bien, que ce que sa mère m'avait dit à la réunion de famille était presque complètement oublié, Peter insistait sans cesse pour m'inviter à déjeuner. Parfois il choisissait les restaurants, parfois il me laissait choisir. Il choisissait toujours des endroits où l'on servait des mets gastronomiques coûteux qui venaient en portions ridiculement petites, et il grognait parfois de façon désapprobatrice quand je choisissais des endroits plus locaux et abordables où manger. Néanmoins, nos déjeuners communs étaient devenus une habitude pour nous deux. Le seul problème ?

Il insistait toujours pour payer.

Je n'avais rien contre un déjeuner gratuit. Je n'avais rien non plus contre un homme qui voulait encore être chevaleresque de nos jours. Peter m'aidait certainement à économiser de l'argent en me traitant constamment. Seulement, « Peter » et « chevaleresque » ne sonnaient pas bien dans la même phrase. Parfois, je devais me pincer pour m'assurer que je ne rêvais pas, que je n'allais pas me réveiller à mon bureau, entourée de paperasse en retard avec Peter à ma gorge, surveillant le moindre de mes mouvements pour les rapports qui lui étaient adressés.

Il y avait quelque chose de différent chez lui. Il était en train de changer, et je n'arrivais pas à comprendre comment et pourquoi. Mais le truc, c'est qu'il semblait toujours différent autour de moi. Tous les autres employés du bureau étaient encore sujets à ses critiques sévères et à son humour aride. Les gens essayaient encore de lui faire de la lèche, à la recherche de compliments qu'ils ne recevraient jamais. Mais avec moi, les critiques de Peter devenaient

moins fréquentes. Quand il m'avait félicitée pour le soin que j'avais apporté à l'organisation du calendrier du mois prochain, je m'étais dit que j'avais dû me cogner la tête très fort quelque part et que j'avais tout halluciné. Sa voix était toujours douce avec moi, toujours un peu plus patiente qu'avec le reste de mes collègues.

— Je crois qu'il a le béguin pour toi, chuchota Denise à mon oreille.

Nous étions dans la salle de repos. Je n'avais qu'un quart d'heure avant de devoir rejoindre Peter au centre-ville pour une réunion importante avec une autre entreprise de technologie. J'étais assise sur l'une des chaises libres et je m'occupais de mon agenda pour m'assurer que tout était en ordre pour le reste de la journée.

Je roulai des yeux vers elle.

— Mais oui, bien sûr.

— Je suis sérieuse. Tu as vu la façon dont il te regarde ?

— Le premier jour, il m'a dit de me « mieux m'habiller ». Je ne pense pas être son genre.

— Il est toujours de bonne humeur quand il est avec toi. Tu n'as pas remarqué ?

Je fermai mon agenda. Cette conversation, aussi stupide qu'elle puisse être, était beaucoup plus intéressante que de savoir où placer le rendez-vous chez le dentiste de Peter.

— S'il te plaît, fredonnai-je, éclaire-moi.

— Eh bien, pour commencer, tu as tenu six mois ici. Aucun de ses autres assistants personnels n'a dépassé le premier mois.

Je haussais les épaules.

— Je suis bonne dans mon travail.

— Il t'invite toujours à déjeuner.

— Nos emplois du temps sont tous les deux effrénés. C'est plus facile de manger ensemble.

— Il te sourit.

— Il... Il sourit aux autres aussi.

Denise n'avait pas l'air convaincue.

— Mhmm, bien sûr. Tu ne penses jamais au moins à coucher avec lui ?

Je faillis m'étouffer avec l'eau que je sirotais.

— Qu-Quoi ?

— Oh, ne sois pas si modeste. Tout le monde ici sauterait sur ses os s'il en avait l'occasion.

— Tout le monde ? fis-je écho avec scepticisme. Même les hommes ?

— Même les hommes, me confirma-t-elle en me faisant un clin d'œil suggestif. Je veux dire, as-tu bien regardé monsieur Alance récemment ?

— Je ne sais pas. Je ne le regarde pas vraiment comme ça. C'est mon patron.

— Et ?

Je n'aimais la façon dont elle disait cela. Je me levai de mon siège et ramassai mes affaires, me raclant la gorge avant de dire :

— Il faut que j'y aille. Monsieur Alance m'attend.

Elle siffla pratiquement :

— Bien sûr qu'il t'attend.

Je remontai jusqu'au dernier étage et marchai légèrement, en gardant un œil attentif sur ma montre. La voiture de ville que j'avais commandée allait arriver d'une minute à l'autre, alors Peter et moi devions vraiment nous mettre en route si nous voulions arriver à temps à la réunion. Juste au moment où je prenais le virage, je heurtai par hasard quelqu'un, étouffant un doux souffle.

En levant les yeux, je vis une jeune femme magnifique. Elle était incroyablement grande et mince avec des jambes qui s'étendaient sur des kilomètres. Ses longs cheveux bruns avaient des boucles lâches qui s'enroulaient sur ses épaules comme des chutes d'eau de chocolat. Elle avait un visage petit, avec un joli petit nez et des lèvres pulpeuses remplies d'une coloration rouge vif sur les lèvres. Elle portait une robe noire serrée qui pouvait à peine contenir ses seins massifs, et le tissu s'accrochait à son cul rond, accentuant toutes ses courbes. Je pouvais dire en un instant que cette femme ne travaillait pas ici. Elle était bien trop belle pour être employée de

bureau. Et à en juger par le sac à main Chanel en édition limitée qu'elle portait sur l'épaule et par ses escarpins exotiques en léopard de Jimmy Choo, il était évident qu'elle gagnait également plus que n'importe quel employé de bureau.

— Je suis désolée, je m'excusai immédiatement, craignant qu'un procès ne m'attende.

C'était difficile de savoir avec ces gens riches.

La femme gloussa. Elle avait l'air incroyablement jeune.

— C'est pas grave. Je suis un peu perdue. Vous travaillez ici ?

J'ai hoché la tête.

— Oui, j'y travaille.

Le soulagement illuminait ses yeux d'un vert éblouissant.

— Oh, Dieu merci. Pouvez-vous m'indiquer la direction du bureau de Peter Alance ?

Je trouvais ça un peu bizarre. Peter n'avait prévu de rencontrer personne, pas même une de ses femmes. Dernièrement, il s'était concentré sur l'élaboration d'une autre opération de fusion et passait de plus en plus de temps au bureau. J'étais presque certaine que sa dernière visite sociale remontait à plus d'un mois. Néanmoins, je fis un geste vers les grandes portes vitrées au bout du couloir.

— Il est juste là. Vous pouvez me suivre.

La jeune fille applaudit joyeusement. —

— Oh, merci, merci.

Je frappai sur la vitre et ouvris la porte, faisant un pas à l'intérieur pour voir Peter saisir son manteau et son portefeuille. Il m'attendait apparemment, parce qu'il a commencé à parler.

— Prête ? Je pensais qu'on pourrait visiter ce nouveau barbecue coréen après le...

Peter leva les yeux pour voir la femme derrière moi et se figea, les mots mourant sur sa langue. La couleur se dissipa de son visage à mesure que le reste de son corps se raidissait, presque comme si quelqu'un avait trempé un

seau d'eau glacée sur sa tête.

La fille couina et se précipita devant moi, lui jetant ses bras autour du cou.

— Petey !

— A-Anastasia ? balbutia-t-il, et je ne l'avais jamais entendu aussi surpris. Qu'est-ce que tu fais là ? Comment...

— Ta mère m'a invitée à rester pour la semaine ! dit-elle en riant.

— N'étais-tu pas en Chine pour le...

— Pour le shooting de mode ? Oui, je l'étais. Je viens de finir. Je te montrerai les clichés quand ils me les enverront. Ils m'ont demandé de modéliser leur dernière collection de lingerie. C'est incroyable, non ?

Je me chauffais la mâchoire comme si j'avais de la chaleur dans les joues. J'avais une sensation de brûlure dans la poitrine, mais je ne savais pas si c'était de l'ennui, de la vraie colère ou des brûlures d'estomac. C'était peut-être une combinaison des trois. C'était donc Anastasia. Je supposais que dans l'ordre des choses, je m'en fichais. C'était à Peter de s'en occuper, pas à moi. Mais cela n'expliquait pas pourquoi une torsion de jalousie se creusait dans le creux de mon estomac, rendant tout plus amer que de coutume. Peter me jeta un coup d'œil comme si je l'avais surpris en train de voler quelque chose d'important, la bouche grande ouverte, légèrement en état de choc.

Il posa ses mains sur ses épaules et la repoussa, reprenant ainsi une bonne distance debout.

— Tu as dit que Mère t'envoyait ?

Cela ne découragea pas Anastasia, qui commençait déjà à s'installer pour l'embrasser à nouveau. Elle s'accrocha à lui, se cramponnant comme un koala.

— Oui ! N'est-ce pas merveilleux ? Cela fait si longtemps qu'on ne s'est pas vus.

— Ce n'est pas...

— Je pensais qu'on pourrait dîner ensemble ce soir. Peut-être prendre quelques verres ? Elle lui tordit sa cravate autour du doigt. Nous avons beaucoup de choses à rattraper.

— Anastasia, je ne suis pas...

Je me raclai la gorge.

— Voudriez-vous bien enlever vos mains de mon petit ami ?

Peter et Anastasia me regardèrent dans un silence stupéfait.

— Pardon ? demanda-t-elle gentiment.

Je ne pensais pas qu'elle faisait ça pour être malveillante. Peut-être qu'elle ne pouvait vraiment pas lire les vibrations désintéressées que Peter donnait.

Je m'avançai et pris place à côté de lui, en glissant mon bras derrière lui.

— Peter et moi sortons ensemble depuis quelques mois maintenant, j'expliquai.

Anastasia prit du recul et se couvrit la bouche d'horreur. J'étais presque certaine que sa réaction était sincère.

— Je suis vraiment désolée. Quand Teresa m'a appelé, elle m'a dit- vous savez quoi ? Peu importe.

Elle souriait maladroitement et tendait la main pour me serrer la main.

— Pouvons-nous recommencer à zéro ? Je suis Anastasia De Clare.

Je lui serrai la main. J'avais le sentiment qu'elle n'était pas aussi mauvaise que mes premières impressions me l'avaient fait croire.

— Rachel Ellis, je me présentai.

— Enchantée de vous rencontrer, gloussa-t-elle en riant. Je crois que je vais y aller. Je vous verrai peut-être tous les deux ?

Peter s'exclama, les mots lourds et incertains.

— Ouais. Peut-être.

Elle nous fit un joli petit signe de la main avant de disparaître du bureau. Ce n'est qu'alors que je réalisai que Peter avait un bras autour de moi, me serrant contre lui dans le creux de son bras fort. Il sentait délicieusement bon, la même combinaison de bois de santal et de menthe me remplissant le nez. Je sentais la chaleur de son corps s'échapper de lui et s'infiltrer dans ma peau. Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer la façon dont son toucher traînait, un peu trop long pour être juste amical, mais trop court pour que je puisse

vraiment lire dans les choses. Peter finit par s'éloigner d'un pas.

— Je suis désolé pour ça, dit-il.

— C'est pas grave. Je l'aime bien. Elle a l'air gentille. Je suppose que votre mère est encore en train de manigancer.

Il soupira de frustration.

— J'ai l'impression que lui parler des choses ne va pas aider. Maintenant qu'Anastasia est là, attendez-vous à ce que Mère vienne bientôt me demander de la voir.

— Je ferai une note dans mon agenda pour vous.

— Ha ha ha, marmonna-t-il sèchement. Vous êtes hilarante.

— Ça fait partie de mon charme, dis-je en lui offrant un petit sourire. Je suis désolée que vous ayez à faire ça. Vous devriez peut-être épouser cette femme et en finir. Si vous êtes fiancés, au moins votre mère cessera de vous ennuyer.

Peter me fixait comme si je venais de parler en latin. Il y avait une lueur dans ses yeux sombres, quelque chose d'inspirant.

— C'est ça ! s'est-il exclamé.

— Quoi ?

— Épousez-moi.

Ma tête était à quelques secondes d'exploser.

— Quoi ? Quoi ?

Peter



« Tout ça, c'est pour le show, lui assurai-je. Glissez une bague à votre doigt et je vous présenterai à tous comme ma fiancée. C'est sûr que ma mère va la fermer. Si nous nous dévoilons au grand jour et qu'il est de notoriété publique parmi mes pairs que je me case enfin, Mère aura juste l'air amère et paraîtra superficielle si elle désapprouve ouvertement. Elle n'aura pas d'autre choix que de me laisser tranquille, sinon elle risquerait de perdre la face. C'est *parfait*.

Rachel leva l'index comme si elle me disait d'attendre une seconde.

— Ça devient vraiment ridicule, souligna-t-elle.

Je ne pouvais pas lui en vouloir d'être sceptique, mais j'étais vraiment à bout de nerfs avec Mère. Elle n'avait aucune honte, et j'avais le sentiment qu'elle n'arrêterait pas jusqu'à ce que les choses aillent enfin dans son sens.

— Je quadruplerai votre salaire.

— Bon sang, non.

— C'est juste de fausses fiançailles. Vous n'avez pas besoin de signer de papiers officiels ou quoi que ce soit du genre. Mais pensez-y une seconde. Vous me rendriez un grand service.

— Et en retour ?

— Vous gagneriez beaucoup d'argent.

— Mais si je veux sortir avec quelqu'un et que je suis coincée à être votre fausse fiancée ?

Je haussai les épaules.

— Nous sommes dans une relation libre ?

— Oui, parce que ça plaira certainement à la plus chère des mamans.

Je soupirai en me pinçant l'arête du nez.

— Pensez-y comme ça, faites semblant d'être ma fiancée et non seulement vous gagnerez beaucoup d'argent, mais vous en feriez baver à ma mère.

Rachel leva les sourcils et sourit malicieusement.

— J'aime assez cette idée.

— Ce ne serait que pour un petit moment, et seulement en apparence. Je vous emmènerais à des événements et à des fêtes ou toutes sortes de choses. Peut-être un ou deux rendez-vous publics. Vous savez, pour vraiment vous montrer. Et le bon côté, c'est que vous n'auriez même pas à maintenir une vraie relation.

— Ce que j'entends, c'est que je pourrais profiter de tout le plaisir et pas du tout de boulot.

Je claquai des doigts avec enthousiasme.

— *Exactement.*

Rachel s'appuya contre le bord de mon bureau et fixa le sol, mordant nerveusement sa lèvre inférieure ronde.

— Je ne sais pas. C'est... C'est beaucoup.

Je m'approchai d'elle avec précaution, pour tester le terrain.

— Pensez-y. Je me débarrasserais enfin de ma mère, et vous gagneriez assez pour arrêter et poursuivre d'autres passions. Vous êtes dans le graphisme, n'est-ce pas ? Et si je vous présentais des amis à moi ?

— Amis ?

— Ouais. Mes potes sont tous PDG de grandes entreprises. Peut-être pourriez-vous leur montrer votre portfolio, peut-être les faire signer comme clients.

Rachel mâchait l'intérieur de sa joue, visiblement en profonde réflexion. Elle pesait probablement le pour et le contre de se mettre en couple avec moi, même si c'était pour le spectacle. Je pouvais lire le conflit dans son

expression. Ses sourcils étaient légèrement sillonnés, et il y avait une tension dans sa mâchoire. C'est quand elle commença à se ronger les ongles que je sus qu'elle avait vraiment du mal à se décider.

— Si j'accepte, commença-t-elle lentement, j'ai besoin que vous me promettiez d'être honnête.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Quoi qu'il arrive, il doit y avoir une communication ouverte entre nous. Une fois qu'on saura que Peter Alance est fiancé, les gens voudront savoir qui je suis. Même si tout est faux, les répercussions sont réelles. Il n'y a aucun doute dans mon esprit que les gens vont vouloir prendre la vérité et la déformer. Alors vous devez me promettre que vous me direz toujours la vérité, et que vous n'allez pas m'exclure. Cette fausse relation marche dans les deux sens.

Je tendis la main pour la serrer.

— D'accord. Vous avez un marché. Rachel Ellis, veux-tu faire semblant de m'épouser ?

Rachel me serra la main. Ses doigts se glissaient facilement dans les miens. Vous êtes très romantique, vous savez ça ?

— Je fais de mon mieux.

Elle me sourit.

— Oui, j'accepte de faire semblant de t'épouser.

Je poussai un soupir de soulagement. Je sentais les griffes de Mère me libérer de la prise d'étranglement dans laquelle elle m'avait mis. Même s'il s'agissait d'une solution temporaire, au moins, cela me donnait le temps de comprendre les choses à long terme. Ma seule priorité était de diriger mon entreprise. Rachel semblait comprendre cela. J'étais reconnaissant que nous opérions sur la même longueur d'onde. Tout bien considéré, nous formions une sacrée bonne équipe.

— Je suis content de t'avoir engagée, j'admets à haute voix.

— Je suppose qu'on ferait mieux d'aller acheter une bague ou autre chose. Pour rendre ça vraiment officiel.

Je hochai la tête.

— Je t'emmènerai plus tard cet après-midi. Je te laisserai même choisir.

— Merveilleux, dit-elle sèchement.

Rachel



J'aurais dû m'attendre à autant d'attention de la part du public après l'annonce de nos fiançailles. Peter était une célébrité, après tout. Mais je ne m'attendais pas à ce que les nouvelles me tombent dessus si tôt. Au milieu de la journée, je reçus un appel frénétique de David, ce qui arrivait rarement.

— Pourquoi y a-t-il des fourgonnettes à l'extérieur de notre immeuble ? demanda-t-il. Pourquoi tout le monde demande si je te connais ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu as tué ton patron ou quoi ?

Je fis un léger rire, aussi faible que je l'étais.

— Je suis désolée, j'aurais dû te le dire plus tôt. Alors, ne sois pas fâché.

— Qu'est-ce. Que. Tu. As. Fait.

— Je vais me marier.

L'autre bout du fil était totalement silencieux. Pendant une seconde, j'ai cru que j'avais raccroché accidentellement. Ou, du moins, que l'appel avait été coupé.

— *Tu quoi ?* David cria directement dans mon oreille.

— Tu veux bien te détendre une seconde et me laisser t'expliquer ?

— Me détendre ? Comment veux-tu que je me détende ? Qu'est-ce qui se passe ? Je ne comprends pas.

— J'ai juste besoin que tu te taises pour l'instant, David.

— Oh, mon Dieu. Ce connard t'oblige à l'épouser ? Je vais le tuer.

— Pas si fort ! Tu ne veux pas que les journalistes t'entendent, n'est-ce pas ?

— Qu'ils m'entendent. Peter Alance est à la fois un imposteur et un sale type. S'il te plaît, dis-lui non. Pourquoi tu fais ça ?

— Il est pris entre deux murs.

— Alors, qu'il y reste ! Ça n'a rien à voir avec toi.

Je gloussai.

— Tu as l'air si protecteur, David. C'est bizarre.

— Ce n'est pas bizarre de m'inquiéter pour moi...

Il s'interrompit tout seul.

Je n'avais aucune idée de ce qu'il allait dire, mais il a rapidement continué.

— Où es-tu maintenant ? Je pense que nous devrions avoir cette conversation face à face.

— Je suis toujours au bureau. En fait, je suis en train de me changer. À la lumière de l'annonce, toute sa famille organise un grand dîner de fête.

— Encore un ? Tu n'étais pas malheureuse la dernière fois ?

— Ça va aller, David. Je te le promets. Ecoute, je dois y aller. Ne parle à personne, et ne laisse personne entrer dans l'appartement. Peter va envoyer deux gardes du corps pour sécuriser les lieux.

— Des gardes du corps ? Sérieusement ?

— Je dois y aller, Davie. Je te verrai quand je rentrerai, d'accord ?

— Rachel, attends...

Je raccrochai le téléphone au moment où Peter entra dans le bureau. J'étais déjà vêtue d'une élégante robe noire qui atteignait le sol. Peter avait fait venir son styliste personnel pour m'aider à me préparer. Il était occupé à ajuster sa cravate, tout habillé dans un costume noir typique. Ses cheveux étaient brossés en arrière et gélifiés, et un petit carré rouge sortait de sa poche de poitrine. Il était éblouissant, comme toujours.

— T'es prête ? demanda-t-il, un peu dur.

— Hum, ouais. Je pense que oui.

— Merci encore d'avoir accepté. Je sais que c'est beaucoup à encaisser.

— Tout ira bien pour moi. Je pense.

Peter glissa la main dans la poche de son pantalon et sortit une petite boîte à anneau en velours violet. Il l'ouvrit alors et arracha la bague de diamant étincelante qui se trouvait à l'intérieur. Il l'avait fait faire sur mesure et l'avait commandée à la hâte juste pour pouvoir me la donner avant le grand dîner.

— Wow, étouffai-je, les mots me pesant sur la langue. C'est magnifique.

— Ça va ? demanda-t-il en glissant la bague sur le majeur de ma main gauche. On dirait que tu vas pleurer. Je n'aime pas les femmes qui pleurent.

J'ai secoué la tête.

— Je suppose que je pensais juste que... Je ne sais pas. Peu importe.

— Non, non, non. Dis-le. Communication ouverte, tu te souviens ?

Je respirais profondément par le nez et expirais par la bouche, en essayant de contenir les papillons dans mon estomac. Il y avait une lourdeur qui m'écrasait la poitrine, une amertume qui me couvrait la gorge.

— Je pensais que la première fois que je me fiancerais, ce serait pour de vrai.

La bague autour de mon doigt était énorme. Ça m'aveuglait presque chaque fois que je le regardais.

— Mais c'est magnifique. Merci.

— Ne la perds pas. Je m'attends à la récupérer une fois que la voie sera libre avec Mère.

— Tu veux dire que je ne *peux pas* la garder ? je le taquinai faiblement.

— Cette chose vaut deux maisons à Malibu. J'aimerais beaucoup être remboursé une fois que tout sera fini, si cela ne te dérange pas.

Je roulai des yeux.

— Vous êtes l'incarnation même du romantisme, monsieur Alance.

Il gloussa.

— Que personne ne t'entende m'appeler comme ça. Ils vont penser que je suis un maniaque de pouvoir ou quelque chose comme ça.

— Comment devrais-je t'appeler, alors ? Chéri ? Bébé ? Shnookums ?

Peter a plissé son nez au dernier surnom, me faisant rire.

— Bébé va bien, je crois. Essaie de ne pas en faire trop.

— Mais n'avons-nous pas besoin que cela soit crédible ? Tu n'es pas en train d'avoir les chocottes, n'est-ce pas ?

— Tu es sans honte, tu sais ça ?

— Dit l'homme qui doit simuler un mariage pour échapper à sa mère autoritaire.

Peter leva les mains en signe de reddition simulée.

— Touché.

Ce qui suivit me surprit. Il baissa les mains et avança lentement, me coinçant entre son corps et le bureau. Il plaça ses mains de chaque côté de mes hanches et me prit au piège, me fixant avec une attention intense que je n'avais jamais ressentie auparavant. Il regarda la forme de mes lèvres et se pencha avec précaution. Mon cœur battait à tout rompre, et mes jambes me semblaient soudain être de la gelée. Je ne pouvais pas bouger, ne pouvais pas m'échapper. Ou plutôt, je ne voulais pas m'échapper. Cette soudaine attention, la faim dans son regard — il m'avait convaincue que, peut-être, je n'étais pas folle de croire qu'il y avait quelque chose ici.

Tu as vu la façon dont il te regarde ?

— Peter, qu'est-ce que tu...

— Est-ce assez convaincant ?

Je sentais son haleine se frotter contre mon visage. J'étais tellement concentrée sur sa position que j'avais l'impression que ma tête bourdonnait, se détachant de mes épaules au fur et à mesure que mon esprit commençait à tourner. Je n'avais jamais souffert de claustrophobie auparavant, cela repoussait définitivement mes limites. Mais c'était exaltant. Quelque chose de nouveau, d'excitant et de dangereux. Plus je regardais Peter dans les yeux, plus j'étais convaincue qu'il y avait une envie — quelque chose de sauvage et d'indiscipliné qui avait été caché loin des yeux de tous. Le problème, c'est que j'aimais bien qu'il soit si près du but. Je connaissais son passé, je savais tout de ses aventures du week-end, mais mon cœur couinait pratiquement sous son attention. Je n'y avais jamais vraiment pensé avant parce que j'étais trop

occupée à faire mon travail, mais Peter avait un très beau visage. Ses lèvres, je l'avais remarqué, étaient tout aussi alléchantes.

— Tout ça n'est qu'un simulacre, dus-je me rappeler à voix haute.

Peter gloussa.

— Bien sûr. Je croyais qu'on l'avait déjà établi.

J'avalai la masse collante qui s'était logée dans ma gorge.

— C'est vrai. C'est vrai, on l'a fait.

— Tu n'as pas de sentiments pour moi, n'est-ce pas ? je me moquai, essayant de supprimer la sensation de brûlure d'attraction dans mon estomac.

— Non, bien sûr que non. C'est strictement professionnel, monsieur Alance.

Peter regardait encore mes lèvres, comme s'il avait oublié ce qu'il essayait de prouver. Il finit par reculer, réajustant le col de sa chemise. Est-ce que j'imaginais des choses, ou est-ce que Peter avait l'air de vouloir vraiment m'embrasser ? Toutes mes heures tardives et mes heures supplémentaires commençaient enfin à me rattraper. Un type comme lui ne choisirait jamais une femme comme moi.

— On devrait y aller, dit-il. Tout le monde attend.

— Ta mère y comprise ?

— Je ferai de mon mieux pour rester avec toi. J'espère que je pourrai t'éviter de retomber dans une situation de tête-à-tête avec elle.

Je laissai un sourire friser mes lèvres.

— Mon héros, dis-je avec sarcasme.

Je crois qu'il en pince pour toi.

Sans un mot de plus, Peter étendit son coude vers moi. Je glissai mon bras dans le sien et je ne pus m'empêcher d'admirer la dureté de son biceps. Je ne pouvais pas non plus ignorer la façon dont Peter jetait un coup d'œil quand il ne pensait pas que je regardais. Je me redressai, en essayant de combattre l'inquiétude écrasante de savoir que cette nuit allait être la plus longue de ma vie.

Peter



Dans l'ensemble, tout se déroula en douceur. Le vieil oncle Joe s'enthousiasma un peu pour le champagne, s'en envoyant comme de l'eau, mais dans l'ensemble, personne ne semblait intéressé à nous faire du mal, à Rachel et moi. Au contraire, ils semblaient vraiment heureux que j'aie finalement décidé de me caser.

Tante Heather me tapota la joue.

— Tu en as choisi une bonne, gloussa-t-elle en riant, ses mots fortement accentués.

Ce n'était pas vraiment ma tante, mais une amie proche de maman. Je l'avais connue toute ma vie, et elle faisait partie de la famille comme les autres.

Tante Heather s'est ensuite tournée vers Rachel et lui a pincé les joues.

— Celle-ci est intelligente, je peux le dire. Bonnes hanches larges pour faire des bébés.

Rachel recracha un peu son verre, devenant une adorable nuance de rose.

— Oh, je... Je ne pense pas qu'on va...

J'enroulai mon bras autour de la taille de Rachel. C'était de plus en plus facile pour moi, comme une habitude automatique semblable à la respiration ou au clignement des yeux. Elle avait la taille parfaite pour tenir dans mes bras, comme une pièce manquante d'un puzzle que je ne savais pas que je devais résoudre.

— Rachel et moi n'allons pas avoir d'enfants de sitôt, dis-je.

Tante Heather claqua la langue et secoua la tête.

— Non, non, non. Vous devez commencer tout de suite. Faire beaucoup de bébés.

Elle donna un coup de coude à Rachel dans le bras.

— Les hommes d'Alance font de gros bébés.

Rachel était rouge vif.

— Oh. Oh mon Dieu, c'est-

Je ris et l'éloignai en plaçant un petit baiser sur le front de tante Heather.

— Merci, merci. Il faudra qu'on se voie plus tard. Nous avons encore beaucoup de gens à voir.

Tante Heather gloussa, d'une tonalité rauque et profonde après des années de tabagisme intense.

— D'accord, mes chéris. On en reparlera bientôt.

Je me penchai et je chuchotai à l'oreille de Rachel :

— Tu t'en sors très bien.

— Tous les membres de ta famille sont-ils de tels personnages ?

— Je suppose qu'on peut dire qu'on aime vivre en grand.

— T'étais un gros bébé aussi ? se moqua-t-elle.

— Je n'ai jamais pris la peine de demander, mais je suis sûr que oui.

— A qui d'autre devons-nous parler ? Tu crois qu'on a presque fini ?

Je hochai la tête.

— Presque. Juste quelques cousins de plus à qui on doit dire bonjour.

Derrière nous, quelqu'un s'éclaircit la gorge. Je me retournai pour trouver Mère debout, là, les bras croisés, tapant du pied avec impatience sur le sol.

— J'espère que tu t'es souvenu de m'inclure dans ta petite liste de vœux, grommela-t-elle.

— Mère, commençai-je calmement. Je sais que c'est vraiment une nouvelle soudaine, mais-

Elle leva une main et me coupa la parole, demandant de l'attention. Mère était

toujours aiguisée comme ça, jamais à arrondir les angles. Son éblouissement pouvait faire taire un enfant qui pleurait, et ses paroles pouvaient couper plus efficacement que l'acier froid d'un couteau. Mère avait l'air particulièrement piquante aujourd'hui, ses cheveux relevés dans un chignon si serré que son visage semblait étiré en arrière. Malgré cela, son air renfrogné était plus qu'évident. Il y avait une rage derrière ses yeux, mêlée à une amère déception. Je fis un pas en avant, sachant que les prochains mots qu'elle allait prononcer n'allaient certainement pas être agréables.

— Mère, ne faites pas de scène.

— Pourquoi je ferais une scène ? craqua-t-elle. Tu fais ça tout seul. Tu crois que les gens ne chuchotent pas déjà derrière ton dos ?

Elle grogna en direction de Rachel.

— Je n'ai aucune idée de comment vous avez réussi à séduire mon fils, mais vous devriez savoir que ça ne va pas durer.

— Excusez-moi ? répondit Rachel, insultée et effrayée à la fois.

— Il n'y a aucune chance que mon fils tombe amoureux de quelqu'un comme vous.

Rachel fronça les sourcils.

— Je suppose que c'est vrai ce qu'ils disent. L'argent n'achète pas vraiment la classe.

— *Salope* manipulatrice, siffla maman.

Elle se tourna vers moi et tapa du pied.

— Annulez ces fiançailles. *Maintenant.*

À cet instant, j'en eus marre des pitreries puériles de Mère. Je supposais que je n'avais personne d'autre à blâmer à part moi-même. Je l'avais laissée croire qu'elle pouvait me donner des ordres pendant beaucoup trop longtemps, et maintenant son attitude affectait sérieusement ma vie personnelle. Je ne savais pas pourquoi j'avais laissé les choses aller aussi loin, mais le fait que Mère ait traité Rachel de *salope* fut la dernière goutte d'eau. Rachel était la chose la plus éloignée de la manipulation. Je ne pouvais pas laisser faire ça.

— Assez, Mère, craquai-je, élevant délibérément la voix pour que le reste de

la pièce se tourne pour regarder. Avec les yeux de tout le monde sur nous, Mère se calma un peu, trop effrayée par la mauvaise publicité. Je serrai Rachel contre moi, adorant la façon dont nous avions bien bougé ensemble.

— Rachel et moi sommes très heureux ensemble. Je ne veux pas que vous disiez de telles choses.

— C'est ridicule. C'est ton assistante personnelle. Elle n'est *personne*.

A côté de moi, Rachel se raidit. Les muscles de ses membres et de son dos étaient tendus, comme si elle était devenue une statue de marbre. Je vis qu'elle se retenait. Je pouvais voir les engrenages tourner dans sa tête, essayant de trouver un retour spirituel. Au lieu de cela, elle pressa ses lèvres en une fine ligne et refusa de parler. Il était clair que Mère commençait vraiment à l'atteindre. Pour empirer les choses, voir Rachel souffrir insulte après insulte en silence commençait à creuser un trou dans ma poitrine. La voir se retenir me rendait furieux. Protecteur, même.

— Sortez, dis-je, bouillonnant.

Les yeux de Mère s'élargirent et sa bouche s'ouvrit.

— Quoi ?

— Sortez d'ici.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Vous avez insulté ma fiancée, ce qui veut dire que vous m'avez insulté. Si vous ne me soutenez pas, vous pouvez partir. Les portes sont juste là.

— Tu me fous dehors ? Elle suffoquait d'hystérie. Avant ça, je n'avais jamais vu un seul cheveu hors de place sur sa tête. Maintenant, son image soigneusement conservée commençait à craquer, ses vraies couleurs s'échappaient.

— C'est absurde. Je suis ta mère.

— Et en tant que mère, vous devriez respecter mes souhaits. J'épouse Rachel, d'une façon ou d'une autre. Alors, puisque vous désapprouvez si clairement, pourquoi ne partez-vous pas ?

La bouche de Mère se ferma alors que ses narines s'ouvraient de rage. Elle serra puis desserra les poings avant de faire un virage abrupt vers la porte,

poussant quelques cousins dans une houle furieuse. Les gens commencèrent immédiatement à chuchoter entre eux, nous jetant, Rachel et moi, des regards sympathiques par-dessus leurs épaules. Dans mon monde, les ragots étaient soit un outil utile, soit ma version de la kryptonite. Il en allait de même pour une femme de statut comme Mère. Je n'avais pas peur de l'avoir mise en colère. Il n'y avait aucun doute dans mon esprit qu'avec le temps, elle viendrait me pardonner. Elle partit sans un mot de plus.

Ce n'est que lorsque l'afflux de sang dans ma tête s'est apaisé que j'ai réalisé que Rachel s'accrochait à mon bras. Elle avait l'air de mordre sur sa langue, les épaules tremblant en étouffant ce que je ne pouvais que supposer être un cri ou un sanglot. Peut-être une combinaison des deux. Mon cœur se tordait dans ma poitrine de la voir aussi bouleversée. En fin de compte, c'était ma faute. Rachel se surpassait déjà en tant qu'assistante personnelle, alors le fait qu'elle ait été traitée si cruellement simplement parce qu'elle suivait mon plan ne semblait pas du tout juste.

— C'est bon, lui ai-je chuchoté. Le pire est passé.

Rachel, trop fière pour laisser couler ses larmes, renifla et s'essuya rapidement les yeux avec le dos de ses mains. Elle força un sourire, l'air ridiculement radieux pour quelqu'un sur le point de pleurer.

— Dieu merci, marmonna-t-elle sous son souffle. Je crois que j'ai besoin d'un verre.

Je levai les sourcils vers elle.

— Je croyais que tu n'étais pas une buveuse.

— Ce soir, c'est la fête, n'est-ce pas ?

Je gloussai, lui souriant doucement.

— Oui, très vrai. Reste ici, je vais te chercher du champagne.

Rachel hocha lentement la tête.

— Merci.

Rachel



L'alcool et moi, ça ne va pas du tout ensemble. Je n'aimais pas boire parce que je me sentais incontrôlable. Ma tête était trouble, ma poitrine était serrée et le sol sous mes pieds devenait glissant comme du sable. Mais ce soir avait été particulièrement difficile, et j'avais vraiment besoin d'une distraction contre tous les chuchotements et les regards critiques. Je ne comprenais pas comment Peter pouvait faire ça. Il souriait et riait et s'occupait de ses affaires comme si les gens ne regardaient pas chacun de ses mouvements. Quelqu'un d'aussi influent, charmant et brillant que lui était toujours sous le microscope ou placé sur un piédestal pour que tous puissent l'admirer.

Je descendis une coupe de champagne. C'était doux et pétillant. À mon grand plaisir, il n'y avait aucune trace d'alcool amer et il me rappelait davantage le jus de raisin. Le deuxième verre passa tout aussi facilement. Une chaleur se répandait en moi, partant d'un noyau et rayonnant tout autour; me laissant dans un bourdonnement d'allégresse. Plus je buvais, plus c'était facile de tolérer le regard de tout le monde. Cela me dérangeait qu'ils me fixent tous. Ils me regardaient comme si je n'étais pas assez bien. Teresa l'avait dit elle-même et à haute voix pour que la salle entende que je n'étais pas digne de Peter. Oui, c'était pour le spectacle. Cet engagement n'était rien d'autre qu'une imposture.

Mais ça faisait quand même mal.

Qu'une parfaite inconnue me dise que je n'étais rien me piquait plus qu'il n'aurait dû. Où Teresa avait-elle trouvé le culot de me parler ainsi ? Qui se souciait qu'elle soit riche et belle et qu'elle soit la mère de l'un des hommes d'affaires les plus influents du monde ? Ça ne voulait pas dire qu'elle était

meilleure que moi. Mais pour cette salle remplie d'individus aux idées similaires, c'était peut-être vraiment le cas. Je venais de nulle part, d'une famille brisée. Ma vie personnelle était une blague, et ma carrière était en suspens jusqu'à ce que je puisse enfin me permettre de faire un geste. Teresa avait-elle ouvert sans le savoir une boîte de Pandore à laquelle je m'accrochais sans même m'en rendre compte ?

L'insécurité.

Quand je regardais dans la pièce toute la famille de Peter, j'étais dépassée par tout le monde. Les hommes étaient confiants et forts. Les femmes étaient magnifiques et gracieuses. Assise à côté de Peter à table, je laissais les paroles de Teresa résonner dans mon esprit. Elle avait raison. Je n'étais rien. Je n'étais rien, comparée à son fils. Il avait du succès, il commandait et il était beau. J'étais à peine à l'aise, silencieuse et ennuyeuse. Je me sentais un peu bête d'être assise ici dans des bijoux que je ne pourrais jamais me permettre sans l'aide de Peter, dans une robe d'une créatrice dont je ne pouvais même pas prononcer le nom.

Je n'étais pas destinée à faire partie de ce monde ; un monde plein de faste et de glamour. J'étais un être simple, qui voyait le succès comme le fait d'atteindre la semaine suivante avec un solde nul au lieu d'être dans le négatif. Teresa avait peut-être raison. Peter ne tomberait jamais amoureux de quelqu'un comme moi.

Tous ces regards persistants, toutes ces paroles aimables, toutes ces invitations dans des restaurants chics — il s'amusait, c'est tout. Je l'avais vu le faire cent fois avec une poignée d'autres femmes. Je n'étais qu'un passe-temps pour lui, quelque chose pour le divertir. C'était vrai qu'il n'avait pas encore agi, mais notre presque baiser au bureau me prouvait qu'il jouait avec moi. Quel que soit ce sentiment lancinant dans le creux de mon estomac, cet engouement que j'avais commencé à développer, j'avais besoin de l'étouffer le plus vite possible.

Je finis un troisième verre. Et puis un quatrième.

Les bruits commencèrent à s'entrechoquer, ce qui donna lieu à une cacophonie sonore inaudible. La pièce tournait un peu, mais d'une manière délicieuse qui me faisait penser à un doux manège. Je m'assis en silence tout au long du dîner, trop embrouillée pour vraiment apprécier les petites

portions de nourriture que le restaurant servait. Le foie gras et le caviar n'étaient pas vraiment mon truc, encore une autre différence entre Peter et moi. Il avait l'habitude d'avoir de bonnes choses, de manger de la nourriture délicieuse. J'étais plus qu'heureuse de préparer une grande marmite de macaronis au fromage avec des morceaux de hot-dogs et d'en rester là pour la nuit. Même s'il y avait la moindre chance qu'il s'intéresse à moi, j'étais sûre qu'il s'ennuierait avec moi tôt ou tard. Il serait probablement dégoûté par ma façon de vivre. Que Peter Alance s'encanaille avec une moins que rien ne sonnait pas bien dans ma tête.

Ma cinquième coupe de champagne fut la plus difficile à avaler. Ma langue était engourdie, mes lèvres gonflées, mes joues surchauffaient. J'étais presque certaine de transpirer légèrement à cause de la chaleur pétillante qui se répandait en moi. J'étais vaguement au courant de la conversation que Peter avait avec le reste de sa famille, bien que je m'y intéressais seulement par intermittence. Je trouvais bizarre qu'ils parlent affaires et pas du faux mariage à venir. Peut-être que c'était tout ce qui préoccupait les Alance, l'argent, l'argent, l'argent.

Quelqu'un posa sa main sur ma cuisse. C'était doux et réconfortant, m'assurant que tout était toujours là, plutôt que tout ne soit que suggestif. Je levai les yeux de mon verre à moitié plein, et je trouvai une paire d'yeux noirs foncés qui me fixaient.

— Ça va, Rachel ? chuchota Peter à mon oreille.

Je gloussai.

— Ton haleine est si chaude. Et tu sens si bon.

Le son de son rire profond vibrait dans ma poitrine.

— Oh, la vache. Tu es complètement saoule.

Je fis la moue, mais je ne détournai pas le regard.

— Non, je ne le suis pas.

— Je ne savais pas que tu tenais si peu. C'est probablement parce que tu ne bois pas souvent.

— Je tiens pas bou...

Un hoquet me coupa.

— Je tiens très bien, je réessayai, cette fois avec succès.

— Je crois qu'on va arrêter là, dit-il doucement, gentiment. C'était probablement l'alcool qui parlait, mais Peter semblait vraiment inquiet.

— Non, non, je vais bien.

En disant cela, je me rendis de plus en plus compte que je commençais à bafouiller. Je chuchotai, de peur de me ridiculiser.

— Je suis désolée, je suis désolée. Tu crois qu'on pourra bientôt rentrer à la maison ?

Peter leva la main et me massa doucement la nuque. Ses mains étaient belles, chaudes et fortes, chassant la tension dans mes muscles comme par magie. Il roucoula :

— Bientôt, bébé, bientôt. On en a presque fini ici. Tu t'en sors très bien.

Mon pouls s'accéléra. Il ne m'avait jamais parlé avec autant d'adoration. J'ai encore rigolé, parce que je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Je suis ton bébé.

Peter me brossa quelques mèches de cheveux qui étaient tombées devant mon visage derrière l'oreille. Il sourit tendrement, les coins de ses yeux frissonnaient.

— Oui, tu l'es, fredonna-t-il, assez fort pour que tout le monde l'entende.

D'un seul coup, les chuchotements et les regards curieux m'atteignirent, pénétrant dans le bourdonnement prudent que j'avais mis en place pour les ignorer. Je me déplaçai inconfortablement dans mon siège et je m'accrochai au bord de la table à manger, à la recherche d'un point d'ancrage. Je me dis que je pouvais le faire. J'avais juste besoin de durer quelques minutes de plus et ensuite je pourrais rentrer chez moi.

Peter et moi avions déjà convenu que nous annulerions les fiançailles dès que sa mère se serait rétractée, mais je devais admettre qu'il y avait quelque chose d'agréable à ce que Peter me murmure dans les oreilles et joue avec mes cheveux.

Lorsque nous eûmes finalement terminé, il était un peu plus d'une heure du matin. Le restaurant est resté ouvert juste pour nous servir, alors Peter

s'assura de laisser un très gros pourboire bien ouvertement à tout le personnel. C'était une décision stratégique. Tout ce qu'il faisait était stratégique. Si j'avais de l'argent sur moi, je parierais qu'il y aurait plusieurs articles en tête d'affiche dans les magazines de commérages et les sites web sur la générosité du grand Peter Alance. Ce n'était pas comme s'il avait besoin d'influencer l'opinion publique. Tout le monde aimait le fantastique, le merveilleux Peter Alance.

— Tu me trouves fantastique ? gloussa-t-il en riant.

Je faillis sauter hors de mon corps.

— Qu-Quoi ?

— Tu viens de dire que j'étais fantastique. Et merveilleux.

— Merde, j'ai dit tout ça à haute voix.

Peter hocha la tête en levant un bras pour faire signe à une limousine qui attendait.

— Oh que oui.

— Sais-tu s'il est possible qu'une personne meure de honte ?

— Pourquoi ? Dois-je t'appeler une ambulance ?

Je pris une grande inspiration. Nous avions réussi à sortir, mais je n'arrivais pas à me souvenir d'avoir quitté le restaurant pour me rendre sur le trottoir. Tout d'un coup, je me retrouvais assise à l'arrière d'un véhicule, cachée sous le bras de Peter. Il avait placé sa veste de costume sur mes genoux pour repousser le froid du soir. L'arrière de la limousine sentait la cigarette et la poussière, me bouchant tellement le nez que je toussais pour dégager mes voies respiratoires.

— Est-ce que ça va ? demanda Peter à voix basse par-dessus le moteur vibrant de la voiture.

— Hum, ouais. Ça va.

Mes paroles étaient encore lourdes, paresseuses. Chaque fois que je clignais des yeux, j'étais à deux doigts de m'endormir.

— Où allons-nous ?

— Je te ramène à ton appartement.

— Je te rembourserai pour le taxi.

— Ce n'est pas la peine, Rachel. Je m'occupe de toi.

Je m'occupe de toi. Ces mots me semblaient trop gentils dans mes oreilles très saoules et très fatiguées.

Je me suis retrouvée à le regarder fixement. J'admirais la ligne dure de sa mâchoire, la forte pente de son nez, la façon dont ses sourcils épais étaient si bien sculptés. J'étais envoûtée par le grain de beauté singulier au coin de sa pommette, si faible que je ne l'avais jamais remarqué avant maintenant. Peter avait de longs cils courbés et une barbe soigneusement taillée qui donnait à tout son visage une robustesse contrôlée. C'était sa bouche que je ne pouvais pas quitter des yeux. La courbe lisse de ses lèvres était hypnotisante, plus douce qu'un oreiller fait de nuages.

— Rachel ? m'appela-t-il.

Je voyais sa bouche bouger, s'étirer.

— Tu es méchant, dis-je sans réfléchir.

— Comment ça, bébé ?

Il recommençait avec cette histoire de bébé. Pourquoi m'appelait-il comme ça alors qu'il n'y avait personne ? Notre relation, ou l'absence de relation, n'avait plus besoin d'être un secret. Je doutais sérieusement que le chauffeur de limousine puisse utiliser cette information. Néanmoins, je croisai les bras et secouai la tête.

— Tu me taquinais, je me mis à pleurer.

— Quoi ? Quand ?

— De retour au bureau. Tu allais m'embrasser, et tu ne l'as pas fait.

Peter rit doucement.

— Es-tu en train de me dire que tu es déçue ?

Je me blottis contre lui, attirée par sa chaleur. Je dus pencher la tête pour garder les yeux sur ses lèvres.

— Tu sens bon, je laissai échapper. Et ton visage est beau.

Amusé, Peter sourit et dit :

— Qu'est-ce que tu aimes d'autre ?

Je fredonnai, pensive.

— C'est bien que tu sois gentil. Tu es méchant avec les autres, mais pas avec moi.

— C'est parce que tu es spéciale, Rachel.

Avais-je bien entendu ? Est-ce que c'était une trace de rougissement que je voyais sur le bout des oreilles de Peter ? Mon Dieu, à quel point étais-je ivre ? Je jurai de ne plus jamais boire. Je priai pour qu'au matin, j'oublie tout de cette entrevue embarrassante.

— Peter ?

— Hm ?

— Tu me trouves moche ?

Peter se recula et me regarda droit dans les yeux.

— Non, répondit-il fermement. Rachel, pourquoi tu dis ça ?

— Ça n'aurait pas plus de sens si tu étais fiancé à quelqu'un de réaliste ? De plausible ? De...

Je faisais des gestes avec mes mains, ne sachant pas trop comment exprimer mes pensées ivres en mots concrets.

— Plus appropriée pour toi. Waouh, l'anglais c'est dur.

— Rachel, je-

— Une fois, tu m'as dit de me coiffer et de me maquiller parce que tu ne voulais pas traîner quelqu'un qui me ressemblait, marmonnai-je.

— Ta mère a peut-être raison.

— Elle n'a pas raison.

Une voix lancinante à l'arrière de ma tête se mit à me crier dessus. Tu n'es pas assez jolie. Tu n'es pas assez intelligente. Tu n'es pas assez bien pour lui. C'est pour ça que je n'aimais pas boire. Je perdais le contrôle. Mes pensées n'étaient plus les miennes. Au lieu de cela, elles appartenaient à tous mes doutes et à tous mes problèmes, remontant à la surface pour s'emparer de tout le reste. Des larmes ont commencé à me piquer les yeux, et ma gorge a

commencé à se refermer quand j'ai étouffé un petit sanglot.

— Je ne pense pas que je suis assez bien, chuchotai-je.

Quelque chose de vraiment effrayant a traversé l'expression de Peter. Il avait l'air d'avoir été poignardé en plein cœur. Ses sourcils sillonnaient, ses lèvres magnifiques se serraient l'une contre l'autre pour former une fine ligne, et il avait l'air de retenir son souffle. Je ne savais pas s'il était en colère ou s'il était blessé. J'étais trop étourdie et bouleversée pour lire son expression correctement. Avais-je dit quelque chose de mal ? M'étais-je ridiculisée ? Pourquoi Peter ne disait rien ?

Mes inquiétudes se dissipèrent à la seconde où ses lèvres rencontrèrent les miennes.

Peter me prit doucement le visage, se penchant vers mes lèvres pour m'embrasser. Il était beaucoup plus doux que je ne l'aurais imaginé, me manipulant avec tant de soin que j'étais sûre que j'allais me fissurer. La chaleur de sa peau sur la mienne, le goût de ses lèvres me faisait me sentir plus en sécurité que je ne l'avais été depuis des années. Son odeur familière de bois de santal me berçait dans un état de confort. La dernière chose dont je me suis souvenue avant de fermer les yeux et de m'évanouir, c'était le doux sourire que Peter avait quand il s'éloignait de moi.

David



J' étais plus que livide quand Peter a franchi ma porte d'entrée avec Rachel bercée dans ses bras. Tout mon monde s'était écroulé quand je l'avais vue. Ma première pensée fut qu'elle était blessée. Ma deuxième pensée fut que Peter ferait mieux d'enlever ses stupides mains d'elle ou je lui botterais le cul. La troisième pensée que j'eus, c'est que non, Rachel allait parfaitement bien. Il s'avérait qu'elle ne faisait que dormir. Mais l'odeur d'alcool qui s'échappait d'elle et le rose sur ses joues me firent bouillir à nouveau le sang.

— C'est quoi ce bordel ? ai-je craqué en sautant du canapé pour prendre Rachel.

Peter, ce connard, refusait de me la donner.

— Où est sa chambre ? Je vais la poser.

— Je vais la coucher. Vous devez partir.

Le millionnaire snob me jeta un regard peu convaincu.

— Je peux la porter.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Vous l'avez forcée à boire ? Je le jure devant Dieu, si vous l'avez forcée à boire, je vais...

Peter m'ignora complètement, traversant le salon comme si cet endroit lui appartenait. Il marchait dans le couloir avec Rachel dans les bras. Un goût amer enroba ma langue. Je n'aimais pas qu'il la touche. Je n'aimais pas que Rachel s'évanouisse dans ses bras. Je n'aimais rien de cette situation, parce que je n'avais aucune idée de ce qui se passait ou de ce qui allait se passer ensuite. Je les ai suivis dans la chambre de Rachel pour m'assurer qu'il ne faisait rien de drôle.

Peter me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Retire les couvertures, ordonna-t-il.

J'allais le brusquer et lui dire de le faire tout seul, mais je voulais d'abord m'occuper de Rachel. A contrecœur, je fis ce qu'il me demandait, tout en me disant que c'était pour le bien-être de Rachel. Il l'allongea sur le lit sur le côté pendant que je lui mettais les couvertures. Une fois que nous étions sûrs que Rachel était couchée et endormie pour la nuit, Peter et moi nous sommes retirés tranquillement dans le couloir et avons fermé la porte de sa chambre.

Je le saisis alors par le col de sa chemise et je le poussai contre le mur, en sifflant, les dents serrées.

— Parle. Maintenant.

Ce connard mit les mains en l'air et osa me faire un petit sourire.

— Elle a un peu trop bu au dîner.

— Pourquoi t'as pas pris soin d'elle ?

— Je l'ai fait, dit-il froidement. Je pensais qu'elle pouvait le tenir. Tout le monde buvait.

Je roulai des yeux.

— C'est une excuse horrible.

— Elle va s'en sortir. Elle a juste besoin de dormir.

Il passa à côté de moi et m'écarta facilement du chemin comme si je ne pesais rien. Cela ne fit que m'irriter davantage, le feu qui brûlait dans mon estomac devenant un enfer indomptable. Je lui courus après, lui coupant la route dans le salon.

— A quel foutu moment, je-

Peter mit rapidement un doigt sur ses lèvres et me fit taire.

— Silence. Tu ne veux pas la réveiller, n'est-ce pas ?

Je serrai ma mâchoire si fort que j'entendis mes molaires grincer les unes contre les autres. Le son retentit à travers mon crâne et me fit frissonner terriblement le long de ma colonne vertébrale.

— T'es un fils de pute, tu sais ça ?

Peter me sourit.

— Tu tiens vraiment à elle.

— Bien sûr que oui. Elle est comme une sœur pour moi.

Il claqua la langue. Le son ne faisait que m'ennuyer davantage.

— Non.

— Comment ça, « non » ?

— Tu l'aimes beaucoup. Plus qu'une sœur. Je crois que tu es amoureux.

Mes narines se sont évasées tandis que mon cœur battait contre ma cage thoracique.

— Ne sois pas ridicule. Je ne... Je ne... Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Peter a relâché un petit rire.

— Il est important pour moi que je connaisse mes concurrents.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

Il ne répondit pas. Au lieu de cela, il se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

— Bonne nuit, David, gloussa-t-il en sortant de l'appartement.

Je restai là pendant quelques minutes, perdu dans mes pensées. Tout s'était passé si vite que l'information était encore en cours de traitement dans mon cerveau. Peter venait de me traiter de concurrent ? Avait-il aussi des sentiments pour Rachel ? Si c'était le cas, il n'était pas question que je laisse ce riche bâtard lui voler son cœur et l'emmener. Elle méritait mieux qu'un cul chauvin.

Je fus tiré de ma spirale de pensées quand j'entendis un bruit sourd de la chambre de Rachel. Je courus jusqu'au bout du couloir pour vérifier qu'elle allait bien, ouvrant la porte juste à temps pour la voir se lever sur ses mains et ses genoux. J'allumai les lumières, ce qui n'était probablement pas la meilleure idée, parce que Rachel plissa les yeux douloureusement pendant qu'ils s'adaptaient à l'éclat soudain.

— Ugh, gémit-elle. C'est quoi ce bordel ? Comment suis-je arrivée ici ?

Je m'agenouillai à côté d'elle et posai ma main sur son dos, lui apportant le soutien dont elle avait si clairement besoin.

— Tu es chez toi, dis-je calmement. Peter vient de te ramener. Tiens, on va te nettoyer un peu. Rachel mit la main dans la mienne en tremblant, et c'est là que je la vis.

Il y avait une énorme bague en diamant enroulée autour de son doigt. C'était si éblouissant et si gros que j'avais peur de devenir aveugle si je la regardais trop longtemps. Mes yeux s'élargirent dans une combinaison de choc et d'horreur.

— C'est ce que je pense que c'est ? J'espère que c'est une bague à bonbons réaliste ou quelque chose comme ça.

Rachel serra ses mains contre sa poitrine comme si elle avait été brûlée par du métal chaud. Elle essayait de cacher l'anneau sous la paume de son autre main.

— Ce n'est rien, dit-elle. Ne t'inquiète pas pour ça. Oh, mon Dieu. Je pense. Je vais vomir.

— Dis-moi ce qui se passe. Qui t'a donné ça ?

— Peter.

Ses paroles se fondaient l'une dans l'autre, signe évident qu'elle sortait encore de son état d'ébriété.

— Quoi ? Quand ? Pourquoi, hein ?

— La mère de Peter est une personne horrible.

— Bah oui, elle l'a élevé, donc ce n'est pas étonnant.

Rachel avala et secoua la tête.

— On a simulé des fiançailles pour qu'elle lui lâche la grappe.

Je n'avais jamais connu la fureur jusqu'à cette nuit-là.

— Il se sert de toi, je crachai. Je vais le tuer.

Elle commença à secouer la tête si furieusement que je crus qu'elle allait se rendre malade. Je posai mes mains sur ses épaules et j'essayai de lui brosser les cheveux hors des yeux.

— S'il te plaît, non, hoqueta-t-elle. — Tout va bien.

— Ray, tu n'as pas idée à quel point c'est le bordel cette histoire ?

— Je... Je sais.

— Vraiment ? Ou tu dis ça pour me faire taire ?

— Je sais que c'est le bordel. Mais prends du recul et réfléchis un peu. Il me paie très cher pour faire semblant d'être sa fiancée. Rien de tout cela n'est réel.

Ses joues rougissaient de rose vif.

— Du moins, je le pense. Mais de toute façon, ça n'a pas d'importance. Je pourrai m'occuper de nous deux pendant un an avec ce que je gagne.

J'avalai la boule sèche dans ma gorge. Mon estomac se tordit en un million de petits nœuds, utilisant mes tripes pour se pendre de manière impossible.

— Tu fais ça pour nous ?

Elle me tapota la joue.

— Tu es mon petit frère. C'est mon travail de veiller sur toi.

Je ne trouvais pas les mots justes pour le dire. Une déception terrifiante me submergea, inondant mon esprit, mes poumons, mes veines même. Rachel ne pensait pas à moi autrement qu'à un frère, alors que j'étais ici, à me languir d'elle depuis que nous nous étions rencontrés pour la première fois dans le système. Elle ne me regardait pas de la même façon que Peter. Elle ne me parlait pas comme elle le faisait avec lui. Peut-être que Peter avait tort.

Il n'y avait pas de compétition à y avoir en premier lieu.

Je soupirai et je mordis ma lèvre pour éviter de crier, de pleurer, de m'effondrer en boule et de m'allonger par terre avec Rachel. Je l'aidai à se remettre au lit, me remettant de toutes les dures vérités que j'avais apprises ce soir-là.

Rachel



J' avais mal à la tête.

Je jurai de ne plus jamais laisser l'alcool passer sur mes lèvres. Je devenais trop vieille pour boire autant et repartir le lendemain sans gueule de bois. Mes tempes palpitaient à chaque battement de cœur, les oiseaux du matin qui gazouillaient à l'extérieur de l'immeuble du bureau étaient beaucoup trop bruyants, et les lumières fluorescentes du bureau de Peter étaient sur le point de me rendre aveugle. Le pire dans tout ça ?

Je me souvenais de tout.

Je me souvenais que Peter m'ait embrassée à l'arrière de la limousine. Je me souvenais de la façon dont il me regardait avec tant d'adoration et de chaleur dans ses yeux. Je me souvenais qu'il jouait avec mes cheveux, qu'il me respirait et qu'il m'avait transportée jusqu'à mon appartement. Je me souvenais qu'il m'avait mis au lit et que je m'étais réveillée quelques minutes plus tard avec l'idée stupide de pouvoir le rattraper.

J'avais tant de questions. Pourquoi m'avait-il embrassée ? Est-ce qu'il voulait dire quelque chose par là, ou est-ce qu'il jouait avec moi ? Je voulais vraiment savoir, mais j'avais trop peur de demander. J'avais presque envie de me faire porter malade pour éviter les conversations embarrassantes qui m'attendaient, mais je savais à quel point j'étais importante pour Peter dans son travail quotidien. Sans moi, il serait perdu. J'organisais tout, je prenais soin de chaque petit détail — de la livraison de son déjeuner tous les jours à midi pile jusqu'au nettoyage à sec pour qu'il ait un costume frais à porter pour les réunions d'affaires importantes de la journée. Je ne pouvais pas le laisser se noyer tout seul. C'est là que j'ai compris. Ce n'est pas que je ne pouvais pas l'abandonner.

C'est que je ne voulais pas le faire.

Peter arriva à six heures du matin, pile à l'heure, comme il le faisait chaque jour où je travaillais pour lui. Il était vêtu de son habit habituel, un ensemble composé d'un bouton-pression blanc, bien caché sous la taille et la ceinture de son pantalon noir repassé. Ses manches étaient retroussées aux trois quarts aujourd'hui, exposant ainsi ses avant-bras solides. Dans une tournure étrange des événements, il ne portait pas sa cravate comme d'habitude, et avait plutôt déboutonné le haut aux boutons de sa chemise. Mes yeux balayèrent son cou épais et ses clavicules définies, la peau avait l'air stupidement douce. Je sentais mes yeux brûler, non pas à cause de mon horrible gueule de bois, mais parce que je le regardais depuis si longtemps que mes yeux commençaient à sécher.

Je me présentai avec son emploi du temps de la journée, imprimé sur une feuille volante comme d'habitude. Aujourd'hui, il y avait quelque chose de différent dans l'air. Il me sourit dès qu'il posa les yeux sur moi et me regarda pendant que je marchais. Il avait l'air sincèrement heureux de me voir. Normalement, il gardait la tête baissée et se concentrait sur son travail, aboyant les ordres de lui apporter un café ou de faire des photocopies pour lui. Son attention, aussi agréable soit-elle, était électrique et accablante pour quelqu'un dans mon état, potentiellement encore ivre.

— Bonjour, Rachel, dit-il.

Sa voix était comme si j'écrasais mes mains sur du velours lisse.

— Bonjour, je bégayai, posant son emploi du temps sur son bureau. Je vous sers quelque chose ? Café ? Du thé ?

— Je vais bien, merci.

— OOK. Bien. Je veux dire, je suis contente.

— Rachel ?

— Oui ?

— Tu te sens bien ?

— Oui, bien sûr. Pourquoi cette question ?

— Tu rougis.

Je levai la main en hâte pour toucher mes joues. Je gloussai nerveusement.

— Oh, vraiment ? Il fait juste un peu chaud ici, je crois.

— La clim est allumée.

J'éclatai d'un rire complètement nerveux.

— Je ne sais pas, alors. C'est peut-être des bouffées de chaleur. Non, attends. Ignore ce que je viens de dire. Je vais y aller maintenant, d'accord ?

Je partis à la hâte, brisant presque les portes vitrées du bureau en les balançant un peu trop fort derrière moi. J'étais sûre à cent pour cent que Peter avait ri quand j'étais parti.

Je retournai à mon bureau et j'essayai de me calmer, faisant un effort conscient pour inspirer lentement par le nez et expirer par la bouche. Je me dis que j'étais bête. C'était juste un baiser. Comment Peter avait-il réussi à me réduire en un petit tas de nerfs avec un simple baiser ? En quoi c'était juste ? Comment j'allais passer la journée sans passer pour une idiote ? Je n'étais pas du genre à m'évanouir ou à tomber amoureuse. J'avais toujours pensé que j'étais indépendante et forte.

Mais bon sang, c'était un bon baiser. Peter m'avait traitée si gentiment que ses lèvres avaient à peine effleuré les miennes. Pendant que j'étais assise là, à vérifier et revérifier mes emails à la recherche de messages qui, je le savais, n'allaient pas venir, mon esprit commença à s'égarer tout seul. Je voulais savoir ce que ça faisait d'avoir sa langue sur la mienne. Je voulais me défoncer à l'odeur de son eau de Cologne. Je voulais savoir ce que c'était que d'avoir son poids contre moi, de sentir ses muscles ondulés sous mes doigts. J'avais réussi à tenir six mois sans penser à mon patron, et en une seule nuit, ma force intérieure avait été complètement anéantie.

Je me raclai la gorge et j'essayai de me mettre au travail. Peut-être que si je faisais comme si de rien n'était, tout redeviendrait normal. J'avais bien besoin de l'excuse d'avoir été saoule la veille pour ne pas m'en souvenir. Peter avalerait probablement ça, n'est-ce pas ? C'était juste un baiser et on n'avait pas besoin d'en faire toute une histoire. J'étais juste sa prétendue fiancée et son assistante personnelle à plein temps. Pourquoi compliquer les choses avec des sentiments ou quoi que ce soit qui nous avait réunis la veille ? Tout ça devenait trop dur à gérer pour moi. J'avais juste besoin de me concentrer sur mon travail.

C'était sûrement la solution à tous mes problèmes.

Peter



J' ai soudain réalisé qu'on avait un problème.

C'était bien beau de dire que Rachel était ma fiancée, mais il allait être évident pour tout le monde que quelque chose n'allait pas quand ils réaliseraient qu'elle ne vivait pas vraiment avec moi. Connaissant Mère, elle fouinait probablement déjà dans les failles de notre histoire. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était d'aller voir le portier de mon immeuble, de montrer une photo de Rachel et de lui demander s'il l'avait vue. Quand la réponse inévitable serait révélée être non, Mère saurait que je mentais. J'avais besoin de garder une longueur d'avance si je voulais garder un semblant de vie privée. Aussi privée que possible, vu qui j'étais.

Heureusement, ma charge de travail était plutôt légère. Mon manque de réunions et d'emails d'affaires auxquels je devais répondre me permettait en fait de passer du temps à réfléchir. C'était rare d'avoir une heure ou deux pour moi tout seul, alors une journée entière était un vrai régal. Je passerais la majeure partie de la journée à élaborer un plan, à travailler le courage de demander à Rachel de venir dans mon bureau pour discuter de nos options. Elle m'évitait, c'était évident. Elle faisait comme si de rien n'était, comme si je ne l'avais pas embrassée. Je ne savais pas quoi en faire. C'était la première fois de ma vie qu'une femme faisait tout son possible pour ne pas être avec moi. Mais ce fait et ce seul fait me la rendait encore plus désirable.

J'avais eu un avant-goût, un échantillon. Maintenant, je voulais vraiment explorer tout le buffet.

Je ne pensais pas être aussi nerveux que quand je l'avais embrassée. Mon cœur s'était mis à battre dans ma poitrine dans les secondes qui avaient précédé le baiser. J'étais un homme confiant dans tous les aspects de ma vie,

donc je ne comprenais pas pourquoi j'étais si inquiet de tout gâcher avec Rachel. Un million de scénarios désastreux s'étaient joués dans ma tête avant que je ne l'embrasse. J'avais pensé que j'allais glisser et embrasser son nez à la place. Ou peut-être qu'elle s'empresserait de me repousser. Je dus admettre que je me sentais un peu coupable. J'aurais préféré l'embrasser alors qu'elle était complètement sobre. La dernière chose que je voulais, c'était dépasser ses limites — plus que ce que j'avais déjà fait en lui demandant d'être ma prétendue fiancée et tout.

Quand j'eus pris assez de courage pour lui parler, la journée de travail était terminée. J'étais resté bien au-delà de la fermeture pour remplir de la paperasse, ce qui signifiait que Rachel était toujours à son bureau au cas où j'aurais besoin d'elle. Elle avait l'air occupée, tapant rapidement sur son ordinateur. Mais il était impossible d'ignorer ses regards penauds sur moi, ou la façon dont elle essayait de cacher son joli petit sourire chaque fois que nos yeux se croisaient. Le reste du bureau était parti depuis longtemps, alors il n'y avait plus qu'elle et moi dans les couloirs sombres. À l'extérieur, la lueur argentée de la lune brillait à travers les fenêtres du bureau, peignant tout d'un blanc doux.

Je pris une grande inspiration et appuyai sur le bouton rouge de mon téléphone de bureau, faisant sonner Rachel directement. Elle s'est immédiatement relevée, sautant sur son siège quand la sonnerie l'a surprise.

— Allô ?

— Peux-tu venir ici une seconde ?

— Bien sûr, j'arrive tout de suite.

Rachel entra lentement dans le bureau. Je sentis immédiatement l'odeur de son shampoing à la vanille, l'odeur se diffusant dans l'air partout où elle marchait. Je restai assis et lui indiquai la chaise libre de l'autre côté de mon bureau. Elle s'assit, baignée dans un doux clair de lune.

— J'ai besoin que tu emménages avec moi, dis-je, passant aux choses sérieuses.

C'était une femme sensée, alors je pensais qu'elle comprendrait si je ne perdais pas de temps.

— Pardon, quoi ?

Je me levai et tournai autour de mon bureau, m'appuyant contre le bord le plus proche d'elle. Il n'y avait qu'un pied de distance entre nous, mais c'était beaucoup trop loin à mon goût. Mes yeux la ratissaient du regard, je voyais vraiment ses détails. Je l'avais vue des centaines de fois, mais je ne l'avais jamais vraiment regardée. Pas jusqu'à récemment. Avant, je lui prêtais à peine attention parce qu'elle n'était pas mon type. Maintenant, c'était comme si je n'en avais jamais assez.

Comment avais-je pu ne jamais remarquer les taches de rousseur sur l'arête de son nez ? Comment avais-je pu ne jamais apprécier la plénitude de ses lèvres et la façon dont elles semblaient toujours être enroulées dans un sourire naturel. Pourquoi ses longs cheveux noirs avaient toujours l'air si doux et brillants ? Rachel portait très peu de maquillage, alors j'aurais dû être ébloui par sa beauté naturelle dès que je l'avais vue. J'étais trop fier, trop coincé pour réaliser qu'elle était probablement la femme la plus éblouissante que j'aie jamais vue. C'était un miracle ce qu'un peu de temps et un changement de perspective pouvaient faire.

Je fus submergé par une envie soudaine de me rapprocher. Je voulais la respirer, la goûter, sentir ses courbes contre mon corps dur. Je me sentais à la fois défoncé et ivre maintenant qu'elle était si proche, et je ne savais pas si je devais tomber à genoux et la regarder comme une divinité à vénérer, ou si je devais lui jeter mes bras autour et la garder en sécurité — mon petit secret du reste du monde.

Rachel commença à s'en prendre à ses ongles. Je pensai seulement que c'était une de ses habitudes nerveuses. C'était mignon, vraiment, la façon dont elle jouait et bougeait. Je me donnais un coup de pied dans la tête pour ne pas avoir réalisé à quel point elle était mignonne avant. Ou à quel point elle était voluptueuse. Son sens du style n'avait pas vraiment changé, même si je lui avais fourni les fonds nécessaires pour acheter une toute nouvelle garde-robe. Sa chemise était mal ajustée, à peine capable de couvrir son décolleté, bien que le tissu ait très bien pincé autour de sa taille fine. Elle portait aussi une jupe crayon que je trouvais personnellement un peu trop courte, mais elle portait des bas foncés pour cacher la peau claire de ses longues jambes. Je ne comprenais pas pourquoi je ressentais le besoin de la couvrir, surtout pour éviter que ses collègues masculins ne la reluquent. Quand il s'agissait de Rachel, je n'arrivais pas à comprendre ou à décrire ce sentiment de surprotection qui se levait dans ma poitrine chaque fois que je la regardais.

— J'ai besoin que tu emménages avec moi, répétais-je lentement. Les gens penseront que c'est suspect si ma future femme ne vit pas avec moi.

— Tout ça va trop vite.

— Je comprends que ce soit un peu trop...

— Un peu trop ? répéta-t-elle en riant anxieusement. Peter, je ne... Elle soupira et scella ses lèvres, perdant courage au milieu de sa phrase.

— Parle-moi, dis-je aussi doucement que possible.

Rachel me regarda avec ses grands yeux de biche. Autrefois, je les avais trouvés un peu bêtes, mais maintenant ils étaient attachants. Ses pupilles étaient dilatées.

— Tout cela va si vite, commença-t-elle. J'étais heureuse de faire semblant d'être ta petite amie. Et j'étais d'accord pour faire semblant de me fiancer. J'espère que ça ne te dérange pas que je le dise, mais j'ai plutôt aimé rabâcher ta mère.

— Mais ?

— Mais où cela s'arrête-t-il ? Maintenant, tu veux que j'emménage. Qui sait ? Qui sait ? Peut-être que tu auras besoin de te marier avec moi, tout ça parce que tu ne veux pas avoir affaire à ta mère. Ça devient le bordel, Peter. Et je ne sais pas si c'est encore ce que je veux. Ça commence vraiment à gâcher mes sentiments pour toi...

— Tu as des sentiments pour moi ?

Rachel se tut immédiatement et me fixa comme si elle venait de détruire quelque chose de précieux. Elle se leva rapidement et se retourna, faisant une pause vers la porte.

— Peu importe. Oublie ce que j'ai dit. Je rentre chez moi.

Je savais que je devais agir. J'avais besoin d'agir maintenant.

Avant qu'elle puisse partir, je pris la main de Rachel et je la retournai. Je fis un pas de géant en avant et je fermai la distance entre nous, encerclant mes bras autour de sa taille pour qu'elle ne puisse pas partir. Surprise, Rachel plaça les paumes de ses mains à plat sur ma poitrine dans une tentative timide de me tenir à distance. Mais en la regardant, je sus que j'étais fichu. J'avais

besoin d'elle. Je voulais la sentir contre moi. Jamais auparavant je n'avais été aussi exalté de courir après une femme. Il était clair dans ses yeux et la façon dont sa bouche s'ouvrait, dans la façon dont elle poussait ses hanches vers l'avant dans les miennes, que Rachel me voulait aussi.

Je l'embrassai fort en peignant mes doigts dans ses longs cheveux. C'était aussi doux que je l'imaginai. Je lui taquinai les lèvres du bout de la langue, et avec un gémissement langoureux et séduisant, Rachel ferma les yeux et me laissa entrer. Nos langues se glissèrent l'une sur l'autre dans l'urgence. Elle haleta dans ma bouche, son souffle chaud ricochait sur mon visage pendant que nous explorions l'intérieur de la bouche de l'un et de l'autre. Rachel goûtait chaque once d'eau aussi sucrée qu'elle l'était, mais ma curiosité me ramenait encore et encore à son goût.

Dans une tournure surprenante des événements, c'est Rachel qui fit le prochain pas. Elle m'attrapa par le col de ma chemise et s'appuya contre moi. Je fis un pas en arrière pour contrer son poids, en tombant contre la surface de mon bureau. Alors que nous partagions des baisers fiévreux, Rachel roula ses hanches contre moi et la raideur croissante dans mon pantalon. Je gémis en lui suçant la langue, plus qu'un peu électrisant pour qu'elle me taquine. Ses mains vagabondaient avec impatience sur ma poitrine, sentant mes muscles durs sous la soie douce de ma chemise.

Je fus le premier à m'échapper. J'avais besoin d'air.

De toute évidence, Rachel non.

Elle descendit le long de mon menton, m'enfonça des baisers chauds dans la mâchoire, dans ma gorge, déboutonnant ma chemise en hâte afin de pouvoir me fouiller, les lèvres contre ma poitrine. Elle traîna jusqu'en bas, embrassant mes abdominaux, mes hanches, jusqu'à ce qu'elle soit enfin à genoux devant moi en train de travailler rapidement ma ceinture et mon pantalon. Les mains de Rachel étaient d'une agilité impressionnante, ses doigts minces caressant ma bite déjà dure à travers le tissu de mon slip boxeur noir. Elle passa sa langue sur toute la longueur à travers le tissu, entourant mon membre d'une chaleur délicieusement humide.

— Attends, je haletai, plaçant doucement ma main sur sa tête.

Elle leva les yeux, un peu effrayée.

— Quoi ? Est-ce que ça va ? Est-ce que je t'ai fait mal ?

Je secouai la tête.

— Non, c'est juste... Tu n'as pas à faire ça.

Rachel continuait à me tenir le regard, sans être dérangée.

— J'en ai envie.

— Tu t'es déjà surpassée pour moi, Rachel. Tu n'as pas à faire ça si tu n'as pas...

Avant que j'aie pu finir ma phrase, Rachel avait doucement mis ses doigts sur la ceinture de mes sous-vêtements et de mon pantalon et avait tout enlevé. Je lâchai un soupir quand l'air frais frappa ma bite enflée, la pointe fuyant déjà un peu de liquide séminal. Rachel se lécha les lèvres avant de taquiner mon gland avec le bout de sa langue. Je fus secoué par un choc soudain de plaisir qui se fraya un chemin à travers mon système. Rachel enroula ses doigts autour de mon membre et le caressa deux ou trois fois pour avoir une idée de ma largeur et de ma circonférence. Elle avait l'air un peu hésitante, ce qui me poussa à demander :

— Est-ce que ça va ?

Elle me regarda et sourit.

— Es-tu normalement aussi bavard avec toutes tes amies ?

— Eh bien, enfin, non. En fait, je tiens à toi. Je ne veux pas que tu te sentes mal à l'aise.

— Je suis flattée, gloussa-t-elle avant d'enrouler sa bouche autour de ma bite.

Je lançai la tête en arrière et soupirai de soulagement. Sa bouche était merveilleusement humide, chaude et bonne. Elle me recueillait, centimètre par centimètre, jusqu'à ce que son nez soit niché dans un lit de poils grossiers. Je dus fermer les yeux quand le bout de ma bite heurta le fond de sa gorge. J'avais besoin de me concentrer sur autre chose alors qu'elle se creusait les joues et commençait à me sucer en faisant tourner sa langue sans abandon. Si je ne me concentrais pas sur autre chose, ce serait terriblement court.

J'essayais de penser aux feuilles de calcul. Les feuilles de calcul étaient un bon moyen d'éviter un point culminant prématuré. Les chiffres, les médianes, les cours des actions, les lignes dures pour montrer l'inflation, ma ligne dure, la bouche de Rachel.

Ah, merde.

— Rachel, ai-je respiré, une fois de plus peignant mes doigts dans ses cheveux. Doucement, je lançai.

Je pouvais sentir son sourire autour de ma bite. Elle ne s'est pas arrêtée, poursuivant son rythme fantastique sans relâche. Je ne savais pas combien de temps encore j'allais tenir. Je voulais lui faire plus plaisir à elle. Je me tirai aussi loin que je pus, le cul sur le bord de mon bureau. Je saisis Rachel par les épaules et la soulevai sur ses pieds, nous faisant tourner les deux autour d'elle pour qu'elle soit celle qui était coincée en place. Je n'avais pas pu m'en empêcher.

Je glissai mes mains sous sa chemise et je la fis passer sur sa tête, exposant ses gros seins qui étaient cachés sous un délicat soutien-gorge de dentelle blanche et noire. Je me penchai et j'arrachai le tissu, l'embrassai sur la poitrine et lui taquinai les mamelons avec ma langue. Rachel sursauta de plaisir alors que je suçais sa peau assez fort pour laisser des traces rouges, ma façon de la revendiquer comme mienne. Alors que j'embrassais son cou sensible, je tendis la main entre ses jambes et je commençai à taquiner son clitoris à travers le tissu lisse de ses collants. Un raz-de-marée d'excitation me traversa quand je découvris à quel point elle était déjà chaude et humide pour moi.

— Peter, gémit-elle, tremblant sous mon toucher. Oh, Peter.

Je ne supportais plus d'attendre. Je devais l'avoir.

D'un seul mouvement fluide, je déchirai ses bas et je poussai le tissu fin de son string noir sur le côté. Je mouillai mes lèvres en admirant sa petite chatte serrée. Je me mis à genoux et je dévorai son clitoris, agitant ma langue de toutes parts pour l'exciter vraiment avant de me concentrer sur une série de petits et grands cercles. Les bruits qu'elle faisait étaient carrément pécheurs. Rachel serrait ses genoux pour me garder exactement où elle voulait que je sois, mon nom tombant de ses lèvres comme un chant angélique ou une prière désespérée.

Ce fut quand j'ajoutai un doigt, en le courbant d'un mouvement provocateur pour stimuler son point faible, qu'elle lâcha vraiment prise. Rachel avait toujours été si calme et apprivoisée. Entendre la litanie des gémissements qui s'échappaient de sa gorge était une joie si pure.

Elle frissonnait en dessous de moi pendant que je continuais à travailler son clito.

— Peter, je vais... Putain, je vais... Peter !

Elle cria mon nom quand elle atteignit son apogée, tout son corps tremblant de plaisir. J'appréciai la façon dont ses parois se serraient autour de mon doigt, lisses et chaudes et plus que je ne pourrais jamais demander.

Je me relevai de mes genoux et je la manipulai avec soin, la tirant jusqu'au bord du bureau tout en écartant ses genoux. Rachel respirait fort, les joues et la poitrine rouges de désir.

— Je te veux bien serrée pour moi, je grognai. Je m'alignai soigneusement avec son entrée et je la pressai lentement, sifflant en m'adaptant à la chaleur diabolique de ses murs.

Rachel gémit quand je la pénétrai, lentement au début, mais c'était difficile de garder le contrôle. Elle s'agrippa à moi, en m'enveloppant les bras autour du cou pendant que j'accélérais le rythme et que je lui enfonçais mes hanches de plus en plus vite dans la poursuite du plaisir. Rachel était si douce et légère et juste assez petite pour tenir parfaitement dans mes bras. Je soutenais sa tête et le bas de son dos pendant je la pénétrais, dedans et dehors, me rapprochant de plus en plus du débordement. Les sons de la voix de Rachel résonnaient en moi, me poussant à la baiser de toutes mes forces. C'était comme si mon esprit s'était vidé, ne comprenant rien d'autre que le désir charnel.

Mon bureau était officiellement en désordre maintenant. Des stylos et des papiers étaient éparpillés partout. Dans notre passion, nous avons réussi à faire tomber ma lampe de bureau et mon ordinateur portable, tous deux maintenant fissurés et probablement endommagés au-delà de toute réparation. Mais ils ne signifiaient rien. Il n'y avait rien que mon argent ne pouvait remplacer. Mais ce moment, cette douce chance d'avoir Rachel pour moi tout seul — inestimable.

J'appuyai mon front sur le sien, haletant contre sa bouche.

— Regarde-moi, Rachel.

Ses yeux s'ouvrirent, ses pupilles dilatées au maximum. Elle avait de si beaux yeux, tachetés d'un peu d'or autour des bords, mais plus foncés vers le centre dans un beau dégradé de noisettes.

— Garde les yeux sur moi, lui dis-je d'une voix bourrue et autoritaire.

— Oh, mon Dieu, gémit-elle, le son descendant de ma poitrine jusqu'à ma bite, la faisant pulser encore plus fort.

Un bouillonnement de chaleur commença à s'accumuler au fond de mon ventre avec une intensité rapide. Je savais que la libération n'était qu'à quelques secondes, alors je savourai chaque seconde pendant que j'étais encore en elle. Rachel était fantastique — mieux que fantastique, fabuleuse. Franchement, je ne trouvais pas les mots pour décrire à quel point elle était parfaite. Il ne me fallut que trois ou quatre poussées de plus pour déborder, remplissant Rachel au maximum et profondément. Nos bouches se trouvaient l'une l'autre comme des aimants, échangeant des baisers à un rythme plus tranquille alors que nous descendions tous les deux de nos sommets agréables. Je ne voulais pas la laisser partir. Maintenant que je l'avais, je ne voulais pas qu'elle parte. Il devait y avoir un moyen de la garder, pour lui montrer que j'avais plus besoin d'elle que je ne le pensais.

Je chuchotai à voix rauque contre ses lèvres, toujours à l'intérieur d'elle :

— Sors avec moi.

— Quoi ?

— Je sais que je fais tout ça dans le désordre, mais je veux essayer de sortir avec toi. C'est d'accord ?

Rachel soupira en riant. Comment n'avais-je pas réalisé plus tôt que c'était le plus beau son du monde ?

— Le patron sort avec son assistante personnelle ? C'est d'un cliché.

Mon expression retomba pendant une seconde.

— Ça veut dire que tu ne veux pas ? Ne te sens pas obligée de le faire parce que je suis ton patron ou quoi que ce soit. Je...

Rachel riait de plus belle.

— Je te taquine, Peter.

— Attends, alors, tu veux bien ?

Elle hocha lentement la tête avant d'amener son front à toucher le mien. Je ne m'étais jamais senti aussi heureux de ma vie.

— Ouais, allons à un rendez-vous. Essayons ça pour de vrai.

Je sortis finalement de Rachel pour revenir vers elle et me pencher pour un baiser.

— D'accord, je gloussai. D'accord, allons-y, alors. Espérons que les choses ne seront pas aussi déroutantes.

Rachel hocha la tête, portant un joli sourire. Il n'y avait que de l'optimisme dans ses yeux.

— Espérons, chuchota-t-elle avant de m'embrasser à nouveau.

Rachel



J' avais peur que David ait eu une attaque.

Peut-être un anévrisme. C'était vraiment difficile à dire.

J'agitais les mains devant son visage dans l'espoir d'obtenir enfin une réponse.

— Allô ? Terre à David ?

— Tu déménages ? il finit par bredouiller. Sérieusement ?

Nous étions assis sur le canapé de notre salon. Tout l'endroit sentait les restes de pizza et les ordures qu'on oubliait de sortir à la chute. David portait son pantalon de survêtement et son t-shirt blanc. Il n'avait pas l'air très à l'aise, bien que je soupçonnais que cela avait plus à voir avec moi qu'avec ses vêtements trop petits.

— Je ne déménage pas tout de suite. J'espère partir d'ici la fin de la semaine, pour qu'on ait le temps de s'organiser.

— Tu plaisantes. Tu dois forcément plaisanter. C'est impossible.

— Je ne plaisante pas, Davie.

— Mais... Mais pourquoi ? demanda-t-il. Il faisait des gestes de ses mains, manifestement de plus en plus exaspérés.

— Je ne vais pas te laisser en plan. Je paierai pour les mois restants du bail, pour que tu n'aies pas à t'inquiéter de ta situation financière. Et ça te donnera le temps de chercher un nouveau colocataire, si tu veux. Ou pour trouver un endroit moins cher.

— Je ne veux pas que tu déménages, se plaignait-il. Et je ne veux surtout pas que tu emménages avec lui.

Il pointa son pouce dans la direction de Peter.

Peter se tenait de l'autre côté de la pièce, regardant toutes les photos que nous avions dans des cadres sur le mur. Il ignore le commentaire de David.

— Tu as dit que tout ça était faux.

Je hochai la tête.

— Eh bien, ça l'était au début.

— Et maintenant ? Tu sors vraiment avec lui ?

— On va essayer.

David passa ses mains sur son visage et gémit.

— C'est quoi ce bordel ? Et tu emménages avant la fin de la semaine ? Tu n'as pas raté une marche, là-dedans ?

— Je suppose que ce n'est pas très orthodoxe, commenta Peter de son côté de la salle.

— Ferme-la, David craqua. Personne ne te parlait. Rachel, c'est une mauvaise idée.

J'ai enfoncé mes lèvres dans une fine ligne. Quand il s'agissait de David, j'avais normalement la patience d'une sainte. Il essayait juste de me protéger. Je pouvais voir d'où il tenait ce propos. Les choses allaient vite. Mais au fond de moi, je me sentais bien. Cela aurait été difficile à expliquer avec des mots, alors je choisis de garder le silence.

David secoua la tête encore et encore.

— Je n'arrive pas à le croire. Je n'arrive pas à croire que ça arrive. Il joue avec toi, Rachel.

— J'en prends ombrage, siffla Peter.

— Silence, tous les deux, interrompis-je.

J'essayai de placer ma main sur l'épaule de David, mais il me repoussa en haussant les épaules. Je soupirai et dis :

— Je comprends que tout cela se passe très vite. Mais je ne suis plus une petite fille. Tu n'as plus à veiller sur moi comme avant. J'ai confiance en Peter. Tout va bien se passer.

David se leva de sa place sur le canapé et se mit à mâcher l'intérieur de sa joue. Sans un mot de plus, il prit sa veste à l'arrière de la porte, puis ses clés et son portefeuille dans le petit bol qui se trouvait sur la table de la cuisine.

— Où vas-tu ? je demandai.

— Dehors.

— Dehors où ?

Il ne pouvait même pas me regarder. Je ne l'avais jamais vu aussi en colère. Je ne comprenais pas pourquoi il était si blessé par mon déménagement. Ça devait arriver tôt ou tard, mais c'était arrivé plus tôt.

— J'ai besoin d'air. Ne m'appelle pas. Enlève tes affaires quand tu veux. Je m'en fiche.

Sur ce, David partit en trombe. Je fus tentée de le pourchasser, mais ses pas s'effacèrent trop vite pour que je puisse réagir.

Je m'affaissai sur mon siège et poussai un grand soupir.

— Ça aurait pu mieux se passer.

Peter s'approcha et plaça un baiser sur ma tête.

— Peut-être, mais au moins c'est fait maintenant. Je m'assurerai de régler le loyer pour vous.

— Tu n'es pas obligé, je commençai à protester.

— J'insiste. Ce n'est vraiment rien.

Je me levai lentement et glissai ma main dans celle de Peter.

— Je suppose qu'on devrait y aller alors.

— Ça me semble bien.

— Voudrais-tu aller manger quelque chose pendant qu'on est dans ce coin de la ville ?

— Dans ce quartier ? Non. Je pensais qu'on pourrait aller manger une pizza.

— Avais-tu un endroit en tête ?

— L'Italie.

J'étouffai un rire.

— Très drôle.

Peter me tira sur la main.

— Je suis sérieux, bébé. Je peux nous faire prendre un vol pour Milan en une heure.

Mes yeux s'élargirent. Les voyages n'avaient jamais vraiment été un grand intérêt pour moi, surtout parce que je n'en avais pas les moyens. Mais maintenant que j'étais avec Peter, tout dans le monde semblait soudain une possibilité.

— Oh, wow. D'accord. Tu es sérieux ?

— Quand ne suis-je pas sérieux ?

— Très vrai. Je n'ai pas besoin de réviser mon italien, n'est-ce pas ?

— Non, c'est pas grave.

Je lui serrai la main et gloussai.

— Eh bien, alors. Allons-y, d'accord ?

David



Oh mon Dieu. Oh, mon Dieu, qu'est-ce qui se passait ? Je courais aussi loin que mes jambes me le permettaient. Je ne pouvais plus rester dans cet appartement. Pas avec lui. Pas quand elle me disait qu'elle partait. Rien de tout cela ne me semblait juste, mais je n'avais que moi à blâmer. Si seulement j'avais dit la vérité à Rachel plus tôt, si j'avais réussi à rassembler assez de courage pour lui dire que je l'aimais et que je l'avais aimée pendant très longtemps, peut-être que Peter n'aurait pas été capable de lui enfoncer ses griffes. Quel sort diabolique lui avait-il jeté pour lui faire voir le monde derrière des lunettes roses ? Que pourrais-je faire pour que ça s'arrête ?

La réponse ne me vint pas à l'esprit alors que je me dirigeais vers un bar situé un peu plus haut dans la ville. Elle ne me vint pas non plus après ma première bière, ni ma deuxième, ni ma troisième. Je pensais que si je vidais mes verres, lentement mais sûrement, je trouverais la solution que je cherchais au fond de mes verres vides. Les bruits du bar étaient accablants, noyant mes pensées comme ma bière pour retenir mon esprit. Tout autour de moi, les gens parlaient, riaient, parfois criaient de joie en traînant avec leurs amis et leur famille. De la musique country sortait des haut-parleurs du bar, ce qui ne faisait qu'ajouter au bruit. L'odeur des frites grasses, des hamburgers fraîchement grillés et des rondelles d'oignons savoureux jaillissait de la cuisine et me remplissait le nez. Mon estomac grognait en signe de protestation pour de la nourriture, mais j'ignorais la faim.

J'étais assis sur un tabouret au bar, en train de piocher sans réfléchir dans un petit panier de frites que j'avais commandé avec mes boissons. Mes pensées étaient vides, un joli ronronnement chaud vibrant à la base de mon cou me

laissait les yeux lourds et la respiration peu profonde. Je me demandais ce que Rachel et Peter faisaient maintenant. Avaient-ils déjà quitté l'appartement ? Je l'espérais. Quand je rentrerais, je ne voulais plus les voir. Je ne savais pas si je pouvais le supporter. Si j'attendais encore une heure ou deux, peut-être que la voie serait libre d'ici là.

Je regardai autour du bar et laissai les jolies lumières de l'étalage d'alcool me distraire encore plus. L'odeur de la cigarette venait de l'extérieur, probablement grâce à un cuistot pendant sa pause-clope. Ce n'est que lorsque je commençai à regarder dans l'espace que mes yeux tombèrent sur une femme assise seule au bout du bar. Elle avait l'air plus âgée que le reste de la foule de la place, beaucoup plus mature et royale que toute autre personne que je m'attendais à voir dans un endroit comme celui-ci. C'était incroyablement difficile de déterminer son âge. Malgré les cheveux grisonnants à ses tempes, elle avait l'air incroyablement jeune. L'appeler jolie aurait été un euphémisme. En toute réalité, elle était divine.

Et elle avait l'air malheureuse.

La femme appuyait son menton sur sa main et son coude sur le comptoir du bar, traçant avec un doigt parfaitement manucuré le bord de son verre à martini. Elle avait l'air aussi malheureuse que moi. Quand elle jeta un coup d'œil de son verre et que nos yeux se croisèrent un instant, je sentis un frisson froid couler le long de ma colonne vertébrale. Je détournai les yeux en un instant, trop penaud et beaucoup trop ivre pour me fier à moi pour lui dire quoi que ce soit.

— Buvez-vous pour fêter ou buvez-vous pour oublier ? me demanda-t-elle, sa voix douce et épaisse comme du miel.

— Oublier, je bredouillai. Vous ?

— Oublier, confirma-t-elle en hochant légèrement la tête.

— A propos de quoi ? lui demandai-je, simplement parce que je ne pouvais pas m'en empêcher.

Il y avait quelque chose d'envoûtant en elle, quelque chose de chaleureux et de matrone qui me donnait envie de me rapprocher.

La femme soupira.

— Mon fils est un emmerdeur. Il a décidé d'épouser une fille qu'il connaît à

peine. Je suis presque sûr que c'est juste pour me contrarier.

Je me froissai le nez.

— Wow, ça craint. Je suis désolé d'entendre ça.

Elle gloussa, les coins de ses lèvres s'agitant vers le haut.

— Et vous ?

— C'est une longue histoire.

La femme haussa les épaules et fit un geste au bar.

— Eh bien, je suis libre de mon temps. Qui sait ? Qui sait ? Peut-être que vous vous sentirez mieux après avoir parlé à quelqu'un.

Je soupirai. Une pression s'accumulait dans ma poitrine depuis des heures, mais j'avais fait de mon mieux pour que tout soit étouffé et tassé. Cette inconnue avait peut-être raison. Je me sentirais peut-être mieux si je me défoulais un peu.

— Ma colocataire, dis-je lentement. Je suis amoureux d'elle.

— Ooh, c'est toujours amusant. Je suppose que vous ne le lui avez jamais dit ?

Je secouai la tête lentement.

— Non. Je suis trop lâche.

— Qu'est-ce qui vous en empêche ?

— Avant, je m'inquiétais de ce que ça ferait à notre relation. On se connaît depuis toujours. On se soutient mutuellement depuis qu'on est entrés ensemble dans une famille d'accueil.

La femme redressa le dos, piquée par la curiosité. Elle glissa de son siège à l'autre bout du bar et se déplaça autour de celui-ci, prenant le siège vacant directement à ma droite.

— Et maintenant, qu'en est-il ? Que s'est-il passé ?

Je me frottai les mains sur le visage.

— C'est vraiment le bordel. Elle se fiance.

— Ne devrais-tu pas être heureux pour elle ?

— Ce n'est pas si simple. Ils ne vont pas vraiment se marier. C'est pour le spectacle. Il paie une tonne d'argent, et maintenant ils emménagent ensemble.

Je laissai échapper un rire amer.

— Ce n'est pas le bordel ça ?

La femme me fixa, les yeux écarquillés dans l'étonnement. On aurait dit qu'une épiphanie l'avait frappée, pratiquement rayonnante d'inspiration.

— Oui, fredonna-t-elle doucement. Très bordélique. Par hasard, quel est le nom de votre colocataire ?

Je fronçai les sourcils.

— Elle s'appelle Rachel. Pourquoi ?

Elle me serra le poignet, des clous pointus creusant dans ma chair. Mon cœur se saisit d'une soudaine panique. Je tentai de m'éloigner, mais la femme était étrangement forte.

— Et l'homme avec qui elle est censée être fiancée. Quel est son nom ?

J'avalai. J'avais peur que si je ne répondais pas, cette femme soit assez folle pour me blesser.

— P -Peter, je bégayai. Peter Alance.

Elle me relâcha à la hâte, souriant si fort que j'eus peur que sa mâchoire se détache et m'avale tout entier. Qui était-elle ? Qu'est-ce qu'elle voulait ? Qu'est-ce qu'elle savait ? La femme me tapota sur la joue.

— Vous, jeune homme, vous avez été d'une aide fantastique. Je me sens déjà mieux.

Sans un mot de plus, elle paya ses boissons et les miennes avant de pratiquement sauter les portes du bar.

— Heuh, OK...

Je respirai, me retournant vers le bar pour essayer de noyer la sensation de naufrage qui se trouvait maintenant dans le creux de mon estomac.

Peter



Je suis revenu à mon appartement tôt le jeudi soir, pour me préparer aux déménageurs professionnels que j'avais engagés pour aider Rachel à expédier ses affaires. J'étais occupé à déplacer des meubles pour qu'il y ait de la place pour elle. C'était bizarre de vider des parties de mon placard pour que Rachel ait un endroit où mettre ses vêtements. C'était bizarre d'acheter une deuxième brosse à dents pour la garder dans la salle de bains. Mais c'était bizarre dans le bon sens du terme, comme la sensation rafraîchissante de commencer quelque chose de nouveau. Je n'aurais jamais pensé laisser une femme entrer dans ma vie comme je le faisais avec Rachel. Maintenant que j'y songeais, aucune d'elles n'était vraiment comparable à elle. Rachel était intelligente. Elle était gentille et douce. Elle était plus jolie que je n'avais de mots pour la décrire correctement. Et maintenant, elle emménageait avec moi et mon cœur n'aurait pas pu être plus excité.

J'avais réussi à transpirer un peu en déplaçant tout ce qui bougeait, alors je sautai sous la douche pour me rincer. Les robinets de douche en cascade suspendus au plafond de ma salle de bain, au-dessus de la cabine de douche en verre, étaient ma fierté et ma joie. L'eau chaude tombait au-dessus de ma tête pour que ma peau fatiguée se défoule. La pression de l'eau pétrissait mes muscles, me procurant le soulagement dont j'avais tant besoin après tout mon dur travail. La ruée de l'eau était assourdissante, glissant devant mes oreilles et frappant le sol de la douche comme un battement continu d'un tambour.

Une fois terminé, je séchai mes cheveux à l'aide d'une serviette et je m'enroulai une serviette autour de la taille. J'avais hâte de m'habiller. J'avais prévu une soirée mémorable pour Rachel et moi. Si elle pensait que la pizza en Italie était géniale, j'avais hâte de voir sa réaction quand je l'emmènerais à Tokyo pour essayer de vrais sushis, sans ces conneries américanisées avec du

faux crabe et des algues hors emballage. J'entrai dans la chambre, fredonnant un petit air à moi-même pendant que j'essayais mentalement de décider ce que j'allais porter. J'essaierais peut-être d'être un peu plus décontracté aujourd'hui. Me fondre dans la foule était vraiment quelque chose que je devais considérer maintenant que j'espérais sortir ouvertement avec quelqu'un.

Je me figeai à la seconde où je franchis la porte.

Allongée sur mon lit, Anastasia était complètement nue et enveloppée dans mes draps de soie.

— Il était temps que tu sortes de la douche, dit-elle en riant. Je m'ennuyais tellement à t'attendre.

— Anastasia, qu'est-ce que tu fous ici ?

Elle se souleva du lit et se leva, laissant délibérément glisser les couvertures de sa poitrine. Je levai les yeux vers le plafond, mon visage s'échauffant d'embarras pour elle. Il était indéniable qu'elle était belle, mais la seule femme nue que je voulais dans mon lit était Rachel.

— Teresa m'a donné le double des clés de cet endroit, gloussa-t-elle en riant et en me caressant la poitrine, essuyant les gouttes d'eau qui se répandaient encore sur moi.

Une colère vive et terrifiante jaillit de mon cœur.

— Elle quoi ? je sifflai.

— Elle m'a donné les clés. Elle m'a dit que tu m'attendais.

Je secouai la tête furieusement.

— Non. Non, j'ai besoin que tu sortes. Tu ne m'intéresses pas, Anastasia.

On aurait dit que je l'avais giflée.

— Mais elle a dit...

— Elle t'a menti, lui dis-je fermement, en reculant d'un pas aussi loin que je le pouvais. Tu dois t'habiller et partir. Un chauffeur viendra te chercher. Tu peux aller où tu veux, mais tu ne peux pas rester ici.

— Mais Peter, je-

— Sors d'ici. Avant que Rachel n'ait...

Dans une vie antérieure, j'avais dû sérieusement énerver quelqu'un parce qu'à ce moment précis, j'entendis la porte d'entrée de mon appartement s'ouvrir. J'avais commandé un nouveau jeu de clés pour Rachel afin qu'elle puisse se déplacer librement tout en installant ses affaires. Nous avions convenu plus tôt de nous retrouver chez moi avant d'aller dîner, et maintenant elle était là. Dans l'appartement. Avec moi. Et une Anastasia très nue, très pleurnicheuse.

— Peter ? Rachel appela gentiment, marchant à travers le grand salon pour venir me voir. Je suis désolée que ça ait été long pour venir ici. Le chauffeur n'a pas trouvé de place pour se garer. Es-tu prêt à-

Tout s'écroula autour de moi. Il n'y avait pas le temps de se cacher, pas le temps d'expliquer. Rachel ouvrit la porte et se figea, la bouche s'ouvrit quand elle vit le triste état dans lequel j'étais. Un tourbillon d'émotions sembla l'envahir. D'abord le choc, puis la douleur, puis la juste fureur, puis la tristesse déchirante.

— Qu'est-ce que... dit-elle, respirant d'un air tremblant. Qu'est-ce qui se passe ? Peter, pourquoi est-elle ici ?

On aurait dit qu'elle était au bord des larmes.

— Rachel, je peux t'expliquer.

Des larmes lui striaient les joues, chaudes et enragées. Avant que j'aie pu dire un mot de plus, Rachel tourna les talons et s'enfuit en claquant la porte de l'appartement derrière elle. Le cadre de l'appartement trembla violemment dans sa retraite. Je faillis trébucher sur mes propres jambes pour tenter de la poursuivre, mais je m'arrêtai en réalisant que je n'étais encore qu'en serviette. C'était mauvais. C'était vraiment, vraiment mauvais. J'avais besoin de m'expliquer. Et plus important encore, j'allais avoir une discussion sérieuse avec Mère.

Je ne pouvais plus y échapper. J'avais besoin de mettre les choses au point avec elle. J'étais un adulte. Elle ne devrait plus se mêler de ma vie comme ça. J'avais laissé ces choses filer beaucoup trop longtemps, et maintenant Mère faisait enfin mal aux gens que j'aimais parce qu'elle voulait vraiment que je me conforme à son image d'un fils parfait. Peu importe combien d'argent j'avais gagné ou combien d'entreprises j'avais dirigées. Les choses n'étaient jamais assez pour Mère. Et maintenant, c'est Rachel qui en payait le prix. Ses

sentiments n'étaient pas faits pour être manipulés, ni par moi ni par Mère.

Je retournai dans la chambre et jetai ses vêtements à la figure d'Anastasia.

— Dehors, je criai. Sors maintenant !

Je n'avais jamais vu quelqu'un s'enfuir aussi vite.

Rachel



Je ne savais pas quoi faire. J'étais tellement en colère que je n'arrêtais pas de trembler. J'avais envie de crier à pleins poumons et de pleurer jusqu'à ce que mes yeux soient secs et stériles. Je voulais rester au lit toute la journée, abritée d'un tas de couvertures, morte aux yeux du monde. Peter avait essayé de s'expliquer, mais je ne voulais rien savoir. Qu'y avait-il à expliquer ? Je pouvais voir aussi clairement que le jour ce qui s'était passé. Sinon, pourquoi y aurait-il une femme à poil dans sa chambre ?

— Je suis une idiote, je ronchonnais dans mon oreiller.

J'aurais dû savoir que ce que j'avais avec Peter était trop beau pour être vrai. Il n'y avait aucune chance qu'il s'intéresse à moi. Il se servait de moi contre sa mère, pour l'énervier. Je n'étais qu'un jouet, un bouclier pour le divertir et lui servir un but plus élevé. J'aurais dû savoir qu'il reprendrait ses habitudes de promiscuité dès qu'il aurait cru pouvoir s'en tirer. Il avait eu des centaines de femmes avant moi, et il en aurait probablement des centaines après.

On frappa doucement à ma porte, m'arrachant à ma spirale descendante. David ouvrit la porte de ma chambre d'un pouce ou deux.

— Rachel ? Tu as faim ?

Je ne répondis pas. Je n'avais pas l'énergie de trouver les mots pour répondre.

— Rachel ? Tu es au lit depuis des jours. Tu ne dois pas aller travailler ?

— Je ne vais pas travailler, je crachai. Je démissionne.

— Tu démissionnes ? Sérieusement ?

— Laisse-moi tranquille, Davie. Je n'ai pas envie d'en parler.

— Ray, je...

Je lui jetai mon oreiller.

— Dehors ! je criai.

L'oreiller atterrit avec un bruit sourd insatisfaisant et silencieux contre sa poitrine. David le prit facilement dans ses bras, tout en me regardant avec pitié.

— Tu avais raison, d'accord ?

J'éclatai en grands sanglots bruyants.

— Tu avais raison. Vas-y, dis-le : « Je te l'avais dit. »

— Ray, je ne... Je suis désolé de ce qui se passe. Je ne pensais pas que tu étais sérieuse à son sujet.

Je me retournai et je m'allongeai sur le côté, les genoux contre la poitrine. Je serrai les yeux fermés et j'essayai d'ignorer l'horrible mal de tête qui rampait jusqu'à l'arrière de mon cou et s'installait au centre de mon front. Je me dis que j'avais juste besoin de dormir. J'avais besoin d'avaler la honte que je ressentais, l'angoisse qui menaçait de me noyer, et de faire de mon mieux pour avancer. Je n'aurais pas dû être surprise. Etre avec un homme avide de pouvoir comme Peter c'était chercher les ennuis. Je voulais le détester. Je voulais aller à Alance Tech et lui crier dessus, peu importe que tout le monde soit au courant ou non.

David marcha prudemment sur le sol et s'assit sur le bord de mon lit. Je refusais de le regarder. J'étais trop gênée et blessée et mes yeux étaient franchement si gonflés de pleurs que je ne pourrais pas le voir de toute façon.

— Je suis désolé, Ray.

— Ne le sois pas, je grommelai.

— Je sais que tu n'en as pas envie, mais tu dois manger quelque chose. Et si on commandait quelque chose, et j'irai le chercher ? Que penses-tu de la pizza ? Peut-être des sushis ?

Je pleurai tout de suite. J'adorais aller au restaurant avec Peter pour essayer de nouvelles choses, mais nous passions toujours de l'italien au japonais — nos deux favoris. Est-ce que tous ces moments partagés entre nous ne

signifiaient vraiment rien pour lui ? Comment pouvait-il me mettre de côté si facilement ?

Les mots de Teresa sortirent des profondeurs de mon esprit et firent écho autour de mon crâne.

Elle n'est personne.

Je soupirai amèrement et remis mes couvertures sur ma tête. Je me sentais stupide d'avoir fait confiance à Peter. Je me sentais idiote de m'être laissée séduire par lui. Je me détestais de croire que je valais son temps.

— Prends ce que tu veux, marmonnai-je.

David resta quelques secondes sans rien dire. Je ne voulais pas de sa pitié. Il avait raison pour Peter depuis le début. Néanmoins, je ne comprenais pas pourquoi j'avais l'impression que David se sentait coupable de quelque chose. Il regrettait peut-être ce qu'il avait dit sur Peter. Peut-être qu'il n'aimait pas me voir comme ça.

Quoi qu'il en soit, j'avais trop mal à la poitrine pour m'en soucier plus longtemps.

Peter



Je ne rendais jamais visite à Mère dans son chalet des Hamptons. Je n'aimais pas faire le voyage, mais celui-là était vraiment nécessaire. Nous allions avoir une discussion, et ce serait définitif. Mon chauffeur arriva sur la propriété et se gara juste devant le garage à trois portes de Mère. Je sortis immédiatement et claquai mon poing contre la porte d'entrée tout en sonnant à la porte comme un fou. À l'intérieur, j'entendais quelqu'un qui piétinait furieusement vers moi.

La porte s'ouvrit rapidement, aspirant l'air autour de moi avec un grand bruit.

— Peter ? dit Mère, me dévisageant. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Je la dépassai et entrai. Il n'y avait aucun doute dans mon esprit que nous allions nous disputer, mais cela ne voulait pas dire que je voulais que ses voisins curieux nous entendent.

— Tu sais exactement pourquoi je suis ici.

— Peter, qu'est-ce que-

— Tu as envoyé Anastasia chez moi. Tu l'as volontairement plantée là parce que tu savais que Rachel nous attraperait tous les deux ensemble.

— Vous étiez ensemble, n'est-ce pas ?

Elle faisait semblant d'être innocente, ce qui était troublant.

— Je t'ai dit que toi et Anastasia faisiez une bonne paire.

— Non, il ne s'est rien passé entre nous. Je l'ai trouvée nue dans mon lit et c'est là que Rachel nous a surpris. Tu as saboté ma relation avec elle !

— Saboté ? Au passé ?

Mes narines s'évasaient au fur et à mesure que mes sourcils s'entremêlaient pour former un froncement de sourcils abrupt.

— Ne sois pas si surprise. Elle a remis sa lettre de démission ce matin.

— Bon débarras, grogna Mère. Cette femme allait te ruiner. Elle se servait de toi pour ton argent et ton influence. Pourquoi tu as ressenti le besoin de simuler une relation est pour moi irréaliste.

— Je l'ai fait parce que tu es autoritaire ! je rugis. Je ne suis plus un enfant, Mère. On n'est pas au XVIIe siècle quand les parents avaient leur mot à dire dans la vie amoureuse de leurs enfants. Rachel était spéciale pour moi, et maintenant tu l'as fait fuir. Elle ne répond pas à mes SMS ou à mes appels et tout est de ta faute.

— Les mères savent ce qu'il faut faire, Peter. Cette femme n'aurait fait que t'abattre. Elle aurait été une distraction.

— As-tu la moindre idée à quel point tu as l'air stupide ?

— Surveille ton langage. Comment oses-tu me traiter de stupide ? C'est toi qui n'as pas les idées claires ! Pourquoi veux-tu tout jeter par-dessus bord pour une personne comme elle ?

Les mots tombèrent de ma bouche avant que j'aie eu la chance de réfléchir.

— Parce que je suis amoureux d'elle !

Un silence s'est abattu sur nous deux, épais, inconfortable et d'un froid angoissant. Mère semblait avoir pris une gifle en pleine face. Son masque soigneusement épinglé d'élégance et de grâce commençait à s'estomper, et je pouvais enfin la voir pour le monstre manipulateur qu'elle était vraiment. Il ne s'agissait pas de mon bien-être. Il ne s'agissait pas de mon bonheur ou de mon avenir. Depuis que je tentais de m'éloigner de son contrôle, elle s'assurait de faire de ma vie un enfer.

— C'est fini, je soufflai.

— Excuse-moi ?

— C'est fini, Mère. Ne m'appellez pas. Ne m'envoyez pas de SMS. Ne venez pas me voir.

— Comment oses-tu ! Tu ne peux pas me parler comme ça. Je-

— Toute ma vie, j'ai essayé de vous rendre fier. Rien de ce que j'ai fait n'a jamais été assez bien pour vous. Et maintenant, quand j'ai enfin décidé de poursuivre mon propre bonheur, vous détruisez tout. Je n'ai jamais rencontré une femme comme Rachel. Ce n'est pas parce qu'elle ne correspond pas à votre idée d'une femme parfaite, que je pense la même chose. Je n'avais pas réalisé à quel point Rachel comptait pour moi jusqu'à ce que vous me balanciez Anastasia au visage, et maintenant tout est fichu. Une bonne mère ne ferait jamais une telle chose à son fils. Alors, c'est fini. Ne revenez pas en rampant vers moi.

— Peter, je-

— Je vous ai assez fait plaisir. Vivez le reste de votre vie ici, et je vivrai le reste de la mienne loin de vous.

Mère essaya de m'attraper par le bras, mais je me détournai et me dirigeai vers la porte.

— Peter ! Reviens ici tout de suite ! Je te parle !

Je l'ignorai. J'avais besoin de retourner en ville. Je devais trouver Rachel et m'excuser. Je me mettais à genoux s'il le fallait. C'était seulement quand je l'avais perdue que j'avais réalisé qu'elle représentait absolument tout pour moi. J'avais besoin de m'expliquer, de prouver qu'elle était la seule pour moi. Et je priais Dieu pour qu'il ne soit pas trop tard.

Rachel



J' ai d'abord pensé que j'avais peut-être une intoxication alimentaire. La première chose que j'ai faite quand je me suis réveillée ce matin-là fut de me précipiter aux toilettes et de vomir mes tripes. Pendant que je me tenais les cheveux en arrière et essayais de ne pas mourir un peu à l'intérieur, je me demandai si David se sentait malade aussi. Peut-être que la nourriture indienne qu'on avait commandée la veille ne passait pas bien non plus avec lui. David avait toujours eu un estomac plus faible que le mien, alors je m'attendais à ce qu'il fasse irruption dans la salle de bain en demandant un tour pour se mettre la tête dans les toilettes. Les minutes s'écoulèrent et passèrent en une heure, et il ne s'était toujours pas montré, me laissant ainsi l'intimité que j'étais reconnaissante d'avoir.

On frappa à la porte des toilettes.

— Rachel, tu vas être en retard pour ton premier jour.

— J'arrive, marmonnai-je en m'essuyant la bouche avec le dos de la main.

Ma langue entière était recouverte de bile amère et de traces du dîner d'hier soir.

— Est-ce que ça va ? T'as une voix de merde.

— Je ne... Je ne me sens pas très bien.

David essaya de tourner la poignée, mais je l'avais fermée de l'intérieur.

— Rachel, que se passe-t-il ?

— Je crois que je suis malade.

— Tu veux que je t'apporte quelque chose ?

J'étais sur le point de répondre, mais je finis par vomis à la place. Mon estomac devait être vide à ce moment-là, mais mon corps était plein de surprises ce jour-là. Les bruits de mon haut-le-cœur à sec ont dû inquiéter David, parce qu'il se mit à frapper frénétiquement à la porte.

— Rachel ? Rachel, parle-moi. Ouvre.

— Non, non, non. Je vais bien. Je vais bien. Je... Je suis désolé, je ne pense pas pouvoir tenir jusqu'à mon premier jour.

— Ah, merde. Vraiment ? C'est si grave que ça ?

J'épongeai mon front en sueur avec du papier de toilette.

— Ouais. Je suis désolée. Je sais que tu t'es donné beaucoup de mal pour demander à ton patron pour moi.

— Je suis sûr qu'il comprendra. Je vais aller lui parler. C'est un gars plutôt raisonnable.

— Ouais, s'il te plaît, dis-lui. Je suis désolée.

— C'est pas grave. Je dois y aller, mais appelle-moi si tu as besoin de moi, d'accord ?

— M'oui, ai-je grommelé.

Je soupirai, frustrée que de toutes les fois où j'aurais pu tomber malade, ce devait être le premier jour de mon nouvel emploi. J'espérais faire bonne impression aussi. Et si j'étais virée pour ne pas être en état de venir ? Je devrais tout recommencer à zéro et trouver du travail. Il n'y avait rien que je détestais plus que la recherche d'emploi.

Et les menteurs comme Peter Alance.

Cela faisait plusieurs semaines que je ne lui avais pas parlé. Il n'arrêtait pas de m'appeler et de m'envoyer des SMS. Il avait même essayé de m'envoyer des emails à plusieurs reprises. J'avais bloqué tous ses contacts, car il ne voulait pas s'arrêter. Il avait apparemment essayé de visiter l'appartement aussi. Mais David avait toujours été prompt à lui dire que je n'étais pas là. Je me cachais dans ma chambre et je restais aussi tranquille que possible, redoutant l'odeur merveilleuse du bois de santal quand il partait, mécontent. Finalement, il cessa de venir. Je pensais que ça me ferait plaisir parce que ça me permettrait enfin de passer à autre chose.

Mais le vide douloureux dans ma poitrine ne disparaissait pas. Je ne voulais pas en croire mes yeux, mais comment expliquer autrement Anastasia nue dans son lit ? Comment aurais-je pu le prendre autrement ? Ce que je détestais le plus, c'était à quel point il me manquait. La chaleur de sa peau me manquait, la douceur de ses baisers, la façon dont il disait mon nom qui le faisait rouler sur sa langue. Mes souvenirs de lui étaient tout aussi douloureux en regardant en arrière qu'ils étaient agréables, et je ne savais plus quoi faire.

Et maintenant, en plus d'avoir des maux d'estomac incroyables, j'avais envie de me pelotonner en une toute petite boule et de dormir pendant des heures et des heures. Peut-être qu'alors je commencerais à me sentir un peu mieux dans cette comédie tragique qu'était ma vie.

Je me serrai l'estomac et me massai l'abdomen dans l'espoir que la sensation de gargouillement s'apaise. Je me sentais vraiment déprimée ces derniers temps. Les maux de tête devenaient de plus en plus fréquents, bien que je les attribuais à mon manque général de sommeil. Ma peau était super grasse et imprévisible, mais je pensais que je ne mangeais peut-être pas bien. En parlant de ne pas bien manger, j'avais des fringales jour après jour pour toutes sortes de choses bizarres — le bacon trempé dans le chocolat, la crème fouettée sur les biscuits Ritz, et les cornichons épicés étaient toujours en tête de ma liste. Je commençais très lentement à mettre les choses en ordre dans ma tête. Alors que j'essayais de comprendre ce qui n'allait pas chez moi, une explication sortit soudainement de parmi les autres.

C'était impossible que ce soit vrai. Si ?

Dans la panique, je me levai et je courus jusqu'à l'armoire à pharmacie, fouillant partout pour trouver la petite boîte rose qui était enfouie derrière diverses bouteilles de pommade et des boîtes de combo-pack pour dentifrice. Lorsque David et moi avions déménagé en ville, les derniers locataires avaient laissé quelques tests de grossesse inutilisés dans la salle de bains. J'avais toujours eu l'intention de les jeter, mais j'oubliais parce que je n'avais tout simplement pas le temps de faire un nettoyage en profondeur. Je sortis un test neuf hors de la boîte et je le regardai fixement, me demandant si je perdais vraiment la tête. Au moins, ça ne peut pas faire de mal d'être doublement sûre, non ?

Je pris le test et fouillai un peu pendant que j'attendais les deux minutes indiquées. Mon cœur se soulevait contre ma cage thoracique, la drôle de

sensation dans mon estomac ne faisant que devenir de plus en plus odieuse. Un million de scénarios me traversèrent l'esprit, ce qui me faisait tourner la tête. Quand les deux minutes furent écoulées, je pris une grande respiration et je regardai le petit test de grossesse. Deux bandes bleues étaient apparues dans la minuscule fenêtre.

Positif.

— Oh, mon Dieu, chuchotai-je doucement. Oh, mon Dieu, qu'est-ce que -

Je levai la main sur mon estomac, d'abord déconcertée et inquiète. J'étais enceinte ? J'étais enceinte. Pourquoi je souriais si fort ? C'était probablement la dernière chose dont j'avais besoin en ce moment, mais pourquoi étais-je si incroyablement heureuse en ce moment ? J'allais avoir un bébé, un petit coquin à moi. J'allais pouvoir élever l'enfant, lui apprendre à marcher et à parler. Il finira par apprendre à faire du vélo, à faire du sport, à grandir et à aller à l'université un jour. Mais en imaginant notre avenir ensemble, je savais qu'il manquait quelque chose. Ou plutôt, il manquait quelqu'un.

J'avais besoin de parler à Peter.

Peter



Je n'avais jamais fait ces grands gestes. Mais Rachel était spéciale. Elle était différente, et pour toutes les bonnes raisons. Je devais lui faire comprendre qu'elle comptait plus pour moi que tout le reste dans ma vie. Les actions d'Alance Tech pourraient connaître une chute désastreuse demain et je m'en ficherais. Si Rachel était prête à me donner une autre chance, je m'en ficherais. Je n'avais pas l'habitude de m'en soucier autant, mais pour Rachel, j'étais prête à tout donner. Je me suis pointé à sa porte et j'ai frappé à sa porte. Elle m'avait ignoré encore et encore. David disait toujours qu'elle était sortie, mais j'avais besoin de la voir. Une chance de m'expliquer en personne signifierait beaucoup pour moi.

À ma grande déception, David m'ouvrit encore une fois la porte. Ses joues étaient un peu gonflées, mais il n'avait pas l'air aussi énervé que d'habitude.

— Qu'est-ce que tu veux ? dit-il d'une voix craquante.

— Où est Rachel ?

David se mit en travers de son chemin et croisa les bras au-dessus de sa poitrine, en redressant son dos afin de me mesurer.

— Elle n'est pas là.

— Je sais que c'est un mensonge. Je sais qu'elle se cache dans sa chambre. Je veux juste lui parler. Trente secondes, c'est tout ce que je demande.

David se pinça l'arête du nez. Il ne se battait pas autant qu'il le faisait d'habitude.

— Je suis sérieux, Peter. Elle n'est pas là.

— Où est-elle allée alors ? Où puis-je la trouver ?

Il se mâcha l'intérieur de la joue et laissa échapper un souffle lourd.

— Elle rend visite à son médecin.

L'alarme s'empara de mon cœur.

— Quoi ? Tout va bien ? Rachel va bien ? Qui est son médecin ? David, s'il te plaît, dis-le-moi. Je sais que nous n'avons pas toujours été d'accord, mais tu dois comprendre que je tiens vraiment à elle. S'il te plaît, dis-moi qu'elle va bien.

David regarda fixement le sol, incapable de me regarder dans les yeux. Je commençais vraiment à être frustré par son comportement enfantin. Je voulais lui crier dessus. Je voulais le frapper au visage. Je savais que ça ne me servirait à rien de le menacer, mais je commençais vraiment à perdre patience.

— Tu dois faire plus que simplement t'occuper d'elle, dit-il au bout d'un moment.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Est-ce que tu aimes Rachel ?

L'air gonfla dans mes poumons. Je hochai lentement la tête.

— Oui. J'aime Rachel. Je veux être là pour elle. Crois-moi, ce n'est pas qu'une aventure. J'ai besoin d'elle dans ma vie. Probablement plus que tu ne le penses.

David claqua la langue et grogna sous son souffle.

— Écoute, je vais être franc. Je ne t'aime pas. Mais si tu le penses vraiment, alors je devrais te dire quelque chose d'important.

— Crache le morceau.

— Rachel rend visite à un gynéco.

Mon cœur sauta dans ma gorge et y resta pendant que les papillons dans mon estomac faisaient plusieurs roues de charrette.

— Quoi ? je sursautai.

— Elle est enceinte, abruti.

— Et c'est-

— Bon sang, tu es dense. C'est le tien, idiot. Maintenant, sois à ses côtés et soutiens-la à travers tout ou alors, je vais vraiment te botter le cul.

— Dans quel bureau se rend-elle ?

— Dr O'Malley. Il a une petite clinique sur la 17e et Parker.

Je n'étais pas vraiment un coureur, mais je sortis de cet immeuble comme si j'avais le cul en feu. Je sautai immédiatement à l'arrière de la limousine qui m'attendait sur le trottoir, donnai à mon chauffeur les instructions que je venais de recevoir et je m'accrochai à la vie. Il se passait tellement de choses dans ma tête que je pouvais à peine former des pensées cohérentes. Rachel était enceinte ? Avec mon enfant ? Je n'étais pas exactement l'image parfaite d'une figure paternelle, mais le bonheur qui jaillissait de ma poitrine était si bouleversant qu'il était vertigineux. On pourrait avoir un avenir ensemble. On pourrait élever l'enfant ensemble. Je savais sans aucun doute dans mon esprit que je devais reconquérir Rachel.

Je l'aimais sans le moindre doute.

Et quoi qu'il arrive, j'allais être là pour elle.

Rachel



J' ai eu beaucoup de chance d'obtenir un rendez-vous avec le Dr O'Malley en si peu de temps. J'étais allongée sur la table d'inspection, regardant le plafond de carreaux de mousse distraitement en comptant le chatolement des points au-dessus de ma tête. Il y avait un tas d'équipement autour de moi, des bips et des ronflements, et Dieu sait quoi. Je remontai anxieusement les bouts de mes manches alors que j'attendais l'arrivée du médecin. Je voulais vraiment voir Peter, mais je voulais m'assurer que le bébé aille bien avant de lui annoncer la nouvelle. De plus, il était probablement trop occupé à diriger Alance Tech et à s'occuper d'Anastasia pour prendre du temps pour moi. Il n'y avait vraiment pas le feu pour le voir.

Le Dr O'Malley arriva avec un bloc-notes dans les mains. Il me sourit doucement en s'asseyant sur un tabouret voisin.

— Bonjour, Rachel, dit-il. Je viens de faire votre test sanguin. Tout semble aller parfaitement bien. On va faire l'échographie, si vous êtes à l'aise.

Je hochai la tête.

— Oui, allons-y.

— Maintenant, je dois vous demander si vous voulez appeler le père et lui demander de venir ? Je trouve que c'est toujours bon d'avoir les deux parents ici.

Mes rougirent de chaleur alors que je commençais à me gratter les ongles.

— Je, euh... Il ne sait pas. Pas encore.

— Oh, fit le docteur.

Ça n'avait pas l'air d'un jugement, heureusement pour moi. Je ne savais pas si

je pouvais supporter une condescendance indue en ce moment. Le Dr O'Malley attrapa une petite bouteille de lubrifiant et ouvrit le couvercle avec un clic satisfaisant. Il m'aida à soulever ma chemise au-dessus de mon ventre en disant :

— Ça va être un peu froid, alors accrochez-vous.

Il s'apprêtait à serrer la bouteille quand on entendit une agitation soudaine à l'extérieur de la salle d'attente.

— Où est-elle ? demanda un homme à la voir familière. Je dois la voir.

— Excusez-moi, monsieur. Vous ne pouvez pas y aller.

— Où est Rachel ? Rachel !

Mes yeux s'élargirent. Ce n'était pas ce que je pensais, n'est-ce pas ? Mon cœur sauta un battement lorsque l'ombre d'un homme plana de l'autre côté de la vitre teintée de la salle d'examen.

— Rachel ? Peter appela de nouveau.

Le Dr O'Malley me regarda.

— Quelqu'un que vous connaissez ?

— Euh, oui, dis-je, les mots sont à peine audibles. C'est le père.

— Dois-je le laisser entrer ?

Ma tête était si légère que je crus qu'elle allait flotter au-dessus de mes épaules. Je hochai la tête et souris, me sentant plus soulagée que je ne l'avais été depuis des semaines.

— Oui, laissez-le entrer.

Le Dr O'Malley ouvrit la porte et Peter fit irruption. Ses cheveux étaient en désordre et sa chemise était toute froissée et mal à sa place, presque comme s'il avait couru jusqu'ici. Il me regardait avec nostalgie et tendresse dans les yeux, me souriant comme si nous avions été séparés toute notre vie et non pas un mois. Il s'approcha rapidement de moi et saisit ma main, la serrant fermement contre sa poitrine. Le parfum familier et apaisant de son parfum de bois de santal me laissa absolument sans voix quand il se pencha en avant et m'embrassa avec ferveur.

— Anastasia a été envoyée par ma mère, dit-il. Je te jure, il ne s'est rien passé

entre nous. Je venais de sortir de la douche et Anastasia avait la clé de l'endroit grâce à Mère et je suis vraiment désolé...

J'appuyai mes doigts sur ses lèvres, le faisant taire.

— C'est moi qui devrais être désolée. J'aurais dû te donner une chance de t'expliquer.

— Tu n'es pas fâchée ?

— Je veux dire, je suis en colère. Mais plus contre ta mère que contre toi. Et Anastasia, même si j'ai l'impression qu'elle est trop naïve pour son propre bien.

Peter soupira de soulagement et me sourit. Mon Dieu, comment avais-je pu rester si longtemps sans regarder son beau visage et vivre pour en raconter l'histoire ? C'était si bon de l'avoir à nouveau près de moi, assez près pour que je puisse boire dans sa chaleur et tout ce qu'il était.

— Alors, c'est probablement super évident, je gloussai. Mais je suis enceinte.

Peter gloussa, embrassant doucement mes lèvres. Il m'e saupoudra de baisers sur le visage, m'en plantant un sur le front, les deux joues, le menton et le bout du nez.

— Je sais, dit-il en riant. David me l'a déjà dit.

— Je jure que j'allais te le dire juste après ça.

— Je te crois, bébé.

Le Dr O'Malley se racla la gorge.

— Aimeriez-vous voir l'échographie ensemble ?

Peter changea d'expression, illuminant toute la pièce.

— Absolument ! dit-il, avant de se tourner vers moi rapidement. Si ça ne te dérange pas ?

J'éclatai en un bruit qui était à mi-chemin entre un rire joyeux et un sanglot joyeux.

— Oui. Ça ne me dérange pas du tout.

Peter se mit sur le côté et me tint la main, regardant le petit moniteur à côté de nous avec plus de concentration que je n'en avais jamais vu auparavant. Le

médecin appliqua la lubrification et pressa la baguette à ultrasons sur mon estomac, la déplaçant jusqu'à ce qu'il soit enfin capable de me donner une image claire. En l'espace de quelques secondes, mes yeux tombèrent sur le petit humain en forme de haricot qui grandissait en moi et qui dormait profondément dans un monde où il était tout seul.

— Deux mains, deux pieds, une tête bien formée. Votre fils va très bien.

— Un garçon ? s'étonna Peter.

Il me caressa les cheveux et rit.

— On va avoir un garçon ?

— Je t'aime, lui chuchotai-je, signifiant chaque mot que je lui disais.

— Je t'aime aussi, Rachel.

J'essuyai les larmes joyeuses qui jaillissaient de mes yeux, caressant le baiser que Peter avait planté sur mes lèvres comme si c'était la chose la plus naturelle au monde à faire. Ma place était avec lui, quoi qu'en disent les autres.

ÉPILOGUE

David



Neuf mois plus tard

Dans la bonne vieille tradition Alance, un énorme dîner fut organisé pour célébrer la naissance du petit Peter Jr. Ce fut une fête somptueuse, à laquelle j'eus la chance d'être invité. J'étais plus ou moins l'oncle de l'enfant à ce niveau-là, et j'allais être le meilleur oncle que je pouvais être. J'ai même loué un costume pour impressionner le petit gars. Les premières impressions étaient importantes, après tout.

Peter et moi, on avait un accord. Il allait s'occuper d'elle, lui acheter tout ce que l'argent pouvait lui rapporter parce que c'était ce qu'elle méritait. Nous aimions tous les deux Rachel à mort, mais elle avait fait son choix. Il était si évident à quel point Peter la rendait heureuse que la seule bonne chose à faire pour moi fût de m'écarter. Je voulais ce qu'il y avait de mieux pour elle et son bébé. Et ce n'était pas comme si je n'allais plus jamais la revoir, parce que Peter avait réussi à l'avoir avant que je puisse le faire.

Mais j'étais vraiment heureux pour elle. Rachel méritait le meilleur au monde, et Peter pouvait le lui donner. Ça faisait parfois mal de la voir avec lui, mais je m'en remettais lentement. La voir avec un bébé gazouillant dans les bras et un homme qui savait comment la traiter correctement me suffisait amplement.

Nous étions tous réunis autour d'une grande table. Je ne savais pas quelle était la différence entre une fourchette à salade et une fourchette ordinaire, mais je regardais et observais tout le monde et je copiais leurs actions. J'avais déjà donné à Peter Jr. son cadeau — une douce couverture tricotée bleue dans laquelle il pouvait s'envelopper. Ce n'était pas aussi fantaisiste que les autres cadeaux que le reste de sa famille lui offrait, mais c'était le plus pratique. Au

moins, je n'étais pas l'idiot qui avait acheté un véhicule mini-motorisé pour que le gamin puisse se promener en voiture. Peter Jr. pouvait à peine lever la tête tout seul, de sorte que ce jouet tape-à-l'œil allait probablement rester dans l'entrepôt jusqu'à ce que le garçon soit assez grand pour s'asseoir dessus.

J'étais assis juste à côté de Rachel, principalement parce qu'elle était la seule autre personne que je connaissais ici. Le bébé se reposait sur une chaise entre nous, endormi dans le berceau fantaisiste que quelqu'un lui avait acheté.

— Merci, Anastasia, gloussa Rachel. Je pense vraiment qu'il aime ça.

Je levai les yeux pour trouver une grande et mince déesse qui planait juste derrière Rachel et Peter. Si j'avais vécu dans une BD, ma bouche serait tombée par terre. Elle était mannequin ? Elle devait l'être. Avec une silhouette magnifique et un petit visage comme le sien ? Elle me rappelait une poupée en porcelaine délicate, parfaite à tous points de vue. Ses longs cheveux bouclés semblaient ridiculement doux, et une partie de moi voulait désespérément savoir ce que ça sentait. Quand Anastasia me remarqua et me sourit, je fus presque certain que mon cœur se brisa à l'instant même.

— Tu dois être David ! couina-t-elle joyeusement, sautant pour me serrer la main avec enthousiasme.

— Salut. Oui, je suis David.

Rachel rit.

— David, voici Anastasia De Clare.

J'avalai.

— Tu veux dire comme le... comme le...

— Comme la compagnie de cosmétiques ? la femme se moqua gentiment. Oui, exactement. Rachel me parlait de toi !

Je rougis plus fort que jamais de toute ma vie.

— Vraiment ?

Anastasia acquiesça.

— C'est un plaisir de te rencontrer en personne. Tu as l'air vraiment gentil, à en juger par les histoires qu'elle m'a racontées.

— Avec un peu de chance, rien de trop embarrassant.

— En fait, maintenant que j'y pense, elle ne m'a dit que les plus embarrassantes.

— Non, c'est pas vrai. Tu plaisantes, c'est ça ?

Anastasia rejeta la tête en arrière et rit.

— Peut-être. C'est marrant de te taquiner.

— Oh, je, euh...

Elle me fit un petit clin d'œil insolent et tous les mots tombèrent de ma tête.

— Comment vous connaissez-vous ? je réussis à m'exprimer.

Rachel fredonnait.

— C'est une longue histoire.

— Mais la version courte, dit Anastasia, c'est que je suis maintenant l'une des clientes de Rachel. Elle conçoit une campagne marketing complète pour une nouvelle ligne de rouge à lèvres que mon entreprise lancera à l'automne.

— Anastasia est vraiment ma seule cliente en ce moment, mais elle m'a déjà mise en contact avec plusieurs de ses amis. J'aurai peut-être bientôt une liste de plus en plus longue.

Je souris. Rachel avait travaillé si dur pour enfin mettre sur pied son entreprise de design graphique. Le fait que Peter ait pu la soutenir financièrement avait certainement aidé. Il lui avait même acheté un ordinateur à la fine pointe de la technologie assez puissant pour exécuter tous ses programmes de montage.

Anastasia continua joyeusement.

— Je vais prendre un autre verre au bar, tu veux peut-être te joindre à moi plus tard ?

Il me fallut exactement cinq secondes pour réaliser qu'elle me parlait.

— Oh, ouais !

Je faillis crier si fort que j'aurais réveillé le bébé de surprise. Je me calmai tout de suite quand Peter Sr se pencha en arrière sur sa chaise et me regarda fixement.

— Je veux dire, oui. Ça a l'air sympa.

— Les boissons vont devoir attendre, dit Peter en se levant de sa chaise, ramassant son verre de vin et une petite cuillère qui, j'en étais presque certain, était destinée au dessert. Tout le monde se tourna vers le nouveau père, et un silence tomba sur la pièce.

— Votre attention, s'il vous plaît. J'aimerais porter un toast.

Tout le monde, moi y compris, leva son verre. Tous nos regards étaient tournés vers lui et sa petite famille. Peter s'éclaircit la gorge avant de continuer.

— L'année a été longue et fructueuse. La fusion d'Alance Tech avec la Chine a ouvert des perspectives commerciales dont nous ne pouvions que rêver il y a quelques années. J'ai eu la chance d'accueillir mon petit garçon dans ce monde. Et surtout, j'ai pu rencontrer l'amour de ma vie, Rachel. Je sais qu'il y a eu beaucoup de rumeurs dans les médias, mais je voulais mettre les choses au clair une fois pour toutes.

Peter posa son verre sur la table et tendit la main vers sa poche, dont il tira une boîte de velours violet en forme d'anneau. Il l'ouvrit, mais elle était vide. La bague qu'il voulait présenter était déjà enveloppée au doigt de Rachel. Même après leur malentendu initial et leurs retombées, Rachel n'avait jamais enlevé la bague. C'était trop important pour elle. Néanmoins, Peter se mit à genoux et sourit à Rachel.

— Rachel Ellis, veux-tu m'épouser ? Pour de vrai, cette fois ?

Rachel gloussa et prit le visage de Peter dans ses mains.

— Oui, je le veux, dit-elle en riant avant de lui mettre un baiser sur les lèvres.

Leur bonheur était contagieux. La salle éclata en applaudissements tandis que l'heureux couple s'embrassait, le petit bébé dormant paisiblement entre eux. Ils avaient trouvé leur récompense, leur raison d'être. Rien d'autre n'avait d'importance. Alors que les gens les félicitaient et leur souhaitaient bonne chance, Rachel et Peter gardaient les yeux l'un sur l'autre.

FIN

EXTRAIT DU LIVRE:

NE PAS DÉRANGER

EMMA QUINN

PROLOGUE

Joshua



« Je n'arrive pas à croire que je l'ai enfin trouvée, déclarai-je dans un profond et heureux soupir à Byron, mon assistant.

Celui-ci leva les yeux au ciel ; je l'ignorai et continuai à m'épancher sur l'amour de ma vie.

— Je veux dire, elle est fantastique, n'est-ce pas ? J'ai une fiancée magnifique, éblouissante, charmante et un bébé en route. Après tout ce que j'ai traversé... eh bien, tout cela est simplement parfait. J'ai enfin trouvé une femme qui ne s'intéresse pas seulement à moi pour mon argent. Enfin.

Byron ne disait rien, mais je voyais à l'expression de son visage qu'il en avait envie, alors je le fixai du regard jusqu'à ce qu'il le fasse. Il m'appuyait depuis des années, travaillant comme assistant depuis les débuts de la création de cette entreprise technologique pesant maintenant plus d'un milliard de dollars. Nous n'avions donc pas toujours besoin de parler pour savoir ce que l'autre pensait.

— Je ne sais pas comment te dire cela Joshua, mais je ne lui fais pas confiance. Il haussa les épaules. J'ai le sentiment qu'elle n'est pas cette personne incroyable que tu penses qu'elle est. Tu sais que je suis quelqu'un de franc, je dis ce que je pense, et je m'inquiète pour toi. Tu es un gars séduisant à qui tout réussit. Je ne pense pas que tu aies besoin de te contenter de moins.

Je souris, pas du tout dérangé par Byron. Mon meilleur ami au lycée, Will, m'avait aussi fait part d'une opinion similaire dans le passé, mais c'était seulement parce qu'ils voulaient ce qui était le mieux pour moi. Mais je savais que j'avais trouvé la bonne personne. Je n'avais jamais été aussi heureux, je profitais enfin d'une vraie relation et c'était fantastique.

— J'apprécie que tu t'inquiètes pour moi, Byron, vraiment. Mais je sais que je vis quelque chose de réel en ce moment et que j'ai enduré suffisamment de fausses histoires pour en arriver là, cette fois, cette histoire est partie pour durer. N'oublie pas qu'elle a dit oui quand je lui ai demandé de m'épouser et qu'elle porte mon enfant. C'est mon avenir.

Byron mit ses mains sur ses hanches et secoua la tête, comme déçu par moi.

— Tu ne t'es jamais interrogé sur les dates ? On en a déjà parlé, n'est-ce pas ? Le fait que tu étais en voyage d'affaires pendant la conception.

Mon sourire s'effaça. Byron savait à quel point il m'énervait quand il abordait le sujet.

— L'hôpital a affirmé que les dates ne sont pas forcément précises. Donc, elles ne sont peut-être pas tout à fait correctes.

— Mais tu as été absent pendant un mois. Je ne pense pas qu'ils puissent se tromper à ce point.

Putain, c'était censé être une conversation sympa avec mon ami et assistant à propos du bonheur que je ressentais à ce moment-là. Pourquoi fallait-il encore qu'il revienne sur cette question de confiance ? J'avais vraiment du mal à faire confiance à quelqu'un depuis que j'avais de l'argent, il le savait, donc je n'avais pas besoin que ça change maintenant que je croyais enfin en quelqu'un.

— Je dois y aller, dis-je en soupirant, debout derrière mon bureau. J'ai des choses de prévues ce soir. Un double rendez-vous.

— C'est dommage que Will soit hétéro, plaisanta Byron, en changeant rapidement de sujet. Je me ferais un plaisir de l'attraper dans mes filets, ce chaud lapin. Malheureusement, les plus beaux sont toujours hétéros.

— Tu trouveras quelqu'un, et tu seras aussi heureux que moi, je peux te l'assurer.

— Hum, je ne sais pas. Il haussa les épaules. On verra. Quoi qu'il en soit, je te vois demain.

Je quittai alors mon bureau, laissant le même sentiment de fierté qui me frappait chaque jour me saisir à nouveau en franchissant les portes. Ayant quitté l'école avec peu de qualifications parce que j'avais du mal à me

concentrer dans le milieu scolaire, je n'avais pas eu beaucoup d'espoir en mon avenir. Je n'aurais jamais pensé que j'en serais là à vingt-neuf ans, mais je l'étais, et je ne voulais jamais tenir cela pour acquis. J'étais fier de moi.

Mais je ne m'attardai pas sur ce sentiment car je devais rentrer chez moi. Une grosse soirée m'attendait...

— Will est ici ? me dis-je tout bas en garand la voiture dans l'allée, déjà ?

Nous avions rendez-vous plus tard et j'avais vraiment hâte de me retrouver seul avec ma belle fiancée, mais je n'allais pas refouler mon meilleur ami. Il avait peut-être un problème et venait me demander conseil. Peut-être à propos d'un rencard, étant donné qu'il était célibataire depuis des années et que, pour autant que je sache, il ne sortait même avec personne. Il ignorait l'heure à laquelle j'allais revenir, parce que mes horaires variaient.

Je me dépêchai de sortir de la voiture et de rentrer chez moi, mais un silence bizarre m'accueillit. Je m'attendais à du bruit, une conversation, quelque chose. Ce silence me glaça. Il m'obligea même à traverser ma propre maison comme un fou, avançant au rythme de mon propre cœur battant la chamade. Je savais que j'agissais bizarrement, mais je ne pouvais pas m'en empêcher parce que quelque chose clochait. En fait, cela ne présageait rien de bon.

— Non, il ne s'en est pas encore rendu compte.

Pourquoi la femme que je devais épouser dans quelques mois chuchotait-elle comme ça ?

— Je ne peux pas le croire parce que c'est si évident d'après les dates. Parce qu'il n'était pas là.

Mon cœur s'arrêta de battre car les mots me semblaient trop familiers. N'était-ce pas ce que Byron venait de me dire ?

— Qu'est-ce que tu vas faire quand tu mettras au monde ce gamin qui sera mon portrait craché ?

Oh mon Dieu. *C'était Will ?* Était-ce une putain de blague ? Il savait que j'étais derrière la porte et il me faisait marcher ? Mais non, Will n'était pas vraiment un blagueur, ce n'était pas son style. Mais qu'est-ce que cela signifiait ?

— Il ne nous reste plus qu'à espérer que ce petit garçon, ou cette petite fille

puisque nous ne le savons pas encore, me ressemble. Ainsi, il ne s'apercevra de rien. Tout ce que j'ai à faire, c'est me marier avec Joshua, rester mariée avec lui pendant un an, puis je toucherai une sacrée somme au moment du divorce. En plus, une pension alimentaire et une rente à vie, puisque je ne lui dirai pas que l'enfant n'est pas biologiquement le sien. Et alors, toi et moi, on pourra avoir une vie de rêve, n'est-ce pas ?

Putain de merde. Je ne pouvais plus respirer.

J'en eus la nausée. Je ne pouvais pas le supporter, je ne savais pas quoi penser. Je voulais bouger, faire quelque chose, mais j'étais figé sur place, à écouter ces propos atroces.

— Comment suis-je censé vivre sans toi pendant un an, hein ? gémit Will. Comment pourrais-je supporter de te voir avec lui ? Ça va être déjà assez dur ce soir d'aller à ce rendez-vous à la con. Je n'ai vraiment pas envie d'y aller. J'ai accepté seulement parce que Joshua semble avoir cette idée dans la tête qu'il doit m'aider à trouver une copine.

— Eh bien, c'est un peu le cas, non ? dit-elle en riant méchamment. Puisque je suis censée lui appartenir.

— Arrête. Tout ça, c'est du bidon, mais ça me rend quand même très jaloux, je n'aime pas ça du tout.

Je fus alors forcé d'écouter les deux personnes les plus importantes de ma vie s'embrasser ce qui me confirma que ce n'était pas une blague.

C'était vraiment en train d'arriver.

Mon meilleur ami qui avait fait partie de ma vie pendant des années ne se souciait pas de moi, et la femme que je devais épouser ne faisait que m'utiliser. Comme toutes celles qui l'avaient précédée. Pire, en fait, puisqu'elle voulait me convaincre que son enfant était le mien, que le mariage était réel. Ils allaient s'enfuir et me laisser là tout seul.

Je ne peux faire confiance à personne, réalisai-je. On ne veut de moi que pour une seule chose.

Je voulais faire quelque chose de ma vie, j'avais travaillé dur et j'avais visé haut pour faire de ma société un succès. Est-ce que j'aurais fait la même chose si j'avais su quelle malédiction tout cela allait m'apporter en fin de compte ? Si j'avais réalisé que je passerais le reste de ma vie à être

continuellement blessé par différentes personnes. Je n'arrêtais pas de laisser entrer des gens dans ma vie, de leur faire confiance et d'espérer, et de me faire avoir encore et encore. Étais-je destiné à ce que cela m'arrive indéfiniment ? D'être toujours plus brisé jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de moi ?

De toute évidence, j'avais besoin de changer ma façon d'être. Je devais arrêter de me dévoiler et de me confier aux gens parce que cela ne présageait rien de bon pour moi.

Je me pliais en deux, les deux mains sur mon ventre, essayant de ne pas laisser sortir tout ce qu'il y avait en moi. Larmes, vomissements, cris.... Je n'étais pas sûr de ce qui allait jaillir en premier.

— Oh mon Dieu.

Tout d'un coup, la voix de ma pseudo fiancée me secoua de ma torpeur.

— Joshua, tu es là ?

— Je suis là, répondis-je froidement, incapable de croiser son regard. Et tu es là aussi, Will.

— Euh oui. Je pouvais le sentir se raidir, chercher des excuses.

— Il est venu demander des conseils pour sa tenue. Tu sais, pour le rendez-vous de ce soir. Il est vraiment impatient de rencontrer cette fille, donc...

— Vraiment ? Parce que je pensais qu'il n'avait pas besoin de mon aide. On dirait qu'il n'a besoin de rencontrer personne.

Elle ouvrit les yeux avec étonnement et j'entendis Will sortir de la pièce derrière elle. Il était rouge, de gêne ou de stupeur, je n'étais pas sûr de quoi exactement et je m'en fichais. Ce n'était pas la personne que je connaissais. Je pensais le connaître, mais ce n'était pas le cas. Il était juste devenu un étranger pour moi, et je ne pouvais pas revenir en arrière. Je n'avais personne à qui en parler parce que les deux seules personnes à qui j'aurais pu m'adresser en temps normal, étaient celles par qui le problème arrivait.

— Je ne sais pas ce que tu penses avoir entendu, mais tu ne...

— J'ai entendu que le bébé n'est pas le mien, répondis-je froidement, sentant mon cœur se durcir comme de l'acier.

J'avais besoin de le protéger et de le mettre dans une cage avant que ces gens ne puissent me faire plus de mal.

— Que l'enfant est le vôtre et que le mariage que j'attendais avec impatience ne durera qu'un an. Après ça, tu pourras me voler assez d'argent pour que vous puissiez vivre vos rêves ensemble... sans moi.

Ils avaient tous les deux l'air complètement abasourdis. Je suppose qu'ils ne savaient pas ce que j'avais entendu, mais ils ne pouvaient pas nier que c'était suffisant. Assez pour savoir qu'ils étaient tous les deux des salauds et qu'ils ne feraient plus partie de ma vie une seconde de plus. Le choc et la trahison m'avaient affaibli, la blessure me traversait tout le corps, mais je ne pouvais pas les laisser voir cela. J'avais besoin d'être fort, de garder la tête haute.

— Voilà, j'ai bien peur que vous ne deviez le faire tout seul, parce que je ne veux pas faire partie de votre plan.

— Qu'est-ce que tu veux dire... ? demanda-t-elle. Tu ne peux pas faire ça sans que nous en parlions.

— Tu dois nous parler à tous les deux, insista-t-il. On peut régler cela.

Mais j'en avais eu assez. Je secouai la tête, me retournai pour pointer le doigt vers la porte. J'avais besoin qu'ils partent avant de m'effondrer à l'idée que tout ce que je pensais être parfait ne l'était pas.

— Dehors, grognai-je. Tous les deux. Maintenant. Je ne veux plus jamais vous voir.

Ils essayèrent de protester, mais je maintins ma position.

— Dehors. Allez-vous-en tout de suite. C'est terminé.

Je me sentais coupable autant que je les blâmais. J'avais été stupide et idiot.

Mais plus jamais.

À partir de ce moment, j'allais être un autre homme qui ne se laisserait approcher par personne.

Jamais.

Poppy



Deux ans plus tard

« **P**oppy Foster, ma petite étoile !

Mon patron, Samuel, me souriait de l'autre côté de son bureau. Ma très célèbre petite décoratrice d'intérieur que tout le monde s'arrache pour rénover sa maison. Comment allez-vous aujourd'hui ?

— Que voulez-vous ? demandai-je d'un air suspicieux. Ça va être un travail difficile, n'est-ce pas ?

Lorsque Samuel était gentil comme ça, c'est qu'il voulait que j'accepte une mission difficile. Non pas que ça me dérangeait, j'aimais les défis. Je travaillais toujours mieux sous pression. J'espérais juste que ce nouveau chantier ne serait pas trop dur.

— J'ai besoin que vous dirigiez une équipe pour refaire la décoration complète de la maison de Joshua « le milliardaire de la high-tech » Matthews.

— Vous dites cela comme si j'étais censée savoir qui c'est, lui répondis-je en fronçant les sourcils. Quel milliardaire technologique ?

— Il possède la société *Matthews Incorporated*. Vous devez en avoir entendu parler.

Je hochais la tête même si je n'étais pas totalement sûre de cela. Je n'étais pas vraiment branchée technologie non plus.

— Il veut ce qu'il y a de mieux, et la meilleure, c'est vous. Alors, je vous envoie vous et une équipe pour faire le travail parce que je sais que vous ferez du bon boulot. C'est un gros chantier et il faudra quelques mois pour le terminer, mais il paie vraiment bien. Vous méritez un bon bonus comme

celui-là.

Il me tendit quelques photos de la maison, de l'extérieur et de l'intérieur, et aussitôt mon cerveau créatif se mit à cogiter à vitesse grand V. Ce type devait vraiment être très riche parce que sa maison était gigantesque. Cela lui avait probablement coûté des dizaines de millions de dollars. Ça allait être un travail énorme, un chantier de trois mois environ, mais j'étais déjà excitée et prête à démarrer. Je pouvais imaginer les résultats, ce que je voulais faire.

— J'irai donc aujourd'hui rencontrer le propriétaire de la maison. Trouver des idées sur ce qu'il veut faire. Il se peut même que je trace quelques plans initiaux et que je les lui soumette pour qu'il voie ce que je pense et pour vérifier que ce Joshua soit d'accord.

— Je ne pense pas que le propriétaire soit là en ce moment, mais vous allez rencontrer son assistant. Il s'appelle Byron, il sait exactement comment Mr Matthews veut faire les choses. Je n'ai pas besoin de vous dire de ne pas tout foutre en l'air, hein ?

— Samuel, ai-je déjà foiré un boulot pour vous ? Si je l'avais fait, vous ne me demanderiez pas de travailler sur ce projet.

— C'est très vrai. Il acquiesça d'un signe de tête. Je vous laisserai choisir avec qui vous voulez travailler. Allez sur place et faites ce qui doit être fait. J'attendrai avec impatience vos rapports brillants, comme toujours.

En me levant, je sentais une vague d'enthousiasme m'envahir et je sortis du bureau. Mon Dieu, j'adorais mon travail, je ne vivais que pour ça. J'avais hâte de me remettre à l'action, je ne pouvais pas m'imaginer faire autre chose.



Deux semaines et demi plus tard

« **T**iens, tiens, tiens, tu es aussi douée qu'on le dit, n'est-ce pas ? déclara Byron, mon nouveau meilleur ami, avec une pointe d'exagération. Je le savais. Dès que je t'ai vue, j'ai su que tu allais être géniale, mais tu as surpassé mes attentes. Ce que tu fais chez Joshua est absolument fantastique. J'espère juste qu'il pensera la même chose quand il reviendra.

— C'est inquiétant qu'il ne l'ait pas encore vu.

— Il sera de retour dans les prochaines semaines, une fois qu'il en aura fini avec ses affaires à l'étranger, mais tu n'as pas à t'en faire. Je lui ai envoyé des photos de tout, et il est enthousiaste. En plus, il a confiance en mon jugement maintenant.

— Maintenant ? demandai-je d'un air curieux. Tu dis ça comme s'il ne t'avait pas toujours fait confiance.

— Pas toujours sur tout, non.

Je devinais qu'il y avait une explication là-dessous, mais Byron n'avait pas l'air de vouloir la partager.

— Mais il le fait maintenant et c'est ce qui compte. Je te garantis qu'il va adorer ça. Il me jeta un coup d'œil. Il t'aimera bien aussi. Tu es très dévouée et il s'entend bien avec les gens passionnés par leur carrière. Ça ne me surprendrait pas s'il essayait de te recruter dans son entreprise.

— Je ne sais pas ce que mes talents de décoratrice d'intérieur pourraient apporter à une société de technologie, mais pourquoi pas.

— C'est vrai. Bref, je suppose que tu vas encore rester tard ce soir ? Même si ton équipe part toujours à 17 h pile ? Parce que je peux te commander quelque chose à manger si tu veux...

— Pas la peine, je ne pense pas finir très tard, mais merci.

C'était probablement un mensonge. J'avais toujours les meilleures intentions, mais les choses ne déroulaient pas toujours comme prévu.

— Mais si, je vais finir un peu plus tard. Je n'ai pas vraiment le choix. Je dois tout contrôler et vérifier que les plans fonctionnent toujours, voir s'il y a quelque chose à modifier...

— Tu as besoin d'avoir un rencard, dit Byron en riant. C'est vendredi soir. Tu devrais être en ville.

— Oh, je suppose que tu as un rendez-vous, n'est-ce pas ? Il acquiesça d'un signe de tête. Eh bien, certains d'entre nous sont concentrés sur leur carrière.

CLIQUEZ ICI

POUR LIRE LA SUITE

* GRATUIT AVEC L'ABONNEMENT KINDLE ! *

REJOIGNEZ NOTRE NEWSLETTER ET
RECEVEZ

UNE HISTOIRE ROMANTIQUE GRATUITE!

CLIQUEZ SUR LE BOUTON CI-DESSOUS!

